le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande; un exemplaire coûte 15.- CHF

Ego te absolvo

par **Jean-Jacques Busino**

Cela fait aujourd'hui soixante-deux ans, jour pour jour, que nous nous sommes rencontrés, ma douce Églantine. Moi qui ne crois en rien, je sais depuis cet instant que c'était un don des anges. Je m'en souviens comme si c'était ce matin. Tu portais une robe bleue avec une petite ceinture qui marquait ta taille. Il y avait énormément de monde sur la place ce jour-là, pour la Saint-Nicolas, et moi, moi je n'ai vu que toi. Je me souviens de tes chevilles et de petites sandales à lacets.

Je passe une éponge humide sur tes cuisses, j'ai vérifié que ça ne soit pas trop chaud. Ne t'inquiète pas, j'ai pensé à un linge éponge pour te sécher, car je sais que tu as horreur que les draps soient mouillés. Je fais tout doucement, fais-moi signe si ça ne va pas.

Sais-tu que la première fois que tu m'as souri, j'ai pris conscience que j'étais vivant ? Tes yeux n'ont pas changé. Le monde est plus beau quand tu les ouvres. J'ai pris ma place sur terre quand nous avons dansé et, lorsque tu m'as pris la main, j'ai su que tu connaissais le chemin. Je n'ai plus jamais eu peur, car c'est avec toi que je devais être.

Je vais essuyer tes épaules, mon Églantine, puis je te passerai cette jolie robe blanche que tu aimes tant.

Je n'arrive pas à me souvenir si je t'ai demandée en mariage, mais je t'ai épousée comme si c'était la seule chose que je devais faire. Je n'ai jamais rien décidé d'autre. Je n'ai pas choisi un métier, j'ai toujours eu un emploi. Ma seule envie était d'être avec toi. Nous nous serrions l'un contre l'autre dans ce minuscule appartement de Bulle que tu détestais, sans jamais me le faire sentir. Chaque fois que c'était possible, tu m'emmenais marcher dans cette campagne que tu aimes tant. On aurait dit que c'était chez toi. Je me souviens d'ailleurs très bien du moment où ton cœur a arrêté de battre une seconde, quand tu as vu pour la première fois ce que je prenais pour une ruine et qui est devenu notre maison. Mon père m'a donné un peu d'argent en me traitant de fou, la banque le reste et cette modeste masure est devenue ton royaume. Peu d'hommes ont vu femme aussi heureuse.

Durant deux ans, nous avons tout refait, tout embelli. Personne ne comprenait, sauf toi, pourquoi nous passions autant de temps sur une cahute qui menaçait depuis longtemps de s'écrouler. Mon Églantine, je me souviens encore de tes bras autour de mon cou quand je t'ai annoncé que j'avais démissionné de mon poste à l'État pour accepter de travailler chez Latour, l'homme le plus détesté du canton, juste parce que c'était à huit cents mètres de chez nous. Tu te souviens du vieux Latour ? Il ne parlait à personne, hurlait sur tout et tout le monde. Couvreur, charpentier. Une bête de somme. Un humain croisé avec une machine. Je crois qu'il n'est venu qu'une seule fois chez nous et il t'a tout de suite aimée. Tu as toujours su parler aux gens, même aux plus méchants. Quand tu as montré le toit à Latour, il a grogné, juré et insulté Dieu sait qui. Avec ce rire que seule toi possèdes, tu lui as fait comprendre que les tuiles devaient être changées, toutes, mais que les tuiles qu'il fallait pour cette maison ne se fabriquaient plus. Il a marmonné quelque

chose du genre « Faut le faire vous-même, ma bonne dame. C'est du temps et de la sueur. Faut jamais compter sur ces gougnafiers. Y font de tout et c'est ni fait ni a faire» . Je crois qu'il a souri quand tu lui as dit que cela ne te faisait pas peur et que tu cherchais un four. Il a haussé les épaules et deux jours plus tard nous en avions un énorme dans le jardin. Le lundi suivant, il m'ordonnait d'installer un crochet à ma voiture et m'offrait une remorque comme s'il me punissait. Il a dû brailler un truc du genre « Faut vous sortir les doigts du cul, mon petit Félix, c'est pas votre charmante dame qui va tout faire». Il engueulait tout le monde. Même le curé de Broc. Quand on refaisait la toiture de l'église, l'horreur, je ne te dis pas le vertige que j'avais, et Latour qui hurlait sur le curé depuis le clocher que c'était pas son fainéant de bon Dieu qu'allait mettre la main à la pâte. Je crois que tout le village l'a entendu. Sur chacun de nos chantiers, il prenait le temps de regarder la terre, l'humer, parfois même la goûter. Quand elle lui convenait, il me tendait une pelle, crachait dans ses mains et se mettait à bêcher comme une pelle mécanique. Je te ramenais de la terre noire de la Glâne, de la grise du Pays d'En-Haut et cette terre rouge que tu aimes tant de Grandvillard. Une matière lourde, grasse que tu mélangeais, mettais en forme et cuisais. Au bout de quelques mois, nous avions un toit neuf couvert de tuiles uniques avec, sur chacune, des animaux en relief. Latour a estimé que c'était du boulot correct mais quand même une idée de bonne femme. Tu te souviens comme tu avais ri ?

Je vais te relever doucement pour t'habiller, ma chérie. Il faut aussi que tu manges un peu. Ne t'inquiète pas, je vais faire attention de ne pas tacher ta jolie robe.

Quand le toit fut achevé, j'ai ramené des pierres, pour ajouter deux pièces, car cette maison devait se remplir de cris d'enfants. Tu en voulais deux, peut-être trois. Nous avons terminé les chambres, en trois ans. Ton ventre est resté vide. Les médecins ont tout vérifié. Je n'imagine même pas ce que tu as dû endurer. On faisait la grange des Crevoisier à cette époque, un chantier interminable. Une construction de bric et de broc qu'il aurait fallu mettre par terre. Latour m'a ordonné d'aller consulter un spécialiste, de vérifier si je ne tirais pas à blanc. Il m'a hurlé ça, debout sur une faîtière, surplombant le vide, comme s'il me demandait un outil. Une semaine plus tard, j'avais le résultat. Stérilité complète. J'ai mis plusieurs mois à te le dire. J'avais tellement peur que tu me quittes. J'étais mort de honte et désespéré. Quand je te l'ai annoncé, presque à voix basse, tu m'as pris dans tes bras et tu t'es excusée. Je n'ai jamais su de quoi. Tu m'as dit que nous ferions autrement et là encore, je t'ai crue sans comprendre.

C'est du bouillon de poule, mon amour. Je l'ai très peu salé, comme l'a recommandé le docteur, mais j'ai ajouté du thym.

Avec la terre qui restait, tu t'es mise à créer de petits personnages. Ils sortaient du four en fin de semaine, étranges et rigolos. J'ai recommencé à te ramener de la glaise, ainsi que tous les végétaux étranges que je découvrais. Un vieux cep de vigne découvert dans une cave, une écorce d'arbre étrange. Parfois, même, des planches dont les nœuds formaient un dessin t'emplissait de joie. Les pièces se sont remplies de personnages biscornus, d'animaux imaginaires et de petits êtres amusants et difformes. Il y a en avait partout. Je les trouvais de plus en plus beaux. J'en parlais à Latour, les yeux pleins d'admiration. Il a dû me répondre un truc du genre « Elle a dix doigts, deux mains et s'en sert. » J'ai cessé de lui en parler. Quelques mois plus tard, nous avons trouvé une petite boîte de fer blanc accompagnée d'une enveloppe dans la boîte à lait, un dimanche. T'en souviens-tu Églantine ? C'était les clés de l'entreprise et l'acte de propriété de la société de Latour. Sur une carte, il avait écrit rapidement : « Félix, fais ton travail, mais fais-le bien ». Plus personne ne l'a jamais revu. C'est durant cette nuit, mon aimée, que tu m'as réveillé, vers quatre heures du matin. J'ai dû m'habiller de noir, comme un voleur alors que tu portais cette jolie robe blanche. Il faisait froid, tu riais. Nous avons chargé la remorque de tes merveilleuses créations, tes animaux magiques et une centaine de lutins que nous sommes allés cacher vers les chutes de Jaun et dans la forêt de Morlon. Tu m'indiquais où les mettre. Maintes fois, j'ai cru que je tombais d'un sapin ou dans une ravine. Tu voulais que ta reine des fées soit derrière la chute d'eau, mon Dieu, les pierres étaient si glissantes. Nous nous comportions comme des enfants, tu riais, tout en t'inquiétant lorsque je descendais d'un arbre géant où tu m'avais demandé de cacher une famille de nains obèses et souriants, bien sûr, le plus haut possible. Il m'a fallu le cric de la voiture pour soulever cette immense pierre et y déposer la mère des dragons et ses petits. J'ai eu de la peine à les laisser sous ce rocher. Ils étaient si beaux. Moi qui pensais que nous pouvions les vendre.

Tu sais que je vais devoir te faire l'injection ce matin. Nous en avons parlé. Je ferai le plus doucement possible. Mais on n'a pas le choix.

Nous avons passé tant de nuits à cacher ces êtres de ta création vers l'ossuaire de Broc, dans les bois du Bas-Intyamon. Tu te souviens de la crève que j'ai chopée quand tu m'as demandé d'aller mettre une quinzaine de sirènes bleues et leur palais dans le lac du Vernex ? Tu ne voulais pas croire qu'il y avait de la glace. Je me demande si elles y sont encore. Dix-sept ans plus tard, c'est Salinfrot qui m'a annoncé qu'un journaliste avait trouvé de véritables merveilles à la Dent de

Corjon. Ton cercle de farfadets. Presque cent figurants et trente animaux. Tu te souviens du Benoît Salinfrot ? Mon premier apprenti. Un coup de marteau sur deux finissait sur son doigt. Il a quand même réussi par faire un bon charpentier. Nous étions sur un toit, à attendre des tuiles. Il parlait comme un exalté. Il voulait partir découvrir les petits êtres de la forêt. Le journaliste pensait qu'il y en avait d'autres. Je n'arrivais pas à le croire, j'étais pétrifié. Il m'a sorti de la poche de son pantalon la page du journal pliée avec soin. Une magnifique photo montrait tes statuettes, plus belles encore que dans mes souvenirs. J'ai fait semblant de ne pas m'y intéresser et me suis précipité chercher le journal dès la fin de la journée. Le journaliste parlait de mystère, d'œuvres d'art, d'un travail d'une incroyable finesse et d'une créativité rare. Il racontait comment, en se baladant avec ses filles, ils avaient découvert, totalement par hasard, une cavité difficilement visible où tes créatures dansaient autour d'une pierre polie. Le journal du Pays d'En-Haut offrait une récompense à qui trouverait l'auteur de ces oeuvres ou l'explication de leur présence. Ils en ont parlé longtemps et souvent. Les articles se suivaient, chaque fois que quelqu'un trouvait une de tes cachettes. Des photos, des commentaires et beaucoup de questions. De plus en plus de gens arpentaient les bois comme d'autres traquent les champignons. Un alpiniste amateur a apporté des photos de ta reine des fées en refusant catégoriquement de révéler où il l'avait trouvée. Il prétendait que cette statuette lui avait sauvé la vie. Il désirait qu'elle reste sur place et que personne n'y pose les mains. Il s'est fait traiter d'affabulateur et de mythomane.

Je vais préparer ton injection. Je reste ici, ne t'inquiète pas.

Je me souviens que tu fixais l'image de la reine dans sa cascade. Tu as mis des heures à m'annoncer que tu étais déçue que l'engobe n'ait pas supporté le temps et l'humidité et qu'un émail eût été préférable. Tu en perdais le sommeil. Une nuit, vers trois heures du matin, je suis parti te la chercher. Tu es restée dans ton atelier pour préparer des produits. J'ai risqué ma vie cent fois, tant le débit de l'eau était fort. À regret, j'ai remplacé ta création préférée par un de tes grands gardiens – un dragon magnifique – d'un rouge brillant fait avec ces émaux que tu as dénichés dans une vielle entreprise de poterie qui avait fait faillite il y a tant d'années. Quand je suis rentré, tu portais un masque à gaz et tu m'as interdit l'accès à l'atelier. L'image de la reine des fées a été publiée partout, tu sais ? Ils en ont même fait des cartes postales.

Tu as vu que j'ai gardé toutes les ampoules de morphine que cette gentille infirmière amenait avec elle. C'est fou que, pour chacune des injections, un quart du flacon parte à la poubelle.

Je t'ai vue travailler des semaines sur ta reine des fées. Agacé par les quolibets, l'alpiniste a accepté d'accompagner le journaliste du Pays d'En-Haut. Quelle histoire, quand ils ont publié le mythe de cette reine transformée en dragon ! Des articles tous les jours. L'alpiniste a raconté partout qu'il avait dévissé et que cet être surnaturel l'avait sauvé. De femme, elle avait ensuite pris la forme d'un dragon et il avait donc eu raison de ne pas la toucher. Certains prétendaient qu'il avait dû se taper la tête trop fort, d'autres se renseignaient chez les curés. Le journal a reçu une lettre de l'archevêque de Fribourg, suppliant et sommant l'hebdomadaire d'indiquer le lieu exact où ce prodige s'était déroulé. L'archevêque voulait des vérifications, des expertises et la certitude que le journal n'était pas en train de profaner un lieu sacré, car, à lire l'ecclésiastique et selon toute vraisemblance, ce phénomène relevait du surnaturel. Le récit de l'alpiniste prenait des allures de miracle. Le journal du Pays d'En-Haut a reproduit la lettre de l'archevêque de Fribourg en première page, avec un encart du rédacteur en chef qui lui demandait sans détour de « cesser de faire chier ». Te souviens-tu, Églantine, du scandale que cela a provoqué ? On a cru qu'ils allaient perdre des lecteurs. Qu'est-ce qu'on s'est trompé. Même Salinfrot, qui ne lisait jamais les modes d'emploi des machines-outils, a souscrit à trois abonnements en guise de soutien. Tout cela te laissait indifférente. J'ai enfin vu la reine des fées quand tu l'as sortie de ton atelier. Cette fois encore, mon cœur a négligé quelques battements. Sa robe était d'un bleu profond et tu avais refait tout le plissé du tissu. On aurait dit de l'étoffe, tellement c'était bien réalisé. Son visage s'était encore adouci, car ses yeux étaient mi-clos. Pour un peu, j'ai presque tendu la main pour lui toucher les cheveux. Tu me l'as interdit, car, selon toi, elle n'était pas terminée. Nous sommes restés toute la nuit autour de cette table, à la regarder. Tu passais en revue les détails et ce qui lui manquait à tes yeux. Pour moi, c'était la perfection et tu riais, car tu me trouvais peu objectif.

La seringue est prête, mon amour. C'est comme si, en une fois, tu recevais autant de morphine que ces trois dernières semaines. Selon le docteur Lormont, tes doses journalières sont déjà très fortes. Je ne sais pas ce qu'il y connaît, ce jeunot. Toi qui ne te plains jamais. C'est peut-être un bon docteur, mais il n'est pas fin psychologue. Penser que tu aurais accepté de quitter ta maison pour aller dans une unité de soins palliatifs montre qu'il n'a aucune expérience de la vie. Ici c'est chez toi, pour toi.

La reine t'obsédait, mais, comme toujours, tu as

trouvé la solution. Un petit matin, sans avoir dormi, je suis parti pour Genève afin de te ramener des feuilles d'or. J'en ris encore, car je m'étais arrêté à la banque cantonale pour prendre tout l'argent que je pouvais. Les feuilles que tu me demandais valaient dans les cent soixante francs. On aurait dit de grands timbres tout fins. Selon l'employé de l'UBS, avec cette quantité, il y avait de quoi refaire les dorures de l'Église orthodoxe. J'en ai pris le double. Avec une minutie incroyable, tu as appliqué ces fines couches d'or sur la ceinture de la reine et sur une lanière de ses sandales. Je t'ai regardé faire tout le temps, en oubliant même de me rendre au travail. À cette période, j'ai compris que Salinfrot pouvait reprendre l'entreprise, qu'il n'avait plus besoin de moi.

La grève des mioches a eu lieu pendant que tu restaurais la reine. Tu t'en souviens ? Tous les journaux en ont parlé. Tu étais si heureuse de faire plaisir aux enfants. Des bûcherons devaient abattre le vieux sapin dans les bois de Morlon où étaient nichés tes nains et tes farfadets. Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais ils ont parlé au village de la découverte de la communauté qui vivait dans l'arbre. En fin d'après-midi, la totalité des enfants de l'école était perchée dans le sapin et refusait de descendre. Les parents suppliaient, le curé essayait de les raisonner et j'ai bien cru que le bûcheron se ferait écharper quand il a crié que ce n'étaient que des trucs en terre cuite. Certains des nains avaient fusionné avec l'arbre. Le temps les avait unis. Au bout de deux jours et deux nuits, les enfants ont accepté de descendre suite à l'intervention du maire et la signature d'un contrat avec les autorités garantissant la protection de l'arbre. Cela t'a rendue si fière. Tu sais qu'ils ont même dû placer un garde forestier pour empêcher que l'on vole tes petits ?

Quand tu as terminé la reine, nous avons sillonné la région, de jour comme de nuit durant des mois. On cherchait la meilleure cachette, mais la cascade de Jaun gardait ta préférence. On trouvait d'autres lieux pour tes autres créations. J'ai failli me briser les membres quand j'ai caché des vouivres et des gobelins dans la carrière à Romain Pillonel. Je ne pensais pas que des pierres puissent être aussi tranchantes. Quand ses ouvriers les ont découverts, ils ont appelé la police. Il y avait un vieux Portugais qui se signait tout le temps tellement il était impressionné. Les pandores ont proposé à Pillonel de porter plainte pour violation de propriété afin de leur permettre d'ouvrir une enquête en bonne et due forme. Il paraît qu'il leur a demandé s'ils n'avaient pas quelques voleurs de poules à appréhender.

Deux nuits durant, nous avons caché un millier de farfadets, d'elfes et de gnomes à proximité des tombes abandonnées du vieux cimetière. Nous avons presque vidé la maison. Cela te rendait heureuse. Une armée du petit peuple trouvait un terrain de jeu à la mesure de ton imagination. Tu sais que ceux qui les découvrent encore aujourd'hui les laissent sur place ? Qu'ils se communiquent par téléphone les lieux où les voir ? Ils disent qu'ils font partie d'une communauté. Mais j'ai peut-être mal compris. Dans notre maison, il restait la reine des fées. Je crois que je ne voulais pas m'en séparer. Tant qu'elle restait auprès de nous, je crois que cela me convenait très bien. Tu m'as tanné tant d'années, supplié. Puis, au terme d'une énième nuit de pourparlers, tu m'as convaincu de remonter dans la cascade et de faire une niche que personne ne découvrirait jamais. Tu avais même été chercher un perforateur sans fil à l'entreprise de menuiserie alors qu'elle était à Salinfrot depuis plus d'une décennie. Je crois que c'est la toute première fois que je t'ai dit non. Je m'en veux toujours.

Je pose un garrot, mon amour, je ne vais pas trop serrer.

Peu après, tu as fait cet accident vasculaire cérébral. J'ai cru que je devenais fou de douleur. Quand tu étais aux soins intensifs, je suis parti avec la reine des fées. J'avais des cordes, mon harnais et tout le matériel. En hurlant toute ma tristesse, j'ai attaqué la roche, troué cette montagne si résistante, sans même sentir les tonnes d'eau qu'elle me déversait sur la tête pour m'empêcher d'accomplir ma mission. J'ai terminé à la main quand le perforateur a rendu l'âme.

Je pique, ma douce Églantine, tout doucement.

Quand sa demeure me sembla parfaite, je suis remonté chercher ta reine que j'avais transportée, enroulée dans du papier de soie, au fond de ma vieille besace militaire.

C'est le moment mon amour, j'appuie sur le piston. Sais-tu comme je t'aime ?

Je suis redescendu dans la cascade comme je pouvais, les genoux en coton, le dos rompu. J'ai surestimé mes forces. Les années ont affaibli mon corps et je ne suis plus aussi agile qu'avant. Je suis devenu vieux sans m'en rendre compte. Entre la peur de te perdre et mon désespoir d'abandonner la reine, mes mains tremblaient.

La seringue est presque vide, mon amour. Ferme les yeux. Tu as fait de moi l'homme le plus heureux de cette terre, mais il faut que je te dise, il faut que tu saches. Au moment de placer la reine dans sa nouvelle demeure, à cause de mes larmes, du sang sur mes mains, elle m'a échappé. Elle a disparu dans la chute d'eau et je n'ai rien retrouvé d'elle. J'ai fouillé la paroi, centimètre par centimètre et même le petit lac en contrebas. J'ai remué les cailloux, dérangé les poissons. Rien. Je n'ai rien retrouvé. Je n'ai jamais eu le courage de le dire, mais la reine des fées a sombré.

Églantine, je t'en supplie, fâ-mè grâthe.

Enfiler des bas de soie

par **Esther Sarre**

Enfiler des bas de soie comme prélude à ses caresses. Ajuster la dentelle qui sera délicatement enlevée dans quelques heures. Le frôlement des doigts sur ma peau comme préambule à la caresse de ses lèvres. M'envelopper de douceur en attendant la chaleur de son corps contre le mien.

Il y aura d'abord la porte qui se clôt pour enfermer le monde à l'extérieur. Les trois petits pas pour se débarrasser du superflu. Et deux souffles noyés d'images mille fois rêvées. Retrouver la douceur de sa peau et engloutir ma bouche dans la sienne. Le laisser s'emparer de mes lèvres, ses mains enveloppant ma taille, les miennes en coupe autour de son visage pour cueillir nos baisers. Ses doigts effeuillant une par une chaque courbe de mon corps jusqu'à les mettre à nu.

Il y aura mon corps qui chavire sous le poids de sa présence. Mes soupirs sous les promesses de ses lèvres. Ma nuque frissonnante dans le creux de ses murmures. Mon abandon, toute entière à sa peau. Moi, fondante dans la chaleur de son emprise. Sa langue qui inventera de nouveaux mots le long de mes jambes. Mes bras qui l'enlaceront pour mieux se perdre. Mes mains en exploration tout autour de lui pour ne pas rester aveugles.

Il y aura ma peau rougissante sous ses baisers rugueux. Mes cheveux emmêlés dans ses doigts. Mon plaisir à goûter sa saveur. Mon chant soupirant sur son tempo.

Il y aura son cœur agrippé à mes hanches. L'amour au bord des lèvres. Ses mains pour me retenir et m'emporter. La marée montante des vagues et contre-vagues de son souffle sur ma gorge. Le basculement dans ses bras qui m'étreignent de plus en plus fort. Ce frissonnement tremblant et vibrant au creux de nos ventres qui battent la chamade.

Il y aura lui. Son corps. Sa peau. Ses caresses. Son regard. Ses mots. Égaré dans les draps avec moi. Enchevêtré avec mes soupirs. Mes sourires. Mes murmures. Mes effleurements.

Il y aura le temps suspendu à la douceur de ces instants entrelacés. Ces heures épanouies derrières la porte close. Et précieusement enfermées dans la soie de mes bas. Remontés à doigts tremblants et capturer son parfum sur ma peau. Prolonger encore un peu ses caresses. M'envelopper du souvenir de sa chaleur.

Des bas de soie pour m'abriter du monde qui s'engouffre quand la porte s'ouvre.

Il y aura…

Dis-moi que ces heures reviendront.

Ma place centrale

par **Matthieu Ruf**

J'ai rendez-vous. Je vais retrouver Maxime à une petite gare dans les vignobles. Comme d'habitude, je suis à la bourre. Je jette une gourde et un pull dans un sac, mon téléphone, un livre au cas où, je vais avoir faim, une poire alors et la petite boîte que j'emmène partout, la boîte à en-cas qui fait clic-clac, qu'est-ce que j'y mets ? des noix, un ou deux biscuits, deux dattes si elles entrent, j'ai oublié mes lunettes de soleil, aussi – merde, c'est trop tard pour aller à pied jusqu'à la gare. Je prends mon vélo, la Citoyenne.

Il reste cinq minutes avant le départ du train, si je le rate, j'aurai une heure de retard. Je les connais, ces rues, chaque faille et chaque saillie du bitume. Éviter les plaques des bouches d'égout, prendre le dos d'âne bien à droite, là où il est le plus bas. La Citoyenne cliquète et tremble, le sol de ma rue est inégal, je fonce en danseuse pour éviter les coups dans l'aine et je jette des regards au porte-bagage pour vérifier que le sac est toujours là. Éviter les piétons qui traversent la chaussée, rejoindre la rue principale en rusant avec le cédez-le-passage – freiner au dernier moment pour garder la force d'inertie, me glisser entre deux voitures et dépasser la file par la droite. Je suis sur un grand braquet et la Citoyenne grince. J'attends que le feu passe au vert, les moteurs vrombissent, je fais tourner sur elle-même la sonnette chromée, comme s'il s'agissait de régler les propulseurs auxiliaires au max pour le décollage, mets la gomme, Chewie – parce qu'à partir de là, il faut prendre à gauche sur le boulevard, qui monte sec jusqu'à la gare – et je dis à haute voix, en caressant le guidon : come on, baby, me laisse pas tomber. Feu vert, je me dresse sur les pédales, je donne un grand coup, je tourne à gauche, la pente attaque la Citoyenne, trop gros braquet, au grand coup suivant la chaîne pète dans un bruit de piège à souris. La suite est moins glorieuse : courir en portant la bécane jusqu'au lampadaire le plus proche, cadenasser, agripper le sac et courir de nouveau, pour arriver sur le quai en sifflant de la gorge, me jeter dans le train régional et avoir envie de me mettre nu sur-le-champ parce que ça colle de partout, à cause du sprint.

J'ai rendez-vous avec Sebastião à l'autre bout du

continent, avec Léon dans un pays voisin. Je referme le livre, ou le magazine, ou l'ordinateur, ou j'enlève les écouteurs en voyant surgir, par la fenêtre du train, le reflet de la mer, ou les premières tours de banlieue. Je me demande comment il sera habillé, si je retrouverai une odeur que je connais de lui, ce que nous nous dirons les premières minutes. La passagère d'à côté, avec qui j'ai parlé une bonne partie du trajet, se fiche de moi : ouh la la, je vais retrouver mon pote, je suis tout excité.

J'ai rendez-vous avec Cesar et Zora au parc. J'y vais à pied, il a amené son skate et, comme d'habitude, il réussit à me faire faire, très naturellement, des choses qu'il ne me viendrait jamais à l'esprit d'essayer à un autre moment : escalader la façade du collège à côté de chez moi, goûter un pain magique au petit-déjeuner, monter sur une planche à roulettes. Il y a une belle allée sous les platanes, dans ce parc, ça descend bien, c'est royal, puis ça commence à aller un peu vite à mon goût et je pose un pied par terre pour freiner – évidemment, il ne m'a pas expliqué comment faire – hop, je me viande et fais un tonneau sur le béton, le skate finit dans l'herbe, même pas mal.

J'ai rendez-vous sur la plage d'une petite ville côtière, nichée dans un coude du continent. Je leur ai dit : je reviendrai du mariage d'une ancienne camarade d'école, je serai en costard, chiche que vous aussi. Je passe la journée dans des trains, elleux dans une petite voiture. J'arrive dans la ville côtière à la tombée de la nuit. Evidemment, je ne porte pas mon costard : la chemise est chiffonnée au fond du sac et, pour voyager plus léger, j'ai refilé pantalon, veston et chaussures à un autre ancien camarade qui repartait en avion. Il me dira plus tard : j'ai dû abandonner tes pompes à l'embarquement, ma valisette pesait trop lourd et il fallait lâcher du lest.

Je ne porte pas de costard, mais elleux oui. Du haut de la promenade, je les remarque avant qu'iels ne me voient sur la plage en forme de croissant, les pieds dans l'eau, pantalons retroussés, la boucle d'oreille de Tarek brille, Romi a une nouvelle couleur de cheveux. Iels portent des chemises blanches et des vestons, qu'iels ne revêtiront plus de toute la semaine de voyage qui nous attend. Je dégaine de son étui la petite guitare que j'ai achetée quelques jours plus tôt, elle sonne comme une casserole, je monte sur le muret de la promenade et j'improvise une sérénade à trois accords en chantant trop fort, pour être à la hauteur de l'évènement.

J'ai rendez-vous, peu avant minuit, sous l'horloge de la place centrale. Comme presque tous les soirs, du moins tous les soirs de fin de semaine, des neuf mois que je passe dans cette ville estudiantine du sud du continent. C'est une habitude, un rituel, une évidence : toute la ville se donne rendez-vous sous l'horloge. A cette heure, la place illuminée est vibrante de monde. Pour l'atteindre, il faut emprunter l'une des sept portes voûtées, passer sous les arches, entre les colonnes. Tous les édifices de la place, et tous ceux qui l'entourent, jusqu'à la cathédrale et l'université, sont bâtis dans la même pierre orangée qui, au crépuscule, s'embrase comme si les joues de la ville rosissaient d'émotion, de désir. A minuit, ce sont les lampadaires qui éclairent, en jouant avec les ombres, la pierre, moins flamboyante alors mais toujours chaude.

Les rues qui mènent à la place centrale sont piétonnes, elles aussi. Le monde y afflue, les bars ont commencé à se remplir, des attroupements se forment devant les plus populaires ; dans une heure, il faudra fendre la foule pour emprunter la rue au bas de mon immeuble. Je la remonte, en t-shirt, les mains libres. Depuis cette rue, je pourrais atteindre la place par la porte sud-est, l'une des plus proches de la mairie et donc de l'horloge, mais je fais un large détour, en passant devant la boulangerie où j'achète des beignets, pour rejoindre la porte sud-ouest. De là, je pourrai traverser toute l'agora, marcher plus longtemps sur les pavés, observer des groupes assis par terre qui jouent de la guitare, jeter un œil aux bancs sur lesquels s'attendent souvent des anciens, parfois des anciennes, embrasser toutes les arches et toutes les colonnes du regard, et le ciel bleu roi ; inspirer l'odeur de la journée accumulée dans les pierres ; chercher à distinguer les silhouettes connues dans la masse des personnes qui se réunissent chaque soir sous l'horloge et rient, parlent fort, tapent dans les mains, s'engueulent pour de faux, parfois pour de vrai.

Pour atteindre la porte et la place : quelques marches d'escalier. C'est un sas et une élévation. Pour entrer sur la place centrale, depuis le sud de la ville, il faut monter des marches, en touchant, ou non, la main courante en fer. Juste avant, vous savez ? Juste avant de retrouver votre sœur revenue de l'étranger, votre bande habituelle devant l'église ou le kiosque, une personne que vous aimez dans la coursive d'un train. Juste avant de rejoindre Léon et les autres – Chiara viendra après moi, elle arrive toujours en dernière, nous avons fini par lui donner rendez-vous trente minutes avant l'heure prévue. Juste avant de rejoindre celles et ceux que j'ai rencontrés et qui font ma vie dans cette ville, oasis qui rosit le soir, pendant ces neuf mois. Des décennies plus tard, je me souviendrai de l'élan avec lequel je monte ces quelques marches, je pourrai presque l'invoquer ; et peut-être que vous aussi, vous le sentez encore, ou vous venez de le découvrir en vous, l'entrain qui soulève votre corps jusqu'à votre propre place centrale.

(Extrait d'un roman en cours d'écriture.)

Le chien

par **Emmanuelle Robert**

Yasmine avait déménagé. Autre ville, autre école à apprivoiser. Dans son nouvel appartement, elle sursautait au moindre bruit, faute d'en identifier la provenance. Les habitudes des voisins ne faisaient pas encore partie de son quotidien. Eux-mêmes, quand ils la croisaient, la scrutaient comme une bête curieuse.

Son immeuble faisait face à un grand ensemble gris donnant des signes de décrépitude. Quand le soir tombait, la laideur s'effaçait ; les lumières qui s'allumaient amenaient une forme de magie. Comme sortie de terre, une brume humide envahissait le quartier, rappelant la proximité du fleuve le long duquel Yasmine se baladait avec la seule amie qu'elle s'était faite en classe.

Les yeux dans le vague, elle rêvassait devant l'écran du PC, en mode veille. C'était le dernier moment pour se mettre au travail de géo qu'elle devait rendre le lendemain. « Si tu t'organisais mieux, tu n'aurais pas besoin d'y passer ta soirée », la houspillait son père. Ce que les adultes pouvaient être injustes ! Toujours les premiers à critiquer, sans jamais expliquer comment faire !

Une notification interrompit le cours de ses pensées : Cléo lui avait laissé un « vocal ». Comme d'habitude, elles venaient à peine de se quitter et continuaient leur conversation par messages audio interposés. La voix tremblante, sa pote lui lisait le poème qu'elle venait d'écrire. Aînée d'une famille recomposée – tous des garçons – Cléo aspirait à la solitude et à la liberté. À l'inverse, Yasmine aurait voulu des tablées nombreuses et des chamailleries pour rien, elle, l'enfant unique d'un couple en instance de divorce. Davantage qu'une fille, elle avait l'impression d'être un butin pour lequel deux rapaces se déchiraient. Si ses parents avaient eu l'arme atomique, ils auraient anéanti toute vie sur terre.

Dans le haut-parleur du téléphone, Cléo termina de scander ses vers. Au moment où Yasmine appuyait sur le micro de l'app pour lui répondre, son attention fut attirée par un drôle de bruit, venant d'un autre appartement. Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ce gargouillement, presque un gémissement. Ce soir, il se changeait en une plainte animale, glaçante. On aurait dit un chien qui souffre.

En alerte, Yasmine écoutait. Savoir une bête en détresse la bouleversait. Mais l'animal s'était tu. Ses sanglots avaient laissé la place au bruit des casseroles et au bourdonnement des chaînes d'information en continu. Peu à peu, les battements de son propre cœur se calmèrent. Quelqu'un se coulait un bain. Elle finit par se rappeler qu'elle n'avait pas répondu à Cléo : « Pire beau, ton poème ! Tu sais quoi ? Dans mon immeuble, il y a un chien, tout à l'heure, il pleurait. J'avais envie de le prendre chez moi. » Réponse immédiate de Cléo : « Tellement ! Si j'étais toi, j'irais péter sa porte. » Oui, mais « chais pas où il habite ».

La semaine s'écoula sans qu'elle y repense. Dans son ciel, les émotions se succédaient à une vitesse infernale : une mauvaise note lui donnait la haine, un rayon de soleil l'illuminait, le regard d'un garçon la faisait flipper, le mal-être de Cléo la transperçait…

Le vendredi suivant, elle partit pour la ville où sa mère s'est installée. Gros sac de sport. Train, métro, bus. Un week-end atroce – la prof de français l'aurait corrigée : « plutôt morose, Yasmine, c'est important, les nuances ». Comme un zombie, elle suivit le programme de ministre infligé par sa génitrice sous prétexte que « moi aussi j'ai le droit de profiter de ma fille ». Enfin, le dimanche soir. De nouveau le gros sac. Bus, métro, train.

En rentrant de la gare, elle croisa les propriétaires de chiens du quartier lors de leur promenade du soir. Les hurlements lui revinrent à la mémoire. Il fallait qu'elle en parle à son père.

Le tourbillon de la semaine reprit sans qu'elle n'ait abordé le sujet. Une nuit, elle se réveilla en sursaut. Elle avait cru entendre… Elle avait dû rêver. Toute la journée, en classe, elle y repensa. De retour à la maison, sitôt embrassée la joue mal rasée de son daron, elle perçut de nouveau l'insupportable plainte.

— Ça recommence, le chien !

— Quoi, le chien ?

Ce qu'il pouvait être bouché, des fois.

— Il pleure. Écoute !

Les geignements se muèrent en un lamento de plus en plus aigu.

— Il doit s'ennuyer, c'est pas grave, tenta-t-il de la rassurer.

— Mais si c'est grave ! Il souffre, papa ! Il faut faire quelque chose !

— « Il FAUT faire quelque chose », l'imita son père, prenant une voix haut-perchée. Ça arrive qu'un chien pleure, ça veut pas dire qu'il… Yasmine, reviens !

Trop tard, elle s'était précipitée sur le palier. Par où commencer ? Elle n'entendait plus un bruit. À croire que les cages d'escalier étaient mieux isolées que les appartements. Prudemment, parce qu'elle avait un peu peur de ce qu'elle aurait pu découvrir, elle monta une volée de marches. S'arrêta, aux aguets. Rien. Elle redescendit.

— T'imagines si on habite à côté d'un psychopathe qui torture son chien ?

— Tu as trop d'imagination.

— Et toi t'es qu'un salaud qui s'en fout qu'on maltraite les animaux !

— Yasmine, tu dépasses les bornes ! Va dans ta chambre ! Et excuse-toi !

Elle courut se réfugier dans son antre dont elle claqua la porte. À travers, la voix de son père lui parvint :

— Allez, sors de là et on fait la paix. Tu sais bien que j'aime les bêtes. Je te promets que je demanderai à la concierge. Elle doit le savoir, s'il y a un problème.

L'enquête de son père ne donna rien. Sans mal, Yasmine convainquit Cléo de passer à l'action. Les yeux de son amie brillaient d'excitation, comme avant une chasse au trésor : elle n'avait de cesse d'entendre, à son tour, le hurlement glaçant.

— Viens dormir chez moi, mais faut pas que mon daron se méfie que c'est pour le chien. Il trouve que ça tourne à l'obsession.

Contre tout attente, le père donna son accord et leur laissa même l'appartement. Savoir sa fille préférer les soirées pyjama le rassurait. Les deux copines avaient prévu de binge-watcher des séries tout en se nourrissant de chips et de thé froid. La vraie vie ! Et de guetter… le chien.

Il n'était pas 19 heures qu'une lamentation s'élevait, effrayante.

— C'est lui … murmura Yasmine en empoignant le bras de Cléo.

— Putain !

Pétrifiées, elles entendirent un aboiement désespéré.

— Il hurle à la mort !

— Il faut faire quelque chose. J'appelle les keufs.

— Non, allons voir !

— Arrête, c'est peut-être dangereux. La police, je te dis !

Les cris de souffrance étaient intolérables. Prenant son courage à deux mains, Yasmine s'élança dans le couloir de l'immeuble. Cléo la suivit en brandissant son téléphone.

— Ça vient de là, on dirait, chuchota son amie, indiquant une porte à l'étage en dessous. « Gabrielle Pavel », déchiffra-t-elle.

— C'est pas une remplaçante ? demanda Yasmine. J'avais jamais fait gaffe qu'elle habitait ici… Et pis qu'est-ce que ça peut faire ? dit-elle en enfonçant le bouton de sonnette.

Un bruit de crécelle à réveiller les morts se fit entendre, provoquant l'arrêt immédiat des gémissements. « Il y a un truc qui cloche », eurent-elles le temps de penser, avant qu'une femme à l'air sévère n'apparaisse dans l'embrasure de la porte.

— Oui ? demanda Madame Pavel, méfiante.

— Euh… votre chien, osa Cléo.

— Mon chien ?

— On a entendu… On a pensé… qu'il appelait à l'aide, compléta Yasmine.

Ouvrant grand la porte, la prof éclata de rire. Sa voix parcourut toutes les notes de la gamme, dans le désordre, tandis qu'un teckel bedonnant apparaissait, à pas feutrés.

— Hum, c'est un affreux malentendu. Entrez, donc ! gloussa Madame Pavel.

Sans attendre, elle modula une plainte à fendre l'âme, faisant sursauter les deux adolescentes. Le teckel lança à sa maîtresse un regard éperdu d'amour.

— C'est un exercice pour se chauffer la voix. Ça vous dit d'essayer ?

PUB

Dernière ligne courbe

par **Jean-Noël Cuénod**

A l'horizon de mon âge, la dernière ligne droite se profile. Je la préfère courbe, cette ligne. Pas pressé du tout. Aller de ci, de là. Traîner les pieds pour y racler encore un peu de cette glèbe que, de toute façon, je rejoindrai. Mais en attendant, prendre plutôt le chemin des vieux écoliers qui musardent. Aucune tristesse puisque désormais tout est possible.

Trois poèmes inédits ramassés en bordure de cette Dernière ligne courbe.

TELLEMENT DE FEMMES EN MOI

Tellement de femmes en moi
A travers la nuit des temps
Leur sanglot ébranle les murs
Mes yeux en sont dilatés
Leurs orbites mis en orbite
Je vois clair dans mon propre jeu
Toute cette vie à tricher !

Tellement de femmes en moi
A travers la nuit des temps
Leur chant fait danser les étoiles
Ma gorge en est gonflée de larmes
Nouée d'étranges nostalgies
De pays que je ne connais pas
Que savons-nous de nos enfances ?

Tellement de femmes en moi
A travers la nuit des temps
Leur parole explique la mort
Mon ventre en est dénoué
Je me souviens maintenant
Des rêves d'avant la naissance
Vous étiez là comme toujours

Tellement de femmes en moi
A travers la nuit des temps
Leur cri perce à jour l'univers
Ma poitrine en est déchirée
Elle est ouverte aux quatre vents
Comme un vieux château blessé
Qui libère tous ses oiseaux

RATS

Etincelantes dents des rats
Insistantes les incisives
Petits éclairs sous les poubelles

A chaque passages des phares
Les braises des yeux s'allument
Plaies que la nuit cicatrise

Mais qu'elle ne guérit jamais

Dans ces détritus ton destin
Rongé, grignoté, rejeté
Vers le fleuve des eaux usées

Il n'est pas vide ton néant
C'est un trop-plein océanique
Laisse les rats te dévorer

Dépouillé de tes oripeaux
Tu seras libre comme l'air
Au fond des ordures: soleil!

SI LA ROSE…

Si la rose est consciente de son parfum
Alors chacun de tes matins sera différent
Un autre récit d'une autre vie s'ouvrira
Ce que tu croyais solide s'effritera
Tes songes au creux du vent prendront racines
La vie toute la vie changera de forme

L'essentiel deviendra futilité
L'important ne sera plus qu'une bagatelle
Tu prendras la réalité pour ton désir
Les idoles s'effondreront en poussière

Si la rose est consciente de son parfum
Tu laisseras la nuit s'écouler en toi
Tu verras Dieu au fond de ta mécréance
Tu le créés il te créé vous êtes inséparables
Tu ne le sais pas tu ne veux pas le savoir
Tu la cherches et tu as peur de la lumière
Laisse voler en toi l'oiseau au bec tranchant
Ouvre lui la cage de ta poitrine
Le voilà qui va disparaître à l'horizon
La cicatrice sur ton corps: son héritage

Si la rose est consciente de son parfum
Même le néant ressentira son éclat
Tu regarderas ton univers d'un œil neuf
Ton frère le frêne te protégera
Le cri du geai ne déchire plus le ciel
Le chant du loriot t'habite désormais
Respirer simplement respirer et c'est tout
La mer le ciel effacent leur frontière
Le goéland ne sait plus où donner de l'aile
Maintenant n'attendre rien espérer tout

Si la rose est consciente de sa beauté
Les vents solaires caresseront la Ténèbre
Impénétrable corps secret de l'univers
Noire énergie créatrice des lumières
Sous les apparences un monde terrible et beau
Grouille, fourmille, palpite dans son chaos
Qui s'expand au rythme de ses convulsions
Désir d'amour pour ensemencer l'harmonie
Concassé par cette furieuse étreinte
Tu n'es rien tu es tout tu es nous sommes

Si la rose est consciente de son parfum
Fais de tes liens le cordon ombilical
Qui te nourrira dans l'utérus de la mort.

Maxime

par **Marie-José Imsand**

Cinq ans qu'il vivait dans la rue. Personne ne le recherchait. Pas qu'il sache. En pliant ses affaires, la date de son anniversaire lui vint à l'esprit. Une idée comme ça, une idée sortie de nulle part, vu qu'il l'avait toujours détesté. L'adolescent compta les pièces gagnées dans les couloirs du métro, de quoi payer sa nuitée et un repas chaud. Il était parti le jour où un énième amant avait décidé de vivre avec eux. Supporter un autre alcoolique sous le même toit était au-dessus de ses forces. Il l'avait su au premier regard.

Sa mère, premier violon, n'avait cessé de lui répéter qu'il avait gâché sa carrière. Son père, un chef d'orchestre de renom, déjà marié, heureux en famille, la fit renvoyer du Grand Théâtre. La sommité de la musique n'avait peut-être jamais su qu'elle attendait un enfant. Une tendinite pérenne acheva la carrière de la jeune prodige et la belle, sans avenir, sombra dans l'alcool. Ses parents, plus soucieux de faire économie de leur temps et de leur argent, ne lui concédèrent que leurs opinions. Les services sociaux la prirent en charge et la visitaient chaque semaine afin de vérifier qu'ils pouvaient lui laisser son gosse.

Elle le prénomma Maxime avec le souhait que ce choix le rende raisonnable. Livré à lui-même, la concierge prit soin du petit garçon jusqu'à faire le ménage chez lui afin d'empêcher qu'il soit envoyé en famille d'accueil. Cette dame, professeur à la retraite, lui appris tout ce qu'il devait savoir avant qu'il fugue en emportant le violon de sa mère. L'adolescent lui donnait de ses nouvelles, mais l'émotion d'entendre sa voix, il raccrochait.

Sur le quai du métro se tenait une jeune femme en imper qui, en vérifiant l'heure d'arrivée du tram, aperçut de loin le jeune SDF. Elle ajusta ses écouteurs en guettant discrètement le beau visage du mendiant. La ressemblance avec le grand amour de sa vie était si frappante qu'elle eut envie d'aller lui demander l'heure ou n'importe quoi d'autre pour s'en approcher. Le métro arriva. Ils utilisèrent une porte différente pour monter. Dos au conducteur, elle put continuer à observer le vagabond. Fluet, quelque chose le rendait grand : son visage émacié, la forme de ses yeux, son blouson de cuir abîmé par le temps, les coups durs, le mauvais temps ? Quand il sortit du métro, la jeune femme le suivit. Maxime se retourna.

- Vous me suivez ?

Elle recula d'un pas.

- Pardonnez-moi ! Vous ressemblez tellement à l'homme que j'ai aimé et qui n'est plus de ce monde…

Émue, elle se tut et le regarda au fond des yeux comme s'il était possible que s'y trouve une porte.

- Quel est votre prénom ?

- Maxime ! Cela fait trois ans que je crèche dans la rue. Peut-être aurait-il mieux valu que je meure moi aussi pour laisser une trace dans la rubrique des chiens écrasés : *Retrouvé*

sans vie dans le métro, il rit et ajouta :

- Allez transpirer de culpabilité maintenant ! Mais j'ai préféré survivre en mangeant dans les poubelles ! Les premiers temps, j'étais dégoûté par les restes de sandwichs en tous genres qui portaient encore des marques de dents des clients de fast foods. Par chance, mon estomac est parvenu à braver toutes les situations ! J'ai même été dévalisé pendant mon sommeil, sans avoir ensuite le courage d'aller porter plainte. Dépouiller un pauvre est la preuve d'être arrivé en enfer. On croise quotidiennement de plus démunis que soit, vous savez.

À l'époque du vol dans le métro, le jeune SDF espéra que son maigre pécule avait peut-être contribué à sauver un moribond. Au fil des ans, Maxime s'adapta à l'insupportable, à la crasse, au froid. La capacité de sa survie était déconcertante, obligé de faire plusieurs kilomètres par jour pour arpenter de nouveaux quartiers afin de louer le bon cœur de ces messieurs-dames. La marche était pénible les jours de pluie même si cela ne l'empêchait pas de retraverser Paris pour finir ses journées à la gare du Nord. Amoureux de son hall majestueux, son café-machine à un euro. Le jeune SDF observait à chaque fois de nouveaux détails avant d'aller prendre place au milieu des voyageurs. Il aimait l'atmosphère de l'endroit qui, pendant une heure ou deux, lui donnait l'illusion d'avoir de la compagnie. Les bancs étaient assez larges pour s'y allonger quand personne n'attendait. Les genoux repliés, il s'assoupissait en imaginant sa chambre d'adolescent. Au fil du temps, d'autres décors, observés dans les vitrines des beaux magasins, meublèrent son esprit et il savoura l'ivresse d'imaginer l'extravagant.

Un gamin courrait dans la gare après un oiseau que les miettes de son croissant avaient apprivoisé. Le petit garçon criait *Maman ! Maman !* Pour inviter sa mère à l'admirer en compagnie du moineau. Le jeune SDF écoutait le gosse et s'endormait en souriant, jusqu'au moment où la police le réveillait pour qu'il déguerpisse.

La réalité est qu'il ne dit rien à propos de sa vie à la jeune femme à qui il venait de donner son nom.

- Comment vous appelez-vous ?

- Anna.

À cet instant, il entrevit son émotion dissimulée derrière sa frange un peu sauvage.

- Je peux vous inviter à prendre un verre, Anna ?

Elle accepta, un peu effarouchée, et il se saisit de sa main pour traverser au feu rouge. La jeune femme se souviendrait de ces quelques secondes toute sa vie même si elle avait eu peur sur le moment.

Après s'être assis à la brasserie du quartier, Maxime lui demanda comment était mort son amoureux. Elle hésita avant de répondre, elle hésita à tout enfouir à nouveau. D'une voix que les mots écorchaient, Anna répondit :

- Mon ami est parti à cause de moi. L'aimer me faisait trop souffrir et j'ai commencé à tout contrôler. Mais notre passion ne cessait d'animer la blessure de n'avoir pas été une enfant désirée. Cet homme m'a tout donné alors que je me comportais comme une folle pour évacuer mon martyr comme si elle était du venin.

- Il s'est suicidé ?

Le regard bleu du musicien agit immédiatement. Tout avouer était la meilleure chose.

- La vérité est qu'il en aime une autre. Je l'ai perdu à tout jamais.

Le soulagement de cette confidence lui fit mordiller ses lèvres pour ne pas sourire. Max lui proposa un autre café. Elle fit oui de la tête et, en appréciant cet instant, elle suivit la course des nuages dans le ciel.

Quand le jeune homme revint, il prit sa main et dit :

- Aimer est difficile Anna. C'est un combat qui amène l'homme à gagner sa propre liberté. L'essentiel est d'accepter la solitude en complice sans lui laisser les rênes de notre destin. Qu'aimeriez-vous dire à votre ex aujourd'hui ?

- Je regrette d'avoir été cruelle, mais cela m'a permis de briser l'autorité que je hais !

- Vous commencez à vous connaître, Anna, et si nous vivions dans la nature, entourés d'arbres et d'oies sauvages, d'eau fraîche et de fruits défendus, cela vous apparaîtrait. Mais nous grandissons dans une société absurde qui nous contraint à absorber ses lois et ses incohérences à la chaîne.

Maxime se leva.

-Venez, allons marcher.

Sans parler, ils traversèrent la rue au feu vert pour rejoindre le parc et recherchèrent l'un et l'autre le bruissement du vent dans les feuillages jusqu'à qu'ils soient prêts à se quitter.

Le violoncelliste rejoint le métro et fut surpris de penser à nouveau à son anniversaire. Peut-être ferait-il un vœu ? Le temps d'y penser, une bande d'ados bien imbibés débarqua sur le quai et lui tomba dessus. Trop nombreux pour y échapper, le malheureux se recroquevilla sur son instrument pendant qu'une pluie de coups tombait sur lui. À trois, ils parvinrent finalement à prendre son violon et à le balancer sur les rails. Une vieille se mit à hurler et le chef de la bande lui cria qu'il allait la fumer. Le métro arriva. L'équipe de petites frappes s'enfuit. Une telle affluence sortit de la rame que certains passagers marchèrent sur le pauvre diable. Les forces de police débarquèrent enfin. La boîte pulvérisée est la dernière chose qu'entrevit le musicien avant d'être emmené aux urgences et d'arriver inconscient au bloc.

Debout sur le quai, un brouillard incandescent sortit de la bouche du tunnel. Le faisceau de lumière donna le sentiment au jeune SDF de se trouver dans un autre monde. La rame du RER s'arrêta devant lui, sans qu'aucune porte ne s'ouvre et à cet instant Maxime compris qu'il était temps de faire son vœu.

Trois poèmes

par **Pier Paolo Corciulo**

j’aime

j'aime quand elle ignore sa beauté
que je lui sais

j'aime quand elle doute de mes mots
que je sais vrais

j'aime sa démarche incertaine
si hésitante

j'aime quand elle avance puis
renonce

j'aime mieux quand elle renonce
à renoncer

j'aime quand elle plonge dans mes
bras
d'un regard loquace

j'aime ces matins rien qu'à nous
où tout s'efface

j'aime si elle savait combien
j'aime

***

le dimanche soir
faut pas écrire
faut surtout pas écouter
Brel ni Saez

le dimanche soir
faut rien faire
à la rigueur
se faire couler un bain

le dimanche soir
y a rien à la télé
ni dans les livres
vraiment rien

le dimanche soir
les rêves passés
ça fait mal
ça ne fait même plus mal

le dimanche soir
ça ressemble à une couverture
à une flamme de bougie
qui ne tiennent pas chaud

le dimanche soir
on se trouve cons
face à nos fantômes
désarmés

le dimanche soir
quand il tombe
on se fout de tout
ou presque

horde d’oubliés

horde d'oubliés
le long des chemins escarpés
visages marqués par le voyage
forcé
cortège de blessures
lèvres sèches et muettes
aucun toit aucun projet
le pas régulier d'une colonne sans fin
vers un occident
impuissant et dépassé
dit-on

mais on marche encore et encore
du silence à l’agitation
de la détresse à la résignation
puis tout se confond
tout se fend
tout se noie
tout se tait

les oiseaux ne sont pas les seuls à
migrer
mais eux
n'ont pas de barbelés à franchir
leurs ailes sont plus légères et
plus souples que nos jambes
sommeil interrompu
vent glacé
quelques mots échangés
        une cigarette
dans le froid des montagnes
empreintes laissées au hasard
dans l'éternelle quête de liberté
enfants suivant la procession
lente
insensée
campement dérisoire
fuir fuir fuir

La combustion des sentiments

par **Jean Prétôt**

J'ai passé une belle journée. Au réveil il y avait la chanson que tu fredonnes souvent, celle qui commence tout bas et qui finit très fort. J'ai vu que tu n'avais plus de produit de douche, j'y suis allée pour toi en sortant du travail. L'étiquette a dû changer, j'ai ouvert le bouchon pour sentir, c'est bien celui que tu mets. En déjeunant, j'ai lu un article élogieux à propos de ton nouveau projet. Je sais que tu n'aimes pas les compliments, mais je suis très fière de partager la vie d'une des cent personnes qui font la Romandie.

En partant au travail, j'ai mis les sacs sur le trottoir, tu as déjà suffisamment d'affaires à prendre avec toi, et je sais combien tu as horreur de leur odeur sur ton costume. Quand tu m'as parlé de ça la première fois, j'avais du mal à le croire, mais maintenant je trouve que tu as complètement raison. Ça doit être la concentration des effluves. C'est si fort que, ce matin encore, après avoir mis le contact, je suis revenue me laver les mains.

Au bureau, j'ai cru tomber devant la pile de dossiers. J'ai mesuré 35 centimètres. Tu te souviens de la pile de 2017 ? C'est quand même sept centimètres de plus. Et on imagine que machine va faire ces sept centimètres dans le même laps de temps que la pile de 2017 ? Ça commence toujours par un petit dossier, et puis un autre lui tombe dessus, et la stagiaire – tu devrais la voir, celle-là –, elle a sûrement dû en remettre une couche, parce que machine fait tout ce qu'on lui demande, sans jamais se plaindre, parce que machine est une bonne poire. Tu sais que je ne suis pas râleuse, mais je ne sais pas ce qu'on nous envoie depuis quelques années, on dirait qu'ils ne savent plus rien, ces jeunes. La stagiaire par exemple – tu devrais vraiment la voir avec son air de je-sais-tout –, elle fait la belle dans les couloirs, elle dit à peine bonjour et elle n'écoute personne. D'ailleurs, on lui renvoie tous nos cafés ! Et après ça s'étonne de passer son temps à ne faire que ça. C'est sûr, quand elle a pris le dossier au centre d'orientation, c'était pas mentionné qu'elle devrait faire les cafés, mais c'est comme ça, on a tous commencé par là, sans discuter, et on écoutait, nous, ce que les gens demandaient, sucre ou nature, crème ou lait. C'est quand même pas compliqué.

À la pause de 9h j'ai discuté avec Micheline. Elle va bien, elle et son mari sont à nouveau ensemble. Il l'a emmenée au restaurant – Le Speculum, il lui a sorti le grand jeu –, et ils ont prévu de partir cet automne. Elle aimerait bien une île, lui pensait plutôt à une ville, il y a toujours de bonnes offres à cette saison, en fonction de l'endroit c'est aussi clément qu'en été, les grandes chaleurs en moins. Elle dit que leur psy a fait du bon boulot, pas comme ces voleurs qui font dix séances et qui en proposent dix de plus au final. Lui, il fait une première rencontre sans engagement, et à la fin il passe près d'une heure à tout mettre à plat. Il impose ensuite une semaine de réflexion pour toutes les parties et donne rendez-vous pour une deuxième séance, toujours sans engagement. Il est à la rue des Tilleuls, sûrement dans le grand immeuble juste en face de la pharmacie.

À midi j'ai pris le jambon-beurre et bu le café chez Ruti. La patronne m'a demandé comment tu allais, elle regrette de ne plus te voir dans le coin, elle repense à toutes les discussions que vous avez eues, elle dit que ça lui manque. Je pense qu'elle faisait surtout référence à tes beaux yeux. Je lui ai promis que tu passerais à l'occasion. Si jamais tu descends par là, tu feras une heureuse. Une de plus.

Brrrr, ça s'est refroidi. Je te remets un morceau de bûche ? Tu n'es pas obligé de répondre. Excuse-moi de te forcer la main, mais je ne tiens pas à ce que tu t'éteignes trop rapidement.

J'ai encore tellement de choses à te dire, mon chéri.

La poche

par **Jean Prétôt**

« À chaque jour suffit sa peine ». C'est ce que m'a sorti Patricia, ce matin, peu avant d'emmener les enfants à l'école. Ma femme aime bien les proverbes, et moi j'aime dire à tout le monde qu'elle en connaît beaucoup. Dans sa bouche, ils résonnent comme de la soie, ça glisse, c'est beau ; dans la mienne, ils peuvent macérer des heures et j'ai beau tourner et retourner ma langue, aucun ne sort jamais tout à fait complètement.

Ma matinée du lundi se termine selon un rituel bien réglé. À 11h45 je récupère mon fils Julien devant son école, puis nous courons chercher Lisa qui attend devant le grillage cent mètres plus loin, de l'autre côté de la route. De retour à la maison, à proximité du portail, j'aperçois Mme Murli qui s'occupe, comme tous les lundis matins, de son jardin, un havre de paix qui borde notre domicile et qui donne l'impression de nous appartenir un petit peu.

Patricia n'est pas rentrée. Son sac, pourtant, est là, suspendu au porte-habits en forme de tournesol. Un détail me

frappe : sur les trois poches que présente ce sac, la plus grande, centrale, est restée fermée, or Patricia ne la ferme jamais, puisque c'est dans celle-ci qu'est toujours rangée sa boîte à lunettes qui fait aussi office de boîte à chiffons nettoyants. Depuis que je la connais, elle ne l'a jamais condamnée car elle ne supporte aucune trace sur ses verres. En la laissant ouverte, elle peut y glisser la main sans même avoir besoin de l'avoir devant elle. C'est moi qui lui donnai ce conseil lors de notre premier voyage à Venise.

Fouiller cette poche me paraît nécessaire. Pour avoir la paix, j'ai envoyé les enfants se laver les mains. J'en sors des billets, une note de commissions, des tickets de caisse froissés et deux billets de loterie non grattés. Soudain, ma main tombe sur un objet dur qui perfore la matière à deux endroits et qui se trouve pris dans les mailles. Au toucher, on dirait une clé, à peu près aussi longue qu'une cigarette. Son odeur rappelle celle du laiton. Elle est ornée dans sa partie haute d'un trèfle à trois feuilles et présente une base biseautée. L'objet, coupant et froid, m'est parfaitement inconnu. Alors que je l'inspecte sous tous les angles, il me glisse subitement des mains et vient se figer à la base de mon poignet droit. Un gros pétale rouge évince le petit point carmin. Les dents serrées pour ne pas alerter les enfants, je pose la chose sur le marbre du vaisselier et cours en direction des WC situés à quelques mètres de là.

À l'étage, j'entends qu'on lève et baisse avec force le levier du robinet. De la main gauche, j'ouvre la porte du miroir et en sors un petit cube de ouate. Je tire les deux languettes d'un vieux sparadrap avec les dents que je colle de part et d'autre du coton au-dessus de la plaie. Un visage apparait dans la glace. Patricia n'aurait jamais pu tomber amoureux de ça. Des cheveux bruns tirant sur le gris, une barbe d'une semaine, des rides assez profondes que je jugerais sur un autre « mal placées ». Ces paupières doivent peser une tonne. Heureusement, les pupilles sont toniques, trop même, les voilà dilatées, rétractées, disparues, comme aspirées.

J'entends frapper. Ce poing contre le bois de la porte, c'est forcément celui de Julien. La blessure ne coule plus. Sauvé. Entre deux coups à la porte, j'entends plus distinctement le bruit de coupe provoqué par le sécateur de Mme Murli sur les tiges encore fermes. Chaque coup résonne dans mon poignet.

Le violet sous mes yeux fait penser au maquillage du jeudi, quand Patricia rejoint ses amies une fois par mois et qu'elle me laisse seul avec les enfants. Ces jeudis-là, Julien et Lisa me fichent une paix royale. Alors qu'ils passent le plus clair de leur temps à se chamailler, c'est comme s'ils avaient instauré une trêve lors de la sortie de leur maman ; au début, je culpabilisais un peu de ne rien faire avec eux, mais j'ai compris assez vite qu'entreprendre quelque chose les aurait presque dérangés. Je ne le dirai jamais à Patricia, mais je parierais que si je ne leur préparerais pas à manger, ils sauraient parfaitement comment se nourrir. Évidemment, ils ne pourraient rien cuisiner de chaud – les plaques se trouvent quand même assez haut –, mais manger froid n'a jamais tué personne. Patricia dit qu'ils font exactement pareil quand c'est moi qui suis loin.

On gratte à la porte. Sans doute Max. On doit à ce vieux matou, propriété privée de ma chère et tendre – et personne ne lui contestera jamais l'exclusivité de ce bien –, les nombreuses traces qui font que nos meubles IKEA ne ressemblent à aucun autre. Depuis notre déménagement, Max a pris un soin presque religieux à apposer sa signature sur chacun d'eux. J'ai bien essayé de renforcer la partie sensible par un peu de métal, mais je me suis lassé des qualificatifs de « tortionnaire » et d'« ennemi juré de tous les animaux » vociférés par toute la famille.

Les grattements pourraient aussi appartenir à Lisa. Je me souviens que je ne lui ai pas coupé ses ongles depuis bien quinze jours. Essaie-t-elle justement de me le rappeler ? Lisa n'a jamais été comme Julien. Son existence débuta dans un silence de plomb. Quand la sage-femme la prit par les pieds et la retourna comme on le fait d'un lièvre fraichement abattu, elle ne poussa aucun cri. Je me souviens avoir encouragé très fort – mais sans rien dire – cette femme à poursuivre les secousses, sans du tout penser que Lisa pourrait garder à vie ces premières minutes mouvementées. On arrêta le numéro lorsqu'elle poussa un « mouah » encore très discret, mais suffisant pour rompre définitivement l'instant de panique. Après tout, on n'allait quand même pas être déçus d'avoir un enfant qui ne braille pas ? Par la suite, son mutisme se confirma. Le plus dur fut pour nous d'apprendre à anticiper ses besoins. Toute petite, quand Lisa fixait sa mère et qu'elle laissait sortir un petit bout de langue, ça signifiait qu'elle avait faim, ou soif. Quand son visage se figeait et qu'elle commençait à serrer les dents, c'était signe qu'il fallait la rechanger. Depuis quelque temps maintenant, Lisa communique mieux mais, hormis un membre de sa famille, quiconque éprouvera toujours beaucoup de difficulté à entrer en contact avec elle.

Julien, petit, c'était tout l'inverse. L'accouchement commença avec des cris, les trois jours à l'hôpital se poursuivirent avec des hurlements, et le retour à la maison se fit dans un vacarme assourdissant. Jamais dans le quartier on n'entendit un enfant pleurer autant. Chez les autres, ça allait toujours crescendo, on séchait volontiers et aussitôt les larmes de ce « pauvre petit » ; chez nous, ça commençait d'un coup, sans crier gare, avec une force inouïe. Son visage commençait par devenir écarlate, puis sa gorge décuplait de volume. Dans ces moments-là, on aurait dit qu'on lui avait collé une autre tête. Plus grand, Julien eut beaucoup de mal à s'endormir. On essaya jusqu'à neuf veilleuses différentes – et

simultanément – mais sans aucun effet. On tenta plusieurs fois de lui faire comprendre qu'on ne pourrait plus, tous les soirs, l'accueillir dans notre lit : « chacun son lit, un pour les grands, un autre pour les petits » ; à force, c'était devenu un refrain. En vain. Chaque soir, vers 23h, on entendait des pas dans le couloir, puis le grincement de notre porte, enfin le bruit des draps que froisse celui qui est persuadé de ne pas faire de bruit. Ce petit manège dura quand même six ans. Le premier soir de son entrée à l'école primaire – faire cela la veille aurait été tout de même rude – on décida de le placer de force dans son lit et de fermer la porte. Les cris furent déchirants, les coups contre le battant très violents. Il trouva le sommeil vers 3h30 du matin, moi environ une heure plus tard, soit une heure et trente minutes avant la sonnerie du réveil. L'expérience porta ses fruits puisque le soir suivant Julien dormait tout seul.

Le sécateur de Mme Murli s'éloigne. À mon oreille, il ne résonne plus que le bruit d'une goutte sur la bonde de l'évier. Je compte deux secondes entre chaque ploc. Devant moi tout est trouble. J'ai l'impression de loucher. C'est comme ça quand on dort ? Ce que je distingue dans le miroir n'est pas glorieux. Heureusement, personne n'est là pour le voir. J'entends déjà les commentaires : « Vous savez, depuis l'accident… », « Imaginez-vous, tout perdre… », « Sa famille, comme ça, d'un coup… », ce genre de phrases à la con. Pourtant je les vois, je les vois qui défilent devant moi, avec leurs caractères en gros, en gras, en rouge maintenant, et les bannières glissent dans le lavabo, leur masse soulève la bonde qui saute et les voilà toutes aspirées dans le tuyau.

Je dois me résoudre à sortir. Pourquoi ? On passe quelques minutes dans une salle de bain, seul, on verse un peu d'eau sur une main sans déranger personne et c'est comme si tout cela pouvait créer un drame au-dehors. Patricia, Lisa, Julien, avez-vous vu ? Sentez-vous la foule qui s'agite ? L'entendez-vous hurler ? Vous êtes témoins : je n'ai rien demandé. Une dernière fois je vais sortir. La prochaine je vous rejoins, promis juré.

Je vous aime.

La promenade

par **Jean Prétôt**

On a regardé glisser le train rouge sur la toile et elle m'a saisi la main. « Laisse-moi maintenant ». Laisse-moi y aller qu'elle a dit. Mais il n'y avait rien devant, à peine une empreinte, un trou. Rudy est sorti de la voiture. Il m'a dit « laissez-la maintenant ». Elle a tenu son bras et m'a regardé en disant *mon p'tit chou*. Sa main douce et gonflée, ses ongles nacrés, le parfum et les bagues ont aspiré mes doigts. On est restés collés là, silencieux, les yeux dans les yeux, avant qu'un poids insupportable ne s'installe, une somme d'ennui, *lai grie* qui rend triste, ce manque dégueulasse qu'on sait déjà impossible à combler. Elle a saisi le visage de Rudy et l'a embrassé comme une fille de vingt ans. Pendant qu'il lui frottait le dos, grand-maman m'a fait un clin d'œil. Rudy s'est baissé et lui a enlevé ses souliers. Elle a pris une grande inspiration et a commencé à marcher, pieds nus, dans le champ, entre les bouses de vache, on l'a vue vaciller, s'enduire les genoux de terre noire, enfoncer sa main pour se relever, descendre encore, déterminée, violente, jusqu'à l'orée de l'emposieu.

J'ai fait deux pas mais Rudy m'a dit « laisse-la ». Il était serein. Comme si tout avait été préparé, comme si le monde entier savait et que le petit-fils avait été oublié. Rudy m'a ceinturé. Laisse-la. Grand-maman ne s'est pas retournée. Le train rouge arrivait au loin, dans l'autre sens. Quand j'ai regardé à nouveau, elle avait disparu.

***

J'étais venu comme chaque dernier dimanche du mois. J'étais venu la voir et s'il avait fait beau nous aurions fait quelques pas dans le grand jardin qui borde le home de Charmoille. Ce jour-là il pleuvinait. Assise sur un banc, un parapluie au-dessus de sa tête, grand-maman portait son habit de fête, une ample robe à fleurs qu'elle couvrait toujours de colliers. Elle était magnifique. Quand elle m'a vu approcher, elle a regardé au loin. Elle souriait. Je l'ai embrassée et me suis assis à côté d'elle. J'ai demandé comment elle allait. Elle m'a dit « pas aujourd'hui ». Comme elle fixait toujours l'horizon, je me suis inquiété. Une infirmière fumait une cigarette. Grand-maman m'a demandé de ne pas bouger. « Aujourd'hui, contente-toi d'observer et d'écouter. » J'ai regardé dans sa direction. Après quelques minutes, comme il ne se passait toujours rien, j'ai voulu savoir ce qu'on attendait. « Laisse tomber le temps. Aujourd'hui, tu n'es pas pressé. » J'ai fixé à nouveau l'horizon. Une voiture de collection, noire, qui arborait un logo Citroën démesuré sur sa calandre, a pris la direction du parking. « Le voilà », a dit grand-maman en se levant d'un bond. Elle m'a prié de laisser là son sac à main et sa canne. Je lui ai donné le bras jusqu'au parking. Un homme est sorti de la voiture de collection. Grand, les cheveux noirs gominés, la peau hâlée, celui que grand-maman me présenta comme son chauffeur sentait le parfum à dix mètres. Il lui a pris la main et l'a fait assoir, délicatement, sur le siège passager. Assis derrière elle, j'ai profité que l'homme regagne son siège

pour demander à nouveau qui c'était. Elle m'a répété, un peu agacée, qu'il s'agissait de son chauffeur, et que si je voulais tout savoir il s'appelait Rudy. « On y va, Odette ? », a dit Rudy. Elle a répondu en posant une main sur sa jambe.

C'était la première fois que je voyageais à bord d'une voiture ancienne. Avant le virage à l'équerre, en plein centre de Miécourt, elle m'a dit de bien m'accrocher. « C'est une Traction Avant de 1934, la 7B, mon p'tit chou. C'était la voiture de notre mariage ». À Alle, la Traction s'est arrêtée devant la boucherie. Rudy est sorti. Grand-maman a dit qu'on allait se régaler. Ça ne vaudrait jamais celle des Franches, mais c'était la meilleure qu'elle avait mangée depuis qu'on l'avait *parquée* en Ajoie. J'ai trouvé le mot un peu fort. « Aujourd'hui, faudra me laisser parler. Je prendrai pas de gants pour faire plaisir. On m'a trop dit quoi faire. Ton père et ses frères m'ont *parquée*, dans ce qu'ils nomment la *riante Ajoie*. Tu sais, je n'ai pas beaucoup ri ici. Je ne leur en veux pas. J'étais peut-être plus près d'eux, mais je n'ai jamais été aussi loin de moi. » Rudy est ressorti avec un sachet en plastique qu'il a déposé dans le coffre. On a rejoint l'autoroute jusqu'à Porrentruy-Ouest. En approchant du rond-point au dinosaure, elle a dit qu'il avait bien de la chance. « Voilà un vieux qu'on admire tous les jours. » Rudy a pris la deuxième sortie, direction Courtedoux. « On va prendre de la hauteur mon p'tit chou. » J'ai souri en lui répondant que l'aérodrome avait déménagé depuis des années à Bressaucourt. Rudy et elle ont ri aux éclats. « Tu parles du terrain de golf ? On va le faire à l'ancienne, mais sans Rudy, car il a horreur de l'avion », s'est amusée grand-maman. On nous a déposés devant l'ancien hangar. Après avoir remercié son chauffeur, elle s'est remise à scruter l'horizon. Un monomoteur blanc et rouge passait au loin. Après un virage serré, il a pris la direction de l'ancienne piste, dont l'herbe semblait avoir été tondue récemment. Grand-maman s'est tournée vers moi en disant, tout excitée, « à l'ancienne ! », avant de se diriger vers l'avion. « Tu verras, c'est un Noir, il est très gentil. » L'homme, la cinquantaine distinguée, habillé comme un pilote de ligne, s'avança vers elle. « Ravi de vous revoir, chère Odette. Êtes-vous prête ? », il lui a dit avec élégance. « Plus que jamais, Jack. » Elle a mis le casque et dirigé le micro vers ses lèvres, puis m'a fait comprendre que je devais l'imiter. J'ai vu la route, le giratoire et le diplodocus s'approcher dangereusement. Au dernier moment, l'avion a levé son nez. Grand-maman, sur son siège, trépignait. Au-dessus de l'hôpital, elle a fait un bras d'honneur. « Au moins une que vous n'aurez pas ! » elle a dit, avant de se tourner vers moi. « T'es tout pâlot ! Heureusement que tu n'as pas connu mon copain de Courroux : lui, il décollait depuis un champ, c'était formid' ! ».

Jack a parlé dans son micro. On longerait la frontière et atterririons à Courtelary. « Avant, mon p'tit chou, c'est nos Franches. Regarde ! » Le Doubs, la forêt, les rochers, c'était un spectacle grandiose. Quand on a survolé le Noirmont, elle a posé sa main sur sa poitrine. « Encore une fois, Jack, s'il vous plait. » Et l'avion a fait un tour de plus, en plongeant une aile pour que le village apparaisse dans son ensemble. Grand-maman pressait un mouchoir sur sa bouche. J'ai caressé sa joue. Pour la consoler, je me suis mis à évoquer des souvenirs du Noirmont. Elle a coupé court. « Avec ton grand-père, tu sais, j'étais toujours après. On disait *Yeh mais bonjour Hubert !* et jamais moi en premier. Ça faisait souvent des courbettes de galanterie, surtout chez les gros politiques, ceux que tu reconnais à leur bedaine, plus c'est puissant plus c'est gros. Et dis pas que ta grand-mère est puissante. » J'ai souri. J'ai demandé si elle avait des regrets. « Aucun, mon p'tit chou », avant de lever les yeux et de reprendre : « Si, un seul. Mais ça n'en sera bientôt plus un, tu vas comprendre ». Je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Jack amorçait déjà sa descente sur l'aérodrome, une piste vert clair au milieu d'un vallon gris-noir. L'avion s'est posé comme une plume. J'ai applaudi Jack qui m'a répondu avec un grand sourire et un pouce levé. Grand-maman a serré sa main. Elle a promis qu'elle saluerait Rudy pour lui. Et elle lui a dit adieu.

La Traction grondait sur le bord de la route longue et droite qui avait des allures de tarmac. Rudy a demandé si nous avions fait bon voyage. Grand-maman a transmis les salutations. « On va aller à Cortébert, mon p'tit chou. On va aller leur foutre une dérouillée du diable à ces sangliers. » Je lui ai dit que ce n'était pas une bonne idée, les temps avaient changé, Moutier allait être jurassienne, remuer le passé ne servait à rien. Elle est sortie de ses gonds. « Tu vas me laisser dire ce que j'ai envie de dire. Tu vas me faire ce plaisir. » Rudy m'a fixé dans le rétro. Elle a repris de plus belle. « Tu n'y comprends rien et tu me parles de Moutier ? Tu veux savoir qui est venu me voir le 28 mars 2021 ? Tu veux savoir avec qui j'ai fêté ce que j'avais attendu toute ma vie ? » J'ai posé ma main sur son bras pour tenter de la calmer. « Je suis pas comme la mamie des Kinder. Je souris pas sur commande et j'aime pas trop quand on m'empêche d'être libre. La victoire du 28 mars, je l'ai fêtée avec l'Arlette sourde comme un pot qui croyait que c'était mon anniversaire, au milieu de deux infirmières françaises qui n'avaient jamais entendu parler de la Question jurassienne. Pas un de mes prétendus *chers fistons* de la fameuse *riante Ajoie* n'est venu trinquer avec moi. Pas un. » Jamais je ne l'avais vue aussi énervée. Rudy a proposé de casser la croûte. Il était midi passé et ça calmerait les esprits. Grand-maman, comme soulagée d'un poids, proposa plutôt qu'on terminât la *Mission Cortébert*. « Tu me parlais de regrets, mon p'tit chou. Je dois régler quelque chose dans ce village

de groins. Après, je serai soulagée et on pourra manger. » Elle évoqua un jour de mars 1980 où les pro-Bernois avaient tenté d'empêcher une réunion du Rassemblement jurassien dans la localité. « C'est la seule fois de ma vie où j'ai eu peur pour ta mère. Elle était enceinte de toi, c'était pas un endroit pour elle. On a eu aussi peur pour toi. » Jamais maman ne m'en avait parlé. Après le panneau d'entrée, Rudy s'est mis à klaxonner. Grand-maman, surexcitée, a ouvert sa fenêtre. Ses colliers tintaient. Elle agitait un drapeau jurassien. « Regarde la fille en jupe, là, qui marche sur le trottoir, c'est ta mère. Sacrée nana, hein ? Et regarde celle qui marche avec ton père, là, en blouse mousseline et robe rouge. Tu me reconnais ? » Une foule compacte s'amassait devant un bâtiment. Des hommes portant des drapeaux bernois formaient une barrière. Rudy klaxonna de plus belle, avant de prendre une ruelle dans laquelle on fit demi-tour. En repassant devant l'attroupement, j'ai fait un signe à maman, sans pouvoir détacher mon regard de son ventre rebondi. À l'avant, grand-maman hurlait *Jura libre !*

On a mangé à l'étang de la Gruère. Durant le trajet, elle m'a parlé de sa jeunesse, du grand drapeau sur le toit pendant la guerre, du bombardement de la gare, mais aussi de Montmartre, des fêtes, des hommes. « J'ai beaucoup aimé les hommes. J'ai aimé leurs faiblesses. Ils cachent tous un peu leur jeu, au fond, ce sont de grands enfants. » Rudy a posé le sac en plastique sur un lit d'aiguilles de pins où les racines formaient un nid, à mi-chemin entre le sentier et l'eau. Il a sorti une nappe et ses grandes mains l'ont étirée sur le sol, de façon à créer un beau carré blanc. Trois verres à pied et une bouteille de vin rouge entouraient une boîte qui laissait échapper de la fumée. Rudy a ouvert le couvercle. « La voilà, mes chers. Bon appétit ! » a dit grand-maman en passant sa langue sur ses lèvres. J'ai immédiatement reconnu *la bajoue*, son morceau préféré. J'ai demandé où étaient les patates. « Pas d'accompagnement aujourd'hui. Fais-toi plaisir, il y en a pour un bataillon. » On a mangé sous les pins, avec l'eau noire à nos pieds, que les reflets du ciel rendent toujours plus profonde, mystérieuse, infinie. Rudy m'a tendu un livre de chansons. « Choisis en premier, mon p'tit chou. » J'ai parcouru le livret. Je n'ai reconnu que *Douce maison*. Grand-maman l'a aussitôt entonnée. Rudy lorgnait sur ma page. « …et maman, qui parle tout bas. La grande horloge centenaire, compte à mi-voix, les jours heureux. Pendant qu'un papa débonnaire, sourit tendrement à nos jeux. Douce maison, douce maison de mon enfance, souvenirs des premiers émois. En dépit du temps qui avance, fidèlement je te revois. » Elle a répété « en dépit du temps qui avance », avant de faire signe à Rudy qu'il fallait y aller.

La Traction a roulé jusqu'aux Cerlatez. Au carrefour qui permet de rejoindre les Émibois, puis le Noirmont, Rudy a ralenti. « Vous êtes bien sûre, Odette ? ». Grand-maman a opiné, en collant à nouveau son mouchoir sur sa bouche. On a pris la route qui mène à Saignelégier. À mi-chemin, elle m'a désigné un point dans la forêt, sur la droite. « L'Étang des Royes. C'est la Gruère sans les Suisses allemands. » Elle avait retrouvé le sourire. Quand la halle du Marché-Concours est apparue au loin, la Traction s'est garée sur le côté, à proximité d'une borne pour camping-car, en face d'un immense manège. Grand-maman a demandé à Rudy de rester dans la voiture. Nous n'en aurions pas pour long. Je lui ai donné la main jusqu'à l'entrée. Une dame très souriante habillée en cavalière nous a ouvert la porte. Nous étions attendus. Deux chevaux bruns et trapus, crinière noire, des Franches-Montagnes à coup sûr, galopaient autour d'un homme qui faisait claquer son fouet. On s'est assis au premier rang. Notre hôte nous a offert un café. Grand-maman a remercié la dame pour le spectacle et a demandé qu'on nous emmène voir *Églantier*. La porte à l'autre bout du manège débouchait sur un pré entouré d'une vieille clôture. « Je le vois. Merci Catherine » a dit grand-maman en mettant une main au-dessus de ses yeux pour ne pas être éblouie. Moi, je ne voyais rien. En marchant, elle m'a parlé du jour où grand-papa était décédé. « Ce n'était pas une surprise, mais après des mois tu te dis que ça viendra toujours plus tard. » Un jour, ce que les médecins avaient annoncé arriva. Il perdit l'appétit, se mit à vomir pour rien, ne trouva plus le sommeil. Son agonie à l'hôpital de Saignelégier dura trois jours. Septante-deux heures de veille, de visites interminables, de personnes qu'on n'avait pas envie de voir, de cadeaux, de fleurs, de chocolats. « J'étais seule, merci mon Dieu, j'étais seule quand il est parti. » Ce ne fut pas le départ qu'elle avait imaginé. Il y eut de la violence, de la colère, des râles, des mots, des larmes, des silences. « Et puis *notre Églantier*. » J'ai fait mine de ne pas comprendre. « Quand j'ai fermé les yeux crispés de ton grand-père, je suis allée ouvrir la fenêtre, je manquais d'air, et j'ai vu cet imbécile d'âne en bas de la rue. On lui courait après, il avait dû s'échapper. » C'est là qu'à mon tour je l'ai aperçu. À l'ombre d'un sapin, l'âne que ma grand-mère nommait *Églantier* nous tournait le dos, occupé à mâchouiller une des traverses de chemin de fer qui faisait office de barrière à cet endroit. « Il était plus jeune, trois ans à peine, ces bestioles ça peut vivre jusqu'à quarante ans ! ». Elle s'est approchée de l'animal. Leur regard avait quelque chose de commun, à la fois triste et plein de reconnaissance. « Je ne dis pas que j'y ai vu un signe de ton grand-père, mais ce jour-là j'ai juré que je ne l'abandonnerai jamais », elle a dit en caressant son museau. « Depuis, je paie pour qu'il ne lui arrive rien. Tu es le seul à connaître son existence. Tu me feras donc le plaisir de venir le voir de temps

en temps si je devais quitter ce monde. Promets-le-moi, mon p'tit chou. » Elle ne plaisantait pas. Elle avait pris, en disant ces mots, son regard le plus grave, ce front de Taignonne qu'il ne faut surtout pas chercher à dérider. J'ai dit « promis » en voulant caresser *Églantier*, qui s'est mis à braire tout en s'agitant. Grand-maman a trouvé ça très drôle. On a regagné la Traction.

Rudy mangeait un bricelet, appuyé contre une des portières. « Manges-en donc un, mon p'tit chou, mais dehors, sinon on va encore devoir tout nettoyer. » Le chauffeur a demandé à grand-maman si tout se passait selon ses plans. Elle lui a répondu qu'elle allait devoir faire l'impasse sur quantité de choses qu'elle avait prévues. Pour l'heure, elle était fatiguée. Elle souhaitait rentrer.

On a roulé jusqu'à Montfaucon. À l'approche de l'église, elle m'a dit que quatre de ses frères et sœurs y étaient enterrés. Aucun d'eux n'avait eu plus de deux ans. J'ai proposé qu'on s'arrête pour déposer des fleurs. « C'étaient des médicaments qu'il leur fallait à ces pauvres gamins. Les fleurs, c'est bien un truc de vivants. » Avant d'entamer la montée, à la sortie du village, elle a désigné une forêt. « Là, sur ta gauche, on a mis sous terre tous les pestiférés. Un jour, on a planté une croix pour ne pas les oublier. Ça doit quand même leur faire une belle jambe, tu ne trouves pas ? La terre est pleine de disparus, des gens qui sont morts seuls. Si on devait planter une croix pour chacun… » En redescendant, quand la route qui mène à Saint-Brais, cette route entre deux mondes, à la jonction des hêtres et des sapins, des mots du bas et ceux du haut, du printemps et des hivers, dessine un long serpent, on a ralenti.

La Traction s'est garée sur une aire de stationnement, un peu avant les Sairains, devant un champ percé d'emposieux. On est sortis tous les deux. Au loin, les Franches exhibaient leurs plus beaux atours, toile mystérieuse faite de creux, de rectangles et de murs d'arbres. « Quand tu penses que les Bernois voulaient mettre leurs panzers là-dedans. Tu les vois parader, avec leurs chenilles, écharper les sapins, creuser les champs, rugir à longueur de journée ? On n'a pas laissé faire, ça non. En '56, l'Armée a essayé de nous acheter. Alors on a gueulé. On a fait des pique-niques formidables comme à Montfaucon en '63 et des manifs à Saigneu'. On a tellement gueulé qu'en '76, l'Armée a dû foutre le camp. » Grand-maman a voulu que je m'approche d'elle. « Tu sais, mon p'tit chou, il n'y a rien de bon dans la vie si tu ne t'y brûles pas un peu les mains. »

Une sirène de train a résonné dans le lointain.

La voix est close

par **Jean Prétôt**

À l'heure où germent les petites victoires et où, lentement, on se surprend à connaître, parmi d'autres événements plus curieux, la routine des week-ends et la monotonie des dimanches, on est entré en moi, comme ça.

Ça a fait le tour de la cour en pavés gris du quartier, c'est passé au-dessus de la fontaine, ça a dû marcher sur les plates-bandes des jardins familiaux, certainement raser les feuilles des platanes encore jeunes, et c'est entré en moi, au niveau de la poitrine, comme un archet fiché en plein cœur et qui jouerait sans cesse, nuit et jour, sans s'arrêter.

La voix n'était pas simple, mélange de grognements et de murmures, mais distincte par moments, trop distincte je dirais, puisque j'aurais certainement mieux vécu sans savoir ce qu'elle avait à me dire. Le jour où elle est entrée, j'ai cru à de nouveaux acouphènes – j'en ai depuis tout petit –, quelque chose d'héréditaire, puisque ma mère et son propre père en ont eu, mais d'intensité et de nature différentes. Ma mère entend, jusqu'à vingt fois par jour, un essaim de moustiques, un bourdonnement si désagréable qu'elle ne peut que s'assoir et attendre que le vent les emporte plus loin. Un peu comme une migraine, elle peut sentir des signes, ce qui lui a sauvé la vie à de nombreuses reprises. À force, en la regardant assise les yeux fermés, les index massant ses tempes, je crois pouvoir moi-même les entendre.

Ceux de mon grand-père étaient nettement plus handicapants. Lui parlait d'un sifflement, pas celui que l'on fait en formant un cœur avec sa bouche, mais celui qui surgit quand on met ses deux doigts dedans et qu'on serre les lèvres, le sifflet qu'on ose seulement dehors, celui qui fait tourner la tête et peut soulever le cœur. C'était un son lent, long, si long qu'il pouvait durer des heures sans interruption. Maman a toujours dit que son père était mort dans son sommeil ; Tante Sophie, la sœur de maman, m'a dit un jour qu'il s'était transpercé les oreilles avec des aiguilles à tricoter, puisque l'on a découvert, après son décès, du sang sur son oreiller et des aiguilles au pied de son lit…des aiguilles maculées de sang.

Ma voix, c'étaient ces mots : « tu », « ne », « peux », « pas », « résister ». Rien que ça. Ces cinq bêtes mais inlassables mots, à la suite, dans ma tête, depuis le premier pas hors du lit jusqu'au dernier qui m'y mène. Toute la journée, chaque

minute, la voix résonnait, grinçait ses dents diaboliques, faisait résonner mon ventre, me poussait parfois à vomir. L'entendre n'était jamais normal, on ne se fait pas à une voix qui vous tient par la gorge, un corps étranger que vous rêvez d'étouffer mais qui, sentant que vous n'êtes pas loin de l'ignorer, redouble d'intensité. Non, impossible de s'y faire, si bien que j'ai pensé à tout, et bien sûr à en finir. Et puis il y a eu le curé Godet.

Dans la région, l'homme d'Eglise était connu comme le loup blanc. Beau parleur d'abord, « beau tout court » comme disait ma grand-mère, le genre de curé qui avait le monde à ses pieds, qui ne connaissait aucun ennemi, et bon, comme si cela ne suffisait pas, toujours épris de justice, et de tous les combats : un exemple que plus d'un non-croyant tentait d'imiter. On disait aussi qu'il guérissait en échange d'un seul produit, « rare donc cher, comme le Bon Dieu » aimait dire encore ma grand-mère, une bouteille de Clos des Cantons, du rouge de préférence, même s'il ne refusait jamais le rosé.

Un samedi, je m'en souviens comme si c'était hier, peu après le dîner et avant que mon père ne se remette aux jardins, on m'a conduit chez le curé Godet. Il logeait Rue des galeries, plus connue sous le nom de « bloc noir », un immeuble à loyers modérés plutôt délabré que la Commune lui avait proposé après qu'il ait refusé catégoriquement d'occuper la « trop opulente cure », comme l'avaient noté les journaux locaux, relayant ses propos. En plus d'être vétuste, l'immeuble était surtout connu pour être habité par tout un tas de gens qu'on ne voyait jamais. En tout cas jamais en journée.

Le curé habitait au cinquième étage. Je me vois encore, cramponné à ma mère, convaincu qu'un de ces étranges habitants se pointerait au fond du couloir. Comme l'immeuble ne comptait pas d'ascenseur, je me revois aussi en train de guetter le moindre bruit qui aurait traduit une présence dans cette vertigineuse cage d'escalier aux carreaux si sales qu'ils stoppaient net la lumière. L'homme d'Eglise occupait un studio très dépouillé, hormis le mur à droite de la porte qu'il fallait longer pour parvenir au salon. Dessus figuraient des centaines de cartes, parfois un mot, quelques photos aussi, principalement des familles qui arboraient toutes un sourire de publicité. Je me souviens du mot « ex-voto » lâché par le curé, en même temps qu'il tenait fermement la croix en bois qui pendait à son cou. Maman devait être gênée, car dans mes souvenirs elle était entrée sans ôter ses souliers, elle d'habitude si maniaque, à la maison comme chez les autres. Ce n'est que sur la moquette qu'elle s'en rendit compte, ce qui la fit rougir, à moins que ce ne fut en raison de la main que le curé posait sur son épaule pour la rassurer. Il nous a servi de l'eau plate et des petits beurres nature. Après avoir demandé des nouvelles de mon père, puis de sa mère, bref d'à peu près toute la famille, il nous pria de l'excuser quelques instants. Quand il revint s'assoir à côté de nous, il avait un gros bouquin dans ses mains.

— Ceci est le livre qui voit tout, dit-il sans humour.

— Ah bon il a des yeux ? crois-je lui avoir répondu.

Ma mère esquissa un sourire, l'air de dire que j'étais gentil mais un peu trop naïf. Godet, selon toute vraisemblance habitué à ce genre de question, posa à nouveau une main mais c'est fois-ci sur celle de ma mère, en ajoutant, comme pour la rassurer, que les enfants qui parlent ainsi sont souvent les premiers à guérir. Puis il s'est tourné vers moi. Je ne sais pas s'il était, pour reprendre les mots de grand-maman, « beau tout court », mais ses yeux verts fondaient sur vous comme le faucon sur sa proie. Face à lui, difficile de mentir, je sentais qu'il attendait quelque chose, il suffisait que je parle de ces mots, comme ça, comme ils m'arrivaient dans l'oreille, leur grincement, leur fréquence, je pouvais tout lui dire, il en avait entendu d'autres. Et il se mit à rire.

— C'est tout ? lança-t-il avec une légèreté crasse, en se tournant vers maman.

— Oui, Monsieur le curé, répondit-elle, presque confuse.

Il regarda sa montre puis me prit les mains. Après avoir remué ses lèvres et suffisamment lorgné les jambes de ma mère, il m'annonça que je pouvais rentrer sans crainte, j'étais délivré, la voix ne se manifesterait plus jamais. Maman s'agenouilla tout en serrant très fort les poignets du curé dont le visage commençait sérieusement à rougir. Elle lui tendit la bouteille emballée. D'un geste, il la lui arracha et se mit à la déshabiller jusqu'à ce que son étiquette soit bien visible. Visiblement soulagé qu'il s'agissait bien d'un Clos des Cantons, il nous raccompagna à la porte. Les photos sur le mur semblaient toutes me fixer. Je pressai la main de maman pour sortir le plus rapidement possible.

Les jours passèrent. Les mots s'étaient tus aussitôt après notre visite au bloc noir, Rue des galeries. Trente jours après l'épisode, comme on le ferait pour un défunt, maman souhaita rendre hommage au curé Godet en allant le voir. Posté devant sa porte, je remarquai très vite que l'adresse avait disparu.

— *Foutu*, lâcha derrière nous un homme à l'aspect inquiétant. « Si vous cherchez l'curé, ça fait longtemps qu'il est foutu », dit-il encore en ricanant.

Ma mère crut défaillir. L'homme, qui s'approchait toujours plus près de nous, prononça une phrase qui résonne encore dans ma tête : « y disait qui pouvait plus résister, alors il a sauté ».

Le faux vivant

par **Jean Prétôt**

Ça le reprend. Hugo pourtant ne fait rien. Il lit. Celui qui ne le connait pas dirait qu'il est arrogant, à prendre les pages de haut, avec son menton pointu qui frôle le papier et ce rythme soutenu, robotique, froid. Son regard a bougé, il doute, il va tourner le coin, se remettre sur les rails, et sa respiration accompagne le mouvement, il inspire littéralement la nouvelle page, comme s'il allait la faire rentrer entièrement dans sa narine pour mieux la retenir. Surtout ne pas remarquer qu'on l'observe. Il pourrait tout arrêter, claquer violemment les couvertures, se dresser comme un diable et envoyer le bouquin contre le mur. Ce qui se passe entre cette chose et lui ne regarde qu'eux, son père le sait, même s'il aurait aimé pouvoir au moins lui dire qu'il était fier de cette passion subite de son deuxième garçon pour les livres.

Ça le reprend. Axel, maintenant. Lui, il dévore la cuisine, tache des tabliers, fait claquer fouets, spatules et pinceaux, macule les tiroirs de sauce tomate, recouvre de farine, de sucre, de sel les couverts qu'on utilise jamais et qu'on retrouve toujours sous une couche de croûte aux grandes occasions. Axel rate beaucoup mais réussit de plus en plus, en période d'émission culinaire il peut aligner jusqu'à deux plats et trois desserts, ça commence à faire cher en commissions mais il se donne, faut le voir transpirer, maintenant on le complimente seulement quand c'est excellent, car il nous a rendus exigeant, même si lui n'est jamais satisfait.

Le soir, quand ses fils sont couchés, Marc rejoint Anne dans le lit. Il lui répète la même chose, cette fois-ci c'en est trop, regarde-les, tu comprendras. Elle fait signe de la tête, elle n'ouvre même pas les yeux, absorbée par sa nouvelle machine à méditer, une sorte d'horloge infernale qui dit comment il faut dormir, donne des conseils sur la fermeture des yeux ou sur la manière de respirer. Une nouvelle arnaque, mais il garde ça pour lui, surtout ne pas la fâcher, pas si près du but, elle est prête à céder. Comme elle lui fait un signe de la tête, il dit aussi bonne nuit et se retourne, face au mur, en équilibre sur la tranche, arrachant au passage un pan de la couverture.

***

La nuit de trop. Comme les autres, à jeter, si ça sert à ça dormir alors autant rester éveillé, plus prudent, moins de têtes, moins de morts, de jour on pense moins aux cendres dans l'urne et aux derniers soupirs du mourant, on voit moins le fluo du visage et ses doigts font pas peur. En saisissant la pomme de douche, il a cru glisser, pire, il a vu le sèche-cheveux tremper dedans, c'était pas loin, il serait tombé comme ça, sans oublier le coin de la baignoire, et la radio aurait tout couvert, au lieu du craquement de ses os sur le carrelage, on n'aurait entendu les infos de six heures.

Marc ouvre le frigo et le referme aussitôt ; ce qu'il y a dedans ne lui dit rien de bon, une remontée acide lui fait plaquer ses mains au-dessus du lavabo, mais qu'est-ce que j'ai, en plus je sais pas vomir, j'ai jamais su, Anne, elle, elle sait, elle vomissait souvent pendant les grossesses. Un des premiers rayons du jour tombe au milieu du jardin, de l'autre côté de la fenêtre. S'y raccrocher, sonder la rencontre de ce trait avec le carré de trèfles et remonter la pente, suivre l'étincelle jusqu'à sa source, quitte à se brûler les yeux, voilà, ça va déjà mieux. Bruit de porte à l'étage. Marc saute dans ses chaussures et démarre la voiture.

Maylisse, des ressources humaines, est bornée, Antonio passe son temps au téléphone, Juan mange en cachette et Stéphanie ronge son frein. Assis derrière son bureau, Marc navigue, ouvre de nouvelles fenêtres, prolonge ses rêves, entrevoit son idéal. Il découvre que des humains ont créé la machine de ses rêves. Et c'est disponible dans son pays. Pour lui, pas de hasard possible. Il faut quitter ce bureau et rentrer sans tarder.

Il veut dire un mot avant le dîner. À tout le monde. Il faut skyper l'aîné. C'est trop important pour repousser à plus tard. La famille prend place au salon. On cale le smartphone sur un verre en plastique. Anne presse son mari de parler, le repas ne se fera pas tout seul. Marc annonce. Hugo et Axel ne disent rien. L'aîné, en direct des USA, coupe sa connexion. Anne renvoie tout le monde vaquer à ses occupations. Elle discutera avec leur père.

La cuisine chauffe. Anne dit que c'est du suicide. A-t-il

pensé à ce que dira sa belle-mère ? Il doit rester poli. Anne se brûle. Plus question d'en parler. Marc devrait voir un psy. Alors un autre psy. Et la réaction des garçons ? Stéphane n'a pas l'intention de rentrer. Hugo n'a pas besoin de ça en ce moment. Il n'a déjà pas beaucoup d'amis. Axel pourrait s'en ficher, mais ce n'est pas parce qu'il aime cuisiner que ce sujet ne le toucherait pas. Comme attendu, belle-maman veut parler à sa fille. Elle espère que le SMS qu'elle vient de recevoir est une blague. Jamais sa fille devra laisser faire. De son vivant, jamais.

Marc retentera demain. Pour l'heure, il erre seul sur la toile, hypnotisé par la découverte du jour. Vivez tout est en gras, Maintenant ou jamais en majuscules, Une occasion rêvée couleur arc-en-ciel. Les tarifs sont élevés. 5000.- pour l'enterrement complet, 3000.- pour la cérémonie. Pour ce prix, ils alignent autant de cercueils que de membres de la famille. Pour 100.- ils se chargent même de l'oraison, à condition d'avoir les informations nécessaires. Marc sait qu'Anne s'y oppose en raison de sa crainte d'être enfermée. Pourtant c'est écrit noir sur blanc : Passage en bière maximum dix minutes. Ça parait court, mais les témoignages relèvent le niveau. « Les dix minutes les plus fortes de ma vie », reporte Marc sur un bout de papier. C'est le genre de phrase qui fera craquer Anne à coup sûr.

***

Comme prévu, Anne craque, mais pas à cause du témoignage. Elle veut retrouver son Marc, celui d'avant, quand il avait moins d'angoisses. Et hors de question d'y mêler toute la famille. Sa condition est claire : il peut se faire enterrer autant qu'il veut, mais il n'entrainera personne d'autre que lui. Marc insiste. Si personne ne joue le jeu, alors on ne saura pas comment c'est, et on saura encore moins le jour où ça arrivera pour de vrai. Pour profiter des vivants, il doit en finir avec sa peur de la mort. Après, il jure qu'il sera un meilleur père et un meilleur époux. Anne a pris sa décision. Son mari peut tenter l'expérience, elle participera financièrement car ça viendra du compte commun. Mais pas l'enterrement complet. Seulement la cérémonie. Pour l'oraison, on fera des économies, puisque ses enfants, excepté Stéphane, ont accepté de dire quelque chose.

Marc saute de joie. Tant pis si on s'arrête à la cérémonie, de toute façon le moment à la morgue ne doit pas être passionnant. Avant de se coucher, il remercie ses enfants de lui permettre de réaliser son rêve. Qui sait ? Peut-être auront-ils un jour envie de faire pareil, car tout ce qu'on vit déjà une fois est plus simple à appréhender le jour où ça se représente. Les enfants disent qu'ils sont heureux de lui faire plaisir, mais il doit jurer qu'après il arrêtera d'en parler, et pour toujours. Promis ? Promis mes chéris.

***

Des quarante-sept invités à l'enterrement, seulement douze sont présents dans l'église. En plus de son épouse et de ses deux garçons, Marc reconnait bien la voix de sa belle-mère, son rire plutôt, elle a manifestement changé d'avis. Couché dans son cercueil, les bras en croix, Marc entend quelqu'un tapoter le micro. Des gens se lèvent. Ça y est. On y est. C'est donc comme ça. Le prêtre entonne un chant, puis on demande aux garçons de s'approcher. Marc sanglote. L'étroitesse du cercueil l'empêche de sécher ses larmes. Des parasites résonnent dans les haut-parleurs. Ça doit être le prêtre qui baisse le micro. Axel prend la parole.

Un papa gentil. Papa présent. Papa Lego. Patient. Mangeur de pâtes. Bon jardinier. Amateur de belles voitures. Tu me manques, papa. Je t'aime.

Marc hésite à défoncer le couvercle et à serrer son fils dans ses bras. Les douze invités l'entendent renifler. Il aimerait pouvoir se moucher. Encore les mots de son ainé, un chant et l'eau bénite sur le cercueil. Dans cinq minutes il pourra sortir. De nouveaux parasites. Le prêtre doit monter le micro. Marc espère qu'Hugo parlera suffisamment fort. On chiffonne du papier. Anne pousse un cri de panique. Marc prie pour que son fils ne soit pas tombé dans les pommes. Ça lui arrive souvent quand l'émotion est trop forte. Le prêtre prend la parole. Hugo a des mots pour son papa. Merci à la famille de ne plus l'interrompre. Vas-y, mon fils. Courage. Et pardon pour tout ça.

Papa. Idée à la con. Mort. Sérieux ? Honte. Je suis pas comme Axel. Vérité. Je te déteste. Tu n'es rien. Rêve d'un autre père.

Sortez-moi de là. Ne pleure pas, Anne. Axel, ne pleure pas non plus. Je ne t'en veux pas, Hugo. Sortez-moi de là et on discutera. Des rires. Des pleurs. L'église est un champ de bataille. Ça fuse de partout, ça court, ça frappe sur mon cercueil. Sortez-moi de là. Mon père, arrêtez la musique. On casse le contrat. Je dois parler. Je dois sortir.

Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Le mot

par **Jean Prétôt**

Braveau. C'est comme ça qu'on écrit ? D'accord, B-R-A-V-O. Trois fois ? Bravo, bravo, bravo. Merci, je trouvais juste que le o sonnait comme orange, et que si bravo finissait comme le début de l'orange alors ce n'était pas très beau. Beau, voilà un beau mot, beau. Il s'écrit pas avec une lettre qu'on pourrait confondre, personne ne dirait beau comme bo. Beaubeau ? Ça s'écrit comme ça, non ?

Pour mon père, oui. Pourquoi ? Il a changé de métier et maman lui fait une petite fête jeudi. Oui, CE jeudi. Comment ça, trop tard ? On est lundi, j'ai le temps d'écrire le mot pour jeudi, non ? Mot ? M-O-T. Facile. Pourquoi vous m'embêtez avec ça ? Je ne compte pas le mettre dans la lettre de toute façon. Vous êtes d'accord si on se concentre sur le mot de jeudi ? On gagnera du temps.

Ébéniste. Avant ? Dans les métiers techniques. Vous avez raison, à son âge c'est courageux. Si le métier lui plait ? J'espère bien, quelle question ! Pourquoi il a changé ? Mais j'en sais rien ! Demandez-lui vous-même. Je veux dire, je peux lui demander et vous en dirai plus demain, si ça vous va. Madame, je peux vous poser une question ? Pourquoi vous voulez savoir ça ? Ah. Si vous le dites. Moi je ne vois pas vraiment ce que ça apporterait au mot, mais c'est vous la prof alors vous devez mieux savoir. L'heure ? Déjà ? Mais on vient à peine de commencer ! Aujourd'hui j'ai rien vu passer. J'ai pas eu l'impression non plus d'avoir beaucoup travaillé. À vous aussi, Madame. Oui, à demain. J'espère que demain j'apprendrai plus parce que là je trouve qu'on vous paie pour rien. De ? Non je disais que grâce à vous on apprend bien.

***

Je peux vous parler en privé ? Parce que je veux pas le faire devant tout le monde, c'est tout. Ça veut dire ça, en privé. Je vous demande pardon. Oui, vous avez raison. D'accord, je vous suis.

Pourquoi vous avez proposé à tous d'écrire une lettre ? Profiter ? Profiter de quoi ? Vous pensez peut-être que c'est un jeu ? Moi ça me gêne. Non, pas de la honte, de la gêne je vous dis. Parce que je ne veux pas que tout le monde sache que j'écris un mot pour mon père. Je sais bien que c'est vous qui faites les règles. Oui, je connais le règlement. Et la vie privée, vous la connaissez ? Je connais aussi mes droits. Bien sûr que je peux quitter si je veux. Je connais mes droits je vous dis. Et bien tant pis pour le mot. Merci de me rappeler que c'est bientôt jeudi mais là vous m'avez trop énervé. Non, je n'exagère pas. Moi qui pensais que vous étiez prof et que votre métier c'était de m'aider. Non, je ne me calmerai pas. Oui, déçu, exactement. Très déçu, même, Madame, tellement que je rentre chez moi. Exactement. Chez moi. Je ne vous dis pas au revoir.

***

Je voulais m'excuser. J'aurais pas dû m'emporter. Pour de vrai ? Merci, mais j'aurais pas dû vous parler comme ça. Oui. C'est le mot. Exactement. D'ailleurs, M-O-T. Oui, vous avez visé juste. Maintenant je m'en veux. Je crois que j'ai tout gâché. Si, si, tout gâché. Oui, toujours ce jeudi. Aujourd'hui ? Mercredi. Je vous dis que c'est fichu. Vous dites ça pour me rassurer. Ça vous fait pas peur ? Que l'on soit déjà la veille ! Non, tout est de ma faute. J'étais vraiment énervé. Je sais que je vous l'ai déjà dit. Mais je vous ai pas dit que c'était surtout à cause de Marco. Vous comprenez maintenant ? Marco il sait bien écrire, vous avez vu comment il a vite rédigé ? Vous avez vu comment il a bien parlé devant la classe ? Non, je peux pas faire ça, moi. Non, vous êtes gentille, mais moi je suis pas comme lui. Parce que je suis timide. Comment ça je suis pas timide ! Si je vous dis que je suis timide c'est que je suis timide. C'est pas parce que je me suis énervé hier que je suis pas timide. Je suis très calme. Non, je ne tremble pas. De l'eau ? Non merci. Bien sûr que vous pouvez boire. Non, ça ne me dérange pas. Une pause ? Si vous voulez. D'accord, mais juste un fond, pour vous accompagner.

Donc vous pensez vraiment que c'est pas trop tard ? Si vous le dites. C'est vous la prof alors je vous fais confiance. Si vous dites que je peux faire ce mot pour demain alors je vais y arriver. C'est vrai, demain est encore un jour. Toujours demain soir, oui. Pourquoi vous voulez reparler de Marco ? Madame, j'ai quitté hier, j'ai pris beaucoup de retard pour le mot et vous, vous voulez que je vous reparle de Marco ! Je vous ai déjà dit, ça m'a énervé car il a écrit le mot très vite et il a lu ça sans gêne devant tout le monde. Oui, c'est tout. Non, je vois pas. Oui, je vous dirai si ça revient mais là j'ai vraiment besoin que vous m'aidiez, sinon je vais avoir qu'un mot sur mon mot. C'est drôle ça, vous avez entendu ? Un mot sur mon mot. Vous avez raison. Je vous écoute.

Ce que je veux lui dire ? Vous avez pas écouté ce que j'ai dit lundi ? Alors pourquoi vous me reposez la question ? Oui, c'est ça, un nouveau travail. Je crois qu'il a toujours aimé travailler le bois. Pourquoi ? J'ai totalement oublié de lui demander. J'étais tellement énervé que j'ai oublié. C'est pas trop tard si on en reparle demain ? Vous pensez vraiment ? D'accord. On commence par quoi ?

Comment ça le corps de la lettre ? Alors dites contenu

directement, on gagnera du temps. Sur quoi je veux écrire ? Du papier, non ? Vous pensiez à du carton ? Pour le format ? Une carte. On en a plein dans un tiroir à la maison. De toutes sortes, enterrements, naissances, mariages. Bien sûr que je vais faire attention. Non, hors de question. Vous m'avez vu ? J'ai une tête à faire du bricolage ? Je n'ai ni envie ni le temps de faire ça. Oui, je prendrai la carte qui viendra, et s'il y a une croix dessus, j'en prendrai une autre.

Avec quoi écrire ? Vous m'en posez des questions ! Au stylo, ça vous va ? Je dois vous apporter ceux que j'ai et vous allez choisir pour moi ? Non, je préférerais l'écrire avec vous. Parce que j'ai trop peur de faire des fautes. Evidemment qu'il m'aime même si je fais des fautes mais j'aimerais pour une fois pas en faire. Parce que lui ça va lui faire plaisir. La lire ? Je sais pas. Je suis pas très à l'aise vous savez. Je suis pas comme Marco. Il a de la chance de pas être timide, Marco. Timide, lui, vous rigolez ? Non je n'irai pas lui demander. Si vous dites qu'avant il était timide et maintenant plus je vous crois. On va pas en parler des heures. Non, je n'irai pas lui parler. Parce que ça se fait pas, entre hommes, c'est tout. On peut parler de moi s'il vous plait ? Non, c'est vous qui en avez parlé. C'est toujours vous qui parlez des autres. C'est bien beau mais moi j'ai toujours rien écrit ! Vous trouvez ça drôle ? Je vais pas aller loin avec un mot. Pourquoi vous tournez autour du pot ? Je suis très calme. C'est vous qui m'avez promis qu'on écrirait aujourd'hui. Non, là c'est vous qui parlez. D'accord. Je vous écoute.

Madame ? Concernant Marco. Oui, je crois que j'ai trouvé. C'est quand il a dit qu'il avait écrit pour personne. C'est ça qui m'a énervé. Je pense qu'on devrait jamais écrire pour personne. Parce que ça veut rien dire. On écrit n'importe quoi, on écrit vite, mais c'est pour rien. Oui. C'est facile car c'est faux, il voit pas la personne pour qui il écrit. Madame, moi, dans un mot, M-O-T, même un seul, je vois celui qui va lire ou celui qui écoute. Je peux pas écrire n'importe quoi. C'est pour ça que j'ai peur.

***

Désolé. Oui, bonjour. C'est que je suis un peu stressé. Merci. Ça ira mieux demain. Oui, j'ai la réponse que vous vouliez. Pas tout à fait. Ça m'a un peu surpris. Oui, c'est exactement ce qu'il m'a dit. Non, je ne m'y attendais pas. Bien sûr il est souvent venu me voir à l'atelier. Ça m'a bien traversé l'esprit mais je ne m'attendais pas à ça. Madame, c'était bizarre. Parce qu'il ne dit jamais ça d'habitude. Mon père parle pas beaucoup et là il a tout déballé. Fier ? On peut être fier de son père ? C'est pas plutôt l'inverse ? En tout cas ça m'a fait bizarre. Pleurer ? Vous exagérez ! Moi je pleure jamais, Madame. C'était bizarre, c'est tout. On peut avancer, maintenant ? Oui, je stresse. Parce que c'est pour ce soir !

Je vais enlever ce passage. Parce que je suis pas à l'aise avec ça. C'est comme ça. Oui, si c'était vous, vous pourriez l'écrire mais là c'est moi qui écris, et je tiens pas à le garder. Peut-être. Il y a des choses que je préfère pas dire, c'est tout. Plus grand-chose ? Je préfère qu'il ne reste plus grand-chose que laisser des phrases qui me plaisent pas. Oui, je sais que c'est pas pour moi mais si je laisse ce passage je le vois déjà réagir et ça me fait peur. Bien sûr que je l'aime, mais ça se dit pas. Tant mieux pour vous. Chez nous, on le dit pas. Je n'ai pas envie de parler de ça avec vous. Non, n'insistez pas. C'est vous la professionnelle, merci de trouver autre chose. Vous n'imaginez pas comment je stresse en ce moment. Non, vous pouvez pas imaginer.

Pourquoi vous voulez tout savoir ? Vous n'êtes pas invitée il me semble. La curiosité est un vilain défaut Madame, c'est vous-même qui nous l'avez appris. Ça sera tout simple. Si on était plus proche de la fin du mois on aurait peut-être pu aller manger ailleurs. Oui, il faut marquer le coup le jour-même. C'est ma femme qui fera. Du gratin et des tranches panées, son plat préféré. Vous voulez peut-être que j'écrive ça dans le mot ? Vous faites tout pour que j'échoue, c'est ça ?

Son avenir ? C'est mon père, il n'en a plus vraiment. Non, j'ai pas réponse à tout, je vous montre juste que vous êtes à côté, Madame, j'ai l'impression que vous faites tout pour que j'aie l'air bête ce soir. Si, si, vous ne me donnez aucun conseil pour que je puisse avancer dans mon mot. Je suis très calme. C'est facile pour vous. En rentrant, c'est pas vous qui allez lire un mot. J'ai dit lire ? Et puis quoi. J'aurais pu aussi dire faire lire, ou donner, ou offrir, j'en sais rien, moi, pourquoi j'ai dit lire. Ce que je sais par contre c'est que l'heure tourne !

D'accord, je pensais pas vous le dire mais j'aimerais le lire à haute voix. Non c'est pas une question d'écriture. Oui, je sais que c'est assez lisible. Hier, oui. Pourquoi vous voulez savoir ça ? Vous êtes de la police ? Ma femme. C'est elle qui m'a conseillé de lire le mot à haute voix. Elle trouve que c'est plus fort. Non, moi je trouve rien de fort là-dedans. C'est facile pour elle, c'est pas elle qui devra lire. Une surprise. Non, je lui ai dit que je lirai pas. Parce que je me suis énervé et je lui ai dit que je lirai pas, c'est tout. Peut-être. Plutôt un défi. Si je lui avais dit elle trouverait ça normal. Comment ça, ça s'apprend ? Vous me prenez pour un idiot ? Si, si, comme si je ne vous parlais pas, justement, en ce moment ! Parler, oui. Je veux pas vous apprendre votre métier mais si j'écris je peux aussi parler, non ? C'est pas ce que Marco a fait ? Il a vite écrit et il a vite parlé. Je veux faire pareil.

Pourquoi debout ? Vous voulez me mettre la honte ?

Bien sûr que ce soir je le fais debout mais ici et chez moi c'est pas la même chose. Ça changera rien si je vous lis le mot assis. Je sais que c'est vous la professionnelle. Non, je ne veux pas vous apprendre votre travail, je vous dis simplement que je sais faire la différence entre ici et chez moi. En temps normal, je cède pas. Là j'ai pas le choix. J'accepte mais je tiens à vous dire qu'en général je suis pas du genre à céder aussi rapidement. Avant j'aimerais encore vous dire quelque chose. Pourriez-vous venir près de moi s'il vous plait ? Merci. Oui, je serai plus à l'aise ailleurs. Je vous suis.

Je suis pas là pour faire du yoga. Quoi, mes bras. Ils ne vous conviennent pas ? Si vous voulez. C'est mieux ? Mon dos ? Vous allez passer en revue mon corps entier ? C'est un peu gênant, Madame, vous ne trouvez pas ? D'accord. Comme ça ? Je sais respirer, merci. Oui, avec le nez et même avec la bouche. Je ne vois pas le rapport. C'est vous la professionnelle. Respirer le plus bas possible ? Vous êtes une sorte de gourou ? Oui, je vais essayer. Voilà. Ça n'a rien fait. Ah bon ? Je ressaie. C'est mieux ? Si vous le dites. Moi, je comprends rien à votre charabia.

Me réécouter ? Et comment ? Bravo, la confiance règne, vous savez que c'est illégal de faire ça ? Je pourrais porter plainte. Oui, je le pourrais. Non car vous avez promis de m'aider. Si vous m'aidez pas, je n'hésiterai pas à le faire. C'est vous qui parlez de chantage ? Je suis très calme. Allez-y, de toute façon vous l'avez fait alors autant écouter. Par respect pour moi, merci au moins de mettre la bonne piste s'il vous plait, c'est un peu vexant. Non, impossible. Puisque je vous dis que ça peut pas être moi. L'heure ? 16h30. L'enregistrement ? Je lis 16h22. Une coïncidence. Vous avez enregistré cette personne à peu près à la même heure que moi et la date ne veut rien dire. Vous ne m'aurez pas comme ça. Le refaire ? Si ça peut vous montrer le fossé qui sépare le type que je viens d'entendre et moi, alors oui. Ça vous apprendra aussi à respecter les gens. Vous voulez que je prononce un mot sans rapport au début ? Vous êtes sérieuse ? Ok, disons banane. Donc avant de parler je dis banane et si banane ressort sur l'enregistrement c'est que c'est forcément moi. Vous êtes quand même un peu tordue.

Ça me fait bizarre, c'est tout. Je pensais pas parler comme ça. Non, je suis obligé de vous croire car il y avait bien banane au début. J'ai pas non plus envie de trop en parler. Oui. Vous avez fait quoi pour que ça sonne aussi bien ? Et ne me dites pas que c'est à cause de ce fichu yoga.

J'ai toujours du mal à le croire. Pas parfait ? J'aimerais bien vous entendre, vous. Des silences ? J'aime pas les silences. Peut-être mais les silences ça montre qu'on sait pas quoi dire ou qu'on cherche les mots. Je veux pas qu'il pense que je cherche mes mots. La politique ? Je vois pas le rapport. Oui, bien sûr, je sais qu'ils ne font que causer mais des silences, je crois pas. Si vous voulez. Si vous pensez qu'on a du temps encore à perdre avec des gens qui sont pas moi alors allez-y, faites-vous plaisir, diffusez un discours de politique, de toute façon c'est vous qui avez toujours le dernier mot. D'accord. C'est bon, j'arrête. Allez-y.

Bon. Imaginons que vous avez raison. Je les place où, alors, ces silences ? J'ai une idée. Je pose le texte sur le banc et je les jette dessus au hasard. Pas drôle ? C'est sûr que vous l'êtes beaucoup plus. Pardonnez-moi. Non, je sais, je ne voulais pas être impoli. Pour m'excuser je vais les placer moi-même et vous me direz si c'est juste. Pas une question de juste ? Faudrait savoir, à la fin !

Ok, rejoignons les autres. Si je suis prêt ? Non. Il reste encore beaucoup à écrire. Je sais que c'est la qualité qui importe mais je vais pas me lever et lire aussi peu, je vais avoir l'air bête. Ça c'est une bonne question. Je ne sais pas du tout quoi dire. Demander aux autres ? Pourquoi pas vous ? C'est vous la professionnelle, non ? Vous voulez vraiment que je cause à Marco, c'est ça ? Si ça peut vous faire plaisir. De toute façon il ne me reste pas beaucoup de temps donc je n'ai plus grand-chose à cacher.

J'aimerais juste dire avant de parler que j'ai passé une très mauvaise nuit. Je dois être malade. Si j'étais mieux je le dirais autrement donc pensez-y quand je lirai, merci. Je vous dis pas à qui c'est adressé car c'est privé. Madame, vous pourriez ne pas me regarder s'il vous plait ? Non, restez mais peut-être que vous pourriez regarder l'armoire ou les fenêtres ? C'est gentil. D'abord je vais prendre un verre d'eau. Voilà. Madame, vous m'écoutez ? Je sais, mais vous pouvez regarder ailleurs et m'écouter, non ?

Merci. C'était pas vraiment comme je voulais parler mais si vous avez tout entendu c'est le principal. Désolé pour la voix, je pense vraiment que j'ai un début d'angine ou quelque chose du genre. Les tremblements c'est mon manque de sucre. Oui, j'ai malheureusement oublié d'en prendre avec moi aujourd'hui. Madame, je peux aller me rassoir ? Non ? Ils peuvent me poser leurs questions quand je suis assis il me semble. D'accord. La prof, enfin, moi, j'aimerais vous demander ce que je peux encore ajouter. Je trouve que c'est trop court comme mot. Vous avez des idées ?

Marco ? Merci pour ta proposition mais j'ai pas envie, c'est trop privé. Oui, encore Marco ? Un cadeau ? Pas prévu, non, c'est pas non plus un anniversaire. Comment ? Ah, j'avais mal compris. Oui, si tu veux, on peut dire un peu que c'est un cadeau alors. Là je sais plus trop où j'en suis. Madame ? Ah oui, ça me revient. Je pourrais rajouter quoi dans mon mot,

à part du trop privé comme je l'ai déjà dit à Marco ? Oui, José ? Je n'ai pas très bien compris. Madame, vous pourriez traduire ? Ah, d'accord. Je suis pas là non plus pour rire ! Oui, une fête, je suis d'accord, mais on n'est pas obligé d'être drôle dans un mot pour une fête, si ? Vous en pensez quoi, vous, Madame ?

Je sais pas. Je suis pas très à l'aise avec ça. C'est clair, le bois c'est pas rien, mais quand on est dans le métier alors c'est comme tout, on le travaille et puis voilà. Par exemple vous, Madame, on peut dire que votre bois ce sont vos élèves, non ? Alors imaginez qu'on fasse une fête pour votre métier. Vous allez attendre qu'on parle d'élèves, non ? C'est exactement ce que je veux pas faire. Moi je veux surprendre, alors vos jeux de mots avec du bois à l'intérieur ça prend pas avec moi. Je suis très calme, je vous dis simplement que votre idée ne me plait pas. Quelqu'un d'autre à part Marco et José ? Oui, Ahmad ? Merci. J'ai pas tout compris mais ça me touche ce que tu viens de dire. Merci de me tenir les pouces. Oui, j'espère aussi que ça ira bien.

Je suis fichu. Non, j'avais tout préparé ce matin sur la table et j'ai oublié la carte. Quel con ! Elle était parfaite, il y avait une forêt dessus avec sa couleur préférée, je pourrai pas trouver mieux. J'ai vraiment tout gâché. C'est tout moi. Je passe du temps sur des choses sans importance et, paf ! à la dernière minute, je gâche tout. Ça m'apprendra. Imaginez qu'il tombe dessus ! D'accord il n'y a rien dedans mais ça va peut-être casser la surprise ! Si, si, je vous dis que j'avais la carte parfaite et là je vais me retrouver avec rien, ou alors un papier tout blanc ou un motif que je voulais pas. Non, ça je peux pas. Hors de question, je vous ai dit que j'aimerais l'écrire avec vous. Je suis très calme. Marco, je n'ai pas besoin de tes conseils. Merci José mais je ne t'imagine pas vraiment grand dessinateur. M'aider ? Ahmad, t'es un type sympa, mais même à trois vous allez pas pouvoir. J'ai tout gâché. Cherchez pas à m'aider. Je suis fichu.

Sur la table à manger. Pourquoi vous voulez savoir ça ? Et maintenant vous voulez nous laisser tout seuls ? C'est ça, Madame, partez donc faire des photocopies, je m'occuperai moi-même des trois lumières. Merci en tout cas, merci pour RIEN !

Tu dis quoi, José ? Marco tu peux me traduire s'il te plaît, je comprends pas. Ne joue pas au mytho José, ou alors montre des preuves. Oui, traduis-lui s'il te plait, Marco. Montre toujours, Picasso. Sérieux ? C'est toi qui as fait ces dessins ? Et tu penses que tu peux dessiner exactement ce que je te dirai, enfin, ce que Marco te traduira ? Si tu me fais une blague, tu vas me le payer, je suis pas du genre à rigoler aujourd'hui. Voilà ce qu'il y a sur cette carte. Marco, traduis !

Vous revoilà. Regardez, je n'ai plus besoin de votre aide. Comment vous trouvez ? Oui, José est un génie. Pas besoin de traduire, Marco, je crois qu'il a compris. Un VRAI génie. C'est plus beau que sur la carte et on a rajouté des objets qu'il aime. Vous avez vu les détails ? Sur-mesure, exactement. Vous saviez qu'il dessinait aussi bien ? Ahmad s'est occupé de l'enveloppe. Qu'est-ce que vous me tendez. Vous avez fait quoi ? CHEZ MOI ? Vous m'avez menti, vous avez menti à tous d'ailleurs. Pour la bonne cause ? J'espère bien que vous n'êtes pas entrée. Sur qui vous êtes tombée ?

Non, vous pouvez la garder. Désolé, vous y êtes allée pour rien, j'ai dix fois mieux grâce à José. Maintenant je trouve la carte trop belle par rapport à ce qu'il y a d'écrit. De toute façon j'ai plus le temps pour changer le contenu. Pardon, le corps du texte. Vous pensez que ça ira quand même ? C'est facile à dire, c'est pas vous qui lirez. Oui, il reste une étape. Vous pouvez pas savoir comment je suis stressé. Si je me loupe, José va me tuer. Si, t'auras le droit José, après le boulot que tu viens de faire. Tu sais quoi ? Tue-moi tout de suite car je vais jamais y arriver. Une solution ? Je vous écoute. Et ça fait pas trop celui qui a peur d'écrire ? Vous auriez pas pu le dire avant ! Comme ça si je rate je peux refaire et on garde la meilleure qu'on met à l'intérieur. Oui, j'ai compris, je suis pas idiot. Si, c'est un peu ce que vous avez dit. D'accord, on fait ça.

Je vais pas y arriver si vous êtes les trois en train de me regarder. Madame, c'est possible d'aller écrire le mot ailleurs ? Comment ça, déjà ? Et moi je fais comment ? Vous restez encore un peu ? Merci. Vous avez sûrement mieux à faire. Merci beaucoup. Merci à vous trois, sans vous je n'y serais jamais arrivé. À demain, oui.

Vous savez, je veux pas vous retenir, vous avez une famille qui doit vous attendre et moi ça me gêne un peu si je suis seul avec vous. Promis, je dirai plus que vous êtes payée pour rien faire.

J'arriverai jamais. C'est déjà la troisième feuille. À chaque fois je rate ce mot-là. Vous voulez pas écrire à ma place s'il vous plait ? 18h. Il faudrait aussi que j'aie le temps de me doucher avant. Oui, des silences entre chaque mot. Si vous voyez que mon stylo commence à virer vous me le dites et j'arrête. Vous voulez bien ?

Un blanc ? C'est fait exprès. Je vous dirai après. Celui-là je l'écrirai seulement quand j'aurai tout fini. Ne me déconcentrez pas. Plus qu'une phrase et le mot dans le blanc. Oui, des silences. D'accord. Respirer à fond.

Ça y est. J'arrive pas à y croire. Oui, merci, j'allais oublier. Le dernier mot.

Mon fils,

Molok

par **Jean Prétôt**

J'ai rendez-vous, tous les lundis, avec mon ami Molok. Depuis qu'il s'est planté au bout de ma rue, ma vie a complètement changé. On me demande souvent pourquoi je n'y vais que le lundi alors qu'il est toujours là : j'y vais tous les lundis car c'était le jour du camion poubelle, celui qu'on entendait deux rues plus bas et à l'arrière duquel se cramponnaient quatre gants qui tenaient une cigarette.

Ces gants c'étaient ceux de mes copains, des gars qui auraient pu tourner dans des pubs de parfums, tellement leur gueule puait la virilité, avec leurs rides creusées au couteau et leur nez de boxeur. On ne s'est jamais rien dit mais je connaissais à peu près tout de leur vie.

Celui de gauche vivait seul, après avoir été marié, il était devenu accro aux jeux, aux petits, ceux qu'on gratte, et les sommes qu'il avait perdues se chiffraient en milliers. Celui de gauche, son argent c'était le sien, jusqu'à ce qu'il tombe amoureux comme un gosse d'une jolie nana qui en voulait à ses grosses mains. Le pire c'est qu'il l'aimait, putain, il aimait la fille qui en voulait à ses mains, et il savait qu'elle était trop bien pour lui, alors il lui a fait des promesses qui peuvent pas être faites par un type à l'arrière d'un camion poubelle. Pour la garder, le soir de sa paie, il est allé dans un bistro pour acheter des cigarettes, et il a vu l'écran de la machine, il y avait deux zéros de plus que d'habitude, alors il a posé son paquet de cigarettes et il a vidé son porte-monnaie dedans, et quand il était vide, il est sorti retirer ce qu'il avait sur son compte, puis a vidé celui qu'ils avaient en commun, et tout le monde l'a vu faire, et personne n'a rien dit, il a refusé toutes les consommations qu'on lui offrait, le con, il a même refusé que quelqu'un lui donne de l'argent, l'imbécile, et il n'a même pas dû attendre la fermeture du bistrot, c'est la machine qui s'est éteinte, toute remplie qu'elle était, endormie comme quand on a trop mangé.

Celui de droite avait deux garçons qu'il n'avait plus le droit de voir, même pas en photo, alors bientôt il ne les a plus vus aussi en rêve, et il a perdu la boule, il a commencé à tout entasser chez lui, s'est découvert une passion pour des boules en papier journal, puis des personnages avec l'alu des lasagnes congelées et a fini par empiler les boîtes de conserve qu'il faisait voler quand il était trop bourré. Comme ça faisait un boucan du diable, les voisins donnaient des coups de balai sur le sol ; lui, bouffi par la colère, n'entendait jamais rien. Quand il se réveillait le matin, il était paniqué, les cylindres lui voulaient du mal, il fallait se frayer un chemin, mais quand il découvrait les pièces, il n'arrivait tellement plus à respirer qu'il devait s'assoir dans la douche et attendre que l'eau, en glissant sur sa peau, entraîne ses angoisses vers le fond.

Comme Molok passe sa vie à manger, je mange souvent avec lui. Pour qu'il m'écoute, je commence toujours par lui balancer un sac, avant de m'assoir et d'ouvrir le mien. C'est drôle, mais on a un peu les mêmes goûts : il aime ce qui sent fort et il n'est pas difficile. Faut dire quand même qu'il a de la chance, lui, car il ne doit jamais avoir faim. Parfois j'aimerais bien qu'il partage un peu. Quand on mange lui et moi face à face le lundi, c'est comme si la rue nous appartenait. Personne ne vient nous déranger et même les voitures ralentissent pour faire moins de bruit.

Aujourd'hui c'est lundi et je n'ai rien à lui donner. Pour pas perdre son amitié, j'ai préféré le prévenir le jour avant ; Molok ne s'est même pas fâché. Il m'a dit que ça tombait bien car le quartier l'avait gâté tout le week-end, et pas avec du léger. Il a ouvert la bouche pour me montrer. Ça sentait les marrons, la friture et la glace, il y en avait pour au moins quarante personnes. Voyant combien j'avais faim, il m'a invitée pour le lendemain.

Aujourd'hui c'est lundi et je suis chez lui. C'est moins sombre et plus confortable que ce que j'imaginais. Avec cinq sacs poubelle je me suis fait un joli fauteuil. Assise, je mesure mieux l'étendue de son garde-manger. On me gâte. Le repas débute avec une salade sans sauce mais pleine de lardons et de copeaux de parmesan. Pour le plat, j'hésite entre deux viandes, et ça fait rire Molok, chez lui je peux prendre les deux si j'en ai envie. Le veau, tendre à souhait, me fait fondre. La volaille n'est pas mal non plus. Au dessert, c'est vermicelles et vacherin glacé. Comme j'ai un peu soif, Molok me tend le fond d'une bouteille que je m'amuse à tourner comme si c'était un verre et que je m'y connaissais.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien mangé. Autrefois, quand j'étais petite, on terminait toujours les grands repas avec le livret de chansons. Toutes les familles en avaient au moins un, caché dans un tiroir à proximité de la table. Se quitter sans chanter était impensable.

J'ai eu envie de chanter. Molok connaissait pas les paroles mais il a tout écouté. Quand il s'est fait tard, il a voulu que je rentre. J'ai demandé si je pouvais passer la nuit chez lui. J'ai dit que je ne prenais pas de place et que je ne toucherais pas aux sacs. Il a dit oui, mais juste pour cette fois.

Couchée, les bras croisés derrière la tête, je fixe le couvercle collé sur la toile noire et brillante. Un halo se forme soudain autour de lui ; on vient. Crier ? Pas question. Balancez !

J'ai encore faim.

Sous la peau

par **Jean Prétôt**

Son rideau s'est levé bien avant son réveil. Elle a quitté ses rêves avec regrets, ils lui ont dit d'attendre, patience, nous reviendrons, fidèles au poste, sa journée les rendra plus forts, plus grands, plus parfaits, elle peut déjà se réjouir. Un orteil sur la moquette, le frisson du jour la paralyse, les draps étaient doux, ça coulait sur la peau, ce sol est froid, il appartient au monde, on le foule sans pitié, sans grâce et sans y prêter attention. Jenny prend une douche mais elle est dans le bain, cette eau-drap qui l'enveloppe, l'invite à fermer ses yeux, à ne plus voir personne, surtout à ne plus rien entendre, sinon quelque chose sous sa peau. Quand ses rêves la prennent, ils l'emmènent au-dessus de la foule, et les souliers qui frappent le sol, et les voix qui soufflent dans la tranche des téléphones n'hurlent pas, ils bruissent, lui susurrent des sourires, des mots doux, la connivence qu'elle recherche, désespérément, en dehors de son petit cercle de copines.

Tu ne devrais pas porter ça. Jenny enfile sa jupe. Tu es bien sûre de toi ? Jenny met du rouge sur ses lèvres. Elle embrasse ses parents. Son chien se jette sur elle, il la reconnaîtrait dans une foule, il se fiche bien de ce qu'elle porte, si seulement le monde avait ta gueule, mon chien. Au volant de sa voiture, le voisin la salue, c'est vrai qu'elle est courageuse, mais avec des parents si ouverts c'est tout à fait normal, bien sûr lui ferait pareil, quelle question, si un de ces trois solides garçons avait quelque chose à lui annoncer ; pour l'heure ne pas oublier les nouvelles chaussures de foot du petit et la crosse promise au plus grand.

Le bus approche. Avant de monter, toujours laisser passer les relous et les nunuches, si tu veux rester vivante. Elle souffle : Romain n'est pas là. Natacha en profite pour s'assoir à côté d'elle, elle a mille trucs à lui raconter. Discussion sur la nuit, photos à montrer de toute urgence. Rivées sur leurs écrans, les deux filles ne remarquent pas que tout est suspendu autour d'elles. Jenny lorgne derrière, mais sa tête heurte déjà le siège d'en face. Natacha tend son bras, Jenny saigne, les nunuches couinent comme des pies, les relous grognent comme des phacochères, le chauffeur demande à tout le monde de s'assoir, c'est la règle, regardez les panneaux. Dehors, les maisons défilent mais trop lentement ; vite, arriver à l'école, entrer la première, ouvrir son casier, disparaître dans une classe, peu importe laquelle, s'assoir dedans, au pire ressortir, dire qu'on s'est trompé, les couloirs seront vides. Romain s'approche de l'oreille de Jenny, prononce son prénom de naissance, compare le sang qui coule de sa bouche à du rouge à lèvres. Les nunuches ont des plumes qui leur poussent sur la tête ; les relous gonflent leurs narines de phacochères. Natacha croit rêver. Jenny sourit à Romain. Le nom qu'elle vient d'entendre lui a fait, et pour la toute première fois, l'effet d'une mèche sous la pluie, rien, pour ainsi dire, et l'étonnement qu'elle lit sur les paupières de Romain la dope, le voici maintenant qui recule, la traite de folle, avant de retourner vers les siens.

La porte s'ouvre, descendre la première, rentrer dans l'école, même s'il n'a pas sonné. Quelqu'un les arrête, c'est pas l'heure, oust dehors. Natacha parle d'un truc de filles. Vous avez deux minutes. Aux WC, Jenny laisse l'eau couler. Natacha insulte le mur, bordel, il va te lâcher un jour ? Jenny la prend dans ses bras. Merci de m'avoir aidée. Première sonnerie. Je serai toujours là. Deuxième sonnerie. Elles sortent, la vague déferle sur elles, deux billes dans un flipper, elles pourraient emprunter le couloir de gauche, le vide, large comme l'infini, mais ça serait plier, faire un pas en arrière. Elles prennent à droite. On se retourne, ça bouscule, croche-pied, horde de phacochères et survol des pies, couloir plein, espace maigre, tenir son souffle. Natacha fait le brise-glace, elle trace, forme un couloir dans le couloir, un filet d'eau dans lequel Jenny coule sans entendre ni voir, avec l'escalier pour seul horizon.

Dominant les marches, un prof en sentinelle, bras croisés dans le dos, fait mine de ne pas les voir. Elles entrent dans sa classe. Il dit bonjour, asseyez-vous, demande à Jenny et Natacha pourquoi elles sont en retard, finalement il ne veut rien entendre, elles vont encore trouver des excuses.

PUB

Une surprise pour Madame Suzanne

par **Jean Prétôt**

Cloîtrée à la maison, elle se décida à trier ses affaires. Ce qu'elle découvrit la laissa sans voix**.** Plus rien. La pièce, autrefois salle de jeu pour ses quatre enfants, devenue bureau puis cave à vin, finalement son *coin* rien qu'à elle, était vide. Non pas qu'il n'y eut plus rien, mais tous ces riens qu'elle chérissait depuis toujours, disposés d'habitude à l'envers, souvent tête en bas, couchés même, couverts de poussière ou camouflés sous d'autres objets, étaient maintenant alignés, droits et fiers comme des militaires, en train de la regarder de travers.

« Cédric n'aurait pas osé, c'est défendu, défendu, oui, défendu, Cédric n'aurait pas osé », répétait-elle en constatant l'étendue des dégâts. Ses dents commencèrent à claquer. Elle ouvrit la porte de l'armoire et saisit la bouteille de Porto qu'elle cachait derrière la boîte à outils bleue en métal. La tâche était immense, il fallait tout remettre comme avant, et attendre des années pour que son *coin* retrouve l'odeur des bagatelles. Elle tirait déjà sur le bouchon quand elle aperçut que Pedro, son santon préféré, avait un bout de papier coincé entre les sabots. « C'en est trop ! », hurla-t-elle en frappant violemment le fond de la bouteille sur un bout de l'établi. « Qui t'a fait ça, mon p'tit Pedro ? Qui a osé te toucher ? Dis-moi tout, que j'aille lui botter les…», elle coupa court en constatant que quelque chose était griffonné sur le papier. Avant de lire, elle fit un signe de croix tout en lorgnant sur la bouteille et son bouchon à moitié dévissé. Elle saisit les lunettes qui pendaient à son cou et commença la lecture, à voix basse.

12 Madame Suzanne, dans 13 jours c'est Noël. Et si on fêtait ça ?

Suzanne chiffonna le papier et l'expédia derrière l'établi. Ça ne pouvait être que l'œuvre de Cédric, son homme de ménage, car il n'y avait que lui qui l'appelait comme ça, et cent fois par heure : « Madame Suzanne ? », « Madame Suzanne ! », « Allez, Madame Suzanne… ». Il en avait, du toupet ! Qui c'est qui l'avait ramassé dans le hall de l'immeuble ? Grâce à qui il pouvait maintenant remplacer ses chaussures quand elles avaient des trous ? Elle n'était pas regardante, ah ça non, elle n'avait jamais rien dit pour la vaisselle cassée, rien non plus pour les marques sur les tapis, et encore rien pour les retards devenus habituels. Elle était trop gentille. Son mari lui avait bien dit, avant de mourir, une main glacée autour de son poignet : « T'as été une gentille fille, Suzie ». Elle scruta son Pedro pour voir s'il n'avait pas trop souffert.

Dégoûtée par ce qu'elle avait toujours nommé sa « bonne action », elle ôta définitivement le bouchon et retourna la bouteille dans son gosier, avant de recracher le tout sur son tablier blanc. Derrière la couche de sédiments, de l'autre côté du verre, apparaissait un autre papier. Elle vida le reste du Porto dans l'évier de la cuisine et revint dans son *coin*. Lunettes de travers, elle lut à voix haute comme si elle grondait quelqu'un.

13. Vous fêtez avec votre Porto. J'en étais sûr.

« Espèce de… » cria-t-elle, avant, à nouveau, de stopper, car le texte se poursuivait au verso.

C'est mon calendrier, pour vous. Comme ça, pas seule. Demain, des rois se mettent en route.

Elle dut s'assoir. La veille, les autorités avaient annoncé un reconfinement pour deux semaines. Cédric était venu travailler plus longtemps. Elle comprit mieux pourquoi il lui avait apporté un tas de revues et conseillé de rester au chaud dans sa chambre : il en aura profité pour mettre son plan à exécution. Touchée, mais pas au point de chialer, ah ça non, on n'était pas des poètes, c'était pas le genre de la maison, elle rassura Cédric comme s'il était à ses côtés, elle allait bien « jouer le jeu », même si un calendrier de l'Avent qui débute un 12 décembre ce n'est pas très sérieux. Et puis bon, après tout, ça ne pouvait pas faire de mal, même un peu occuper, mais s'il avait fait tout ça pour l'empêcher de regarder les films de Noël à la télé, alors son homme de ménage se mettait le doigt dans l'œil.

Le 14, elle partit à la recherche du santon Melchior, pour elle le seul et véritable Roi mage car il avait amené l'or et pas un vulgaire sent-bon. En le retournant, elle vit que le papier collé était rempli de chiffres et que ceux-ci étaient précédés de ces mots : « Numéro de téléphone de votre fille ».

Poèmes

par **Victor Louis Joyet**

Le pain et le vain

j'ai peut-être dormi 5 petites heures cette nuit
et alcoolisé en plus
puis impossible de me rendormir
l'insomnie classique j'ai ruminé ruminé ruminé ruminé pensé à moi
pensé à toi amouurr gloire et beauté
pensé à elle à lui lui elle et lui
pensé à la vie à l'envie et à l'horreur
à l'inconfort
pensé à touxtes celleux que je connais et puis à ceci et cela
pensé pensé pensé pensé
tenté vainement de me masturber
pour vainement tenter de vainement penser à une autre chose vaine et pensé
la chienne déchire vraisemblablement
quelque chose
encore et pensé encore
l'insomnie classique qui retient de tout
j'ai songé à lire mais je ne l'ai pas fait
j'ai entendu ma mère faire des vas et vient de long en large dans l'appartement parce qu'elle part toujours à la der au travail et stressée en plus
j'ai entendu ma sœur partir en retard pour son bus
les chattes ont gratté à ma porte pour sortir d'habitude ça me réveille mais là non évidemment
amooouurr gloire et beauté

j'ai l'impression d'avoir la gueule de bois
sans le mal de crâne seulement
cette fatigue qui flétrit les idées
quel vent de merde
cette fatigue qui fait se sentir sale
cette fatigue comme si
comme si allez hop tia avance
comme si on me raclait la peau de l'intérieur
et par-dessus le marché j'ai le générique d'amour gloire et beauté qui me trotte inlassablement dans la tête

j'ai pensé pensé pensé et je pense pense pense encore encore et encore
je ne sais pas comment je fais pour penser penser penser autant autant autant ça ne s'arrête jamais amooouurr gloire et beauté j'ai fait le tour du monde de ma boîte crânienne en pensant si bien que je ne sais plus vraiment à quoi je pense mais je pense terriblement si bien que je pense faussement à ce à quoi je pense il ne faut pas que j'oublie de prendre ma fiche de salaire pour remplir ma déclaration d'impôts j'ai tellement tout retourné dans ma tête que je m'en retourne et pourtant je crois bien n'avoir pas encore tout râclé les biscuits ! ce qu'il y avait de pensées à râcler là-dedans c'est à devenir franc dingue cette histoire il ne faut pas que j'oublie les biscuits sinon je vais crever la dalle

sur le goudron mouillé par la pluie
il y a plein de vers de terre
certains ont l'air jeunes
d'autres sont déjà très longs
j'ai peur de les écraser
j'aime beaucoup les vers de terre
ça me rend profondément triste de les voir
ensanglantés éclatés
c'est fou comme tia aime se promener par tous les temps
sur le goudron par les pas des passants les roues des bagnoles rien ne l'arrête pas même la grêle je crois
d'une certaine façon je me vois mort aussi
je m'imagine à leur place
lent long vulnérable écrasé par des tonnes un poids incommensurable sur mon corps invertébré livré à la mort
amouuurr gloire et beauté
putain
quel enfer ce générique
et il pleut vraiment à verse
d'habitude j'aime ça
mais là
avec ce racloir sous la peau
ce générique de merde dans la tête
et cette humeur tout bonnement massacrante
le pain et le vain ferait un bon titre pour ce poème
vaudrait mieux s'enterrer
mais je ne sais pas trop pourquoi
je prendrais bien un shot de gingembre et une immense dose de cocaïne

mes habits me sont particulièrement désagréables sur la peau
j'aimerais être nu et dormir
au chaud
sous mon duvet chaud
jusqu'à extraire ce racloir de sous ma peau

amooouurr gloire et beauté

j'ai pensé à quelques vers en promenant la chienne sous la pluie pour ses besoins
et puis au reste
écrit maintenant
vulnérable
sur les chiottes
avec l'odeur qui monte
joyce écrit un truc comme ça dans ulysse quand leopold bloom pense en déféquant
c'est super le soulagement j'ai couru aux toilettes en revenant de la courte promenade pour satisfaire mon envie pressante
et le dégoût de devoir me rendre au travail dans cet horrible demi état
d'existence

et de dire que j'ai couru aux toilettes en revenant de la courte promenade pour satisfaire mon envie pressante c'est comme dire
que j'ai couru aux toilettes pour démouler ce poème

SANDWICH RACHMANINOV

à frank o'hara

impossible de ne pas penser au poème que j'aimerais écrire et
ce serait mentir de ne pas avouer que
j'aimerais bien écrire quelque chose d'au moins aussi bien qu'un poème de frank o'hara
de ron padgett ou de guillaume apollinaire
seulement je suis au travail avec la gueule de bois je n'arrive pas à me concentrer pas même
pour lire je ne pense qu'à la même chose et là maintenant tout de suite ma mère m'appelle

..... et j'enchaîne avec ma pause il pleut je suis heureux de constater que même sous la pluie
les magnolias sont arrivés parce que
comme je le disais dans un autre poème j'espère qu'il leur reste un sandwich au thon écrit à la
même période presque le même jour l'année dernière

ces derniers temps vraiment
j'ai le moral dans le trou du cul
mais un jour je planterai un magnolia
juste pour chaque année
le voir fleurir à nouveau

parfait

sandwich au thon sous la pluie
étrange mélange et rachmaninov jouant rachmaninov sous la pluie
heureux mélange ça
et oui j'écoute rachmaninov pour faire un peu comme frank o'hara
on appelle ça l'intertextualité

me revoilà à ma place
j'ai marché très vite sous la pluie pour revenir en mangeant à grandes bouchées mon sandwich
au thon avec le piano de rachmaninov si beau si beau dans mes oreilles

deux collègues viennent juste de me déranger pendant bien 15 minutes le temps de
la pause de l'un alors que j'avais terriblement envie de continuer à écrire ce poème
enfin bon ça tient malgré tout éveillé de discuter pour affronter cette gueule de bois et
ces heures de sommeil en moins qui pèsent lentement sur mon visage

un turc a encore insisté pour visiter la salle du traité de lausanne
en un allemand que je comprenais mais auquel je ne savais pas répondre
ou il ne voulait juste pas comprendre qu'on ne peut pas visiter cette

et encore un collègue pendant 10 minutes

bref

après plus d'une heure je ne sais plus trop pourquoi j'ai commencé ce poème
mais il est là pour vous comme moi au musée pour accueillir les visiteurice.x.s
et aussi je voulais placer quelque part que durant tout ce temps derrière tous ces mots
inutiles j'ai encore continué à penser à toi de façon entêtante
même si on me coupait
même si mes pensées changeaient s'arrêtaient sur autre chose elles revenaient toujours
et cela inévitablement
à toi
et au fait que je n'ose pas te dire
parce que le cœur de toute vie
si plate triste ou heureuse soit-elle
la seule chose qui nous fait nous réveiller après le sommeil
la seule chose vers laquelle on revient toujours comme mes pensées reviennent à toi et comme
il n'y a de roman que de ça
c'est l'amour

et donc
bien que j'aimerais te le dire
je n'ose pas te le dire
que je t'aime
(je crois)

Le vieil orphelin

par **Noémie Sadowski**

Dans tes yeux noirs,
J’ai vu la lumière qui leurs manquaient.
Tu m’as parlé d’abandon,
Alors que j’ai toujours mangé le soir sur une grande table en bois noble.
Comment trouver les mots ? Quand la vie nous est si promise.
Que reste-il ? Quand tu n’as même plus la force de pleurer.
Dans mes yeux gris,
Je te prie de te servir d’un peu de cette lumière,
Celle que personne n’a voulu t’offrir.

Miroir

par **Noémie Sadowski**

Par ce miroir aux reflets bleutés,
Qui sait si bien cacher ma beauté,
J’y contemple les regards extérieurs
Qui me font deviner ma laideur.

Par tous ces yeux aux durs reflets gris,
Qui savent si peu cacher leur mépris,
J’y contemple leur douce beauté
Qui n’a pas voulu m’être donnée.

Par ces visages aux reflets dorés,
Qui savent si bien nous amadouer,
J’y contemple leur douce beauté
Qui de la vie peuvent bien profiter.

Par ce miroir aux reflets faussés
Qui sait si bien m’auto-détester
J’y contemple toute la tendresse
Que je ne saurais m’autoriser.

La fleur d'argent

par **Noémie Sadowski**

Sous le ciel d'hiver,
Éclot une fleur d'argent.
Ses pétales brillent de la lune,
Et se replient à la venue du soleil.
Par les millions d'étoiles nocturnes,
Elle se multiplie de leur énergie.
Chaque soir elle s'ouvre ;
Inconnue des regards, mais non des âmes.
Lorsque le jour vient, même cachée ;
Son éclat persiste en nous.

Chats noirs

par **Noémie Sadowski**

Petit chat noir égaré
Qui s'approche curieux,
Presque assez proche pour que je le salue d'une caresse.
Sa crainte prend le dessus
Et d'un coup il se cache dans le buisson d'à coté.
C'est vrai que tu portes malheur petit chat noir ?
Ne t'en fais pas,
Un jour je réunirai tous les chats noirs du quartier,
Et sous le ciel nocturne je demanderai à l'univers
De nous aimer comme ça.

Fragments

par **Florian Sägesser**

Au début du mois, un orage a éclaté, un orage violent, une pluie d'éclairs lacérant tout point de fuite, impossible d'esquiver la foudre que déjà une nouvelle salve, puis une autre, et encore une autre – jusqu'à ce que la tempête finisse par nous déposséder. Le néant a creusé une lézarde dans notre muraille, et de cette profonde entaille s'est écoulé un flux sombre, noir comme une nuit sans lumière ; et ce flux – ou était-ce le néant ? – nous a emportés pour nous rejeter, brisés, comme des corps échoués sur les rives d'un monde en ruines. Chagrin que le tambour des jours se chargera de laver, lentement.

Recoller les fragments.

Là-haut, l'horizon est bouché. Ainsi revient-on, sous un ciel bas et de tristes nuages. À notre arrivée nos regards se tournent vers le muret, se posent sur le petit sorbier, puis empruntent la route des cimes et s'élèvent par-delà les crêtes. On franchit alors le seuil de la maison – on quitte les nuages de cendre pour un ciel de plâtre et de charpente.

*

En un instant le présent
devient souvenir
et l'on se remémore un sourire
que le vertige n'efface
vestige du temps qui passe.

*

Pour la première fois, les fêtes ne scintillent pas d'argent. La pelle s'ennuie à l'écurie. La pluie tombe, beaucoup de pluie. Et le vent souffle, un vent robuste qui balaie le cimetière de nos réminiscences.

Sur le muret, un bouquet de fleurs défraîchies repose en paix.

*

La terre peine à éponger les larmes des nuages. Le vent siffle, semblable au feulement d'un fleuve ; ça vient de derrière les sapins noirs et se propage – là-haut également, l'eau coule sous les ponts.

*

Tout ce que la veille contenait de vivant
s'étoile sous le poids du néant
le ciel mange les lumières d'hier
désastres qu'il cache sous les paupières
de la nuit.

*

Le brouillard se déploie et emprisonne quelques fantômes. Dans la grange, le char décoré pour carnaval attend à côté du gigantesque tas de bois qui mincit à vue d'œil.

Les jours s'écoulent. Des taches blanches sur un drap vert, telles des gouttes de lait sur une nappe grasse, s'évaporent à peine on se met à la verticale. La terre donne et reprend, on cultive quelques mirages. Ne restent que des images. Là encore, des fragments.

*

On retire les fleurs fanées du muret et au cœur du sorbier décharné, tu accroches un bouquet de roses.

La nature semble murmurer à nos oreilles ; elle murmure un mystérieux cantique que l'on peine à déchiffrer.

*

Tel un chant solitaire se perdant dans les airs
les jours de brume
la complainte du vent termine inlassablement
dans des nuages de plumes

Ô toi qui crois, dis-moi :
jusqu'où volent les oiseaux ?
jusqu'où s'élèvent les mots ?

*

Qu'est-ce que croire, si ce n'est tenir debout, avec force et conviction, face au vent ?

Résister. Ce verbe, on se le dit sans l'énoncer. Un pacte implicite.

*

Quelques bûches dans le fourneau. L'encre du stylo lutte pour s'attacher à la feuille. Le froid attaque la fluidité de l'écriture, chaque lettre devient un combat, la main tremblote, redouble d'effort. L'eau des fleurs a gelé, comme celle qui restait au fond de la bouilloire… et celle qui croupissait dans la chasse des toilettes. La glace a déformé le réservoir en plastique. Va-t-en-guerre, j'empoigne alors le foehn et une fois l'appareil branché, ne me soucie plus de la facture d'électricité.

Le soleil poursuit sa course, les heures passent et mon bras continue de s'agiter autour du réservoir. La glace fond lentement, très lentement, trop lentement. C'est un exercice d'humilité et de patience. À la louche, je récupère tant bien que mal le liquide crade, le mets à bouillir dans une casserole, avant de verser le contenu dans le réservoir, en espérant ainsi faire fondre plus rapidement la glace. Ardent espoir. Mais le bloc s'avère trop imposant et l'eau se refroidit instantanément.

Le labeur continue. La seule distraction consiste à regarder par la petite lucarne au-dessus des toilettes, meurtrière donnant sur le pré.

La chute du jour ouvre des chemins d'or.

Au village, on s'apprête à défiler dans les rues à la lueur des flambeaux, puis à brûler le Bonhomme Hiver. Je reste coincé là-haut, avale quelques biscuits et remets l'ouvrage sur le métier. Après huit heures, seule la moitié du bloc de glace a fondu. Les bras fatiguent, à la cuisine les casseroles s'empilent sur le fourneau, certaines sont remplies à ras bord d'eau croupie.

On approche de minuit. Encore quelques coups de tison et la glace éclate. Comme une libération. Je retire les derniers glaçons.

Dans la grange, le char n'est plus là. Ne subsistent plus qu'un emplacement vide et des affaires entassées sur les côtés.

*

Au village, la foule s'amasse devant les échoppes. La soupe aux poix fume dans les gobelets. Les chars défilent, on jette du papier toilette.

À mesure que le temps s'égrène, la fête s'effrite – et finit dans le caniveau en confettis. Les guggen rendent leur dernier souffle, fifres et tambours battant, en exhortant le printemps : viens ! viens ! Mais là-haut, la belle saison tarde souvent.

*

Les pâturages sont mouchetés de lait, ciel couleur cendre. Dans tes bras, tu serres fort l'urne. Aujourd'hui, c'est le jour de son anniversaire. Mais pas de grande fête, juste le silence et le froid. On dépose un bouquet de roses blanches dans les branches du petit sorbier.

Puis réaménage l'appartement.

*

Le hameau a plongé dans des draps nacrés, emmitouflé dans une moelleuse couche de poudreuse. Un cocon de ouate. Sur la neige des traces s'entremêlent, se superposent, dessinent des lignes de fuite, toute une cartographique – le renard rôde discrètement.

Le brouillard nous maintient dans une bulle. Lorsqu'il se lèvera, il révèlera notre présence.

*

On prépare à manger en écoutant les *Danses hongroises* de Johannes Brahms, puis *Dans la forêt de Bohème* d'Antonin Dvorák. Je me vois reprendre le train de Vienne à Budapest, puis déambuler de nuit au bord du Danube, entre le bleu et l'or. Je repense à Prague et à mes lectures. Devant moi apparaissent Tomas et Tereza, accompagnés de leur chien Karénine. Je les vois rouler sur un petit chemin de campagne, quelque part en Tchécoslovaquie, et songe à la lente agonie de l'animal.

La vie est un agglomérat de pesanteur et de légèreté. Avant de te connaître, la légèreté était un privilège qui m'était refusé. Puis un soir tes yeux m'ont cueilli comme un bouquet d'iris, et je me suis envolé. Chacun cherche un moyen de s'élever.

*

Ici, le bleu et le vert peuvent gober le blanc et le gris en un rien de temps. Les toits ocre et la cime des sapins noirs écaillent l'horizon. Au-dessus, les nuages font la course, ces masses vaporeuses que l'on croit immobiles modulent en permanence le paysage ; c'est un jeu de lumière qui redessine sans cesse le tableau.

*

Là-haut, sous le regard des veilleuses de nuit, l'ombre scintille.

*

Jour de Pâques. On met la main à la pâte. Éplucher, trancher, évider les pommes, tremper les rondelles dans le jus de citron et le sucre, puis les enrouler d'une bande de pâte feuilletée. Heures calmes où seul le crépitement du feu craque le silence. L'odeur des beignets, désormais dans le four, embaume la cuisine

– l'odeur du sucre fondu et du jus de citron, la pâte feuilletée qui dore, senteurs pleines de réconfort.

*

Chemin faisant la route dépouille
de cette marche d'additions et de soustractions
ne subsistent que des battements l'écho du vent
des images prisonnières du langage
une forme d'essentiel peut-être.

*

Dans le poêle, le feu peine à prendre. Il y a des jours comme ça, où le feu s'avère capricieux. Ces jours, il ne répond qu'à toi.

Dehors, le manteau blanc a totalement fondu. Les perce-neige et les jonquilles illuminent les champs. Demain il pleuvra, alors le voisin agriculteur s'active et épanche le fumier en quatrième vitesse. Il quadrille la parcelle au volant de son tracteur et déjà ce parfum qui s'élève des prés et revient à nos narines.

Coup d'œil au fourneau. Le feu est bien reparti – et moi, j'écris. Une forme d'urgence m'anime. Je rassemble quelques fragments éparpillés aux quatre vents, des fragments de nous, avant le prochain orage.

Trois rois

par **Pierre Louis Péclat**

Vient le lieu, vient la minute de préciser, à l'égard du vaillant public, ce que nous croyons savoir sur ces pages-ci et ce qui y a été déposé par la grâce des maîtres papelards de l'univers où le vent gaze, dérive, croît et tournoie en gavant les alvéoles cireuses, pétillantes ou lourdes et rêches et le contraire ou encore empoussiérées, comme il est écrit clairement sur le sable du désert que maints héros de cet ouvrage foulèrent et fréquentèrent en dévidant une bobine de fil jaune de Naples afin d'entendre résonner le rire inextinguible de Dieu. Par exemple. Voilà que notre vue se brouille, s'aiguise notre ouïe sur le tintamarre des vagues.

Qu'entend l'oreille dont le pavillon s'est dégagé grâce à un coq demeuré sur un pavé de basse-cour, matinal à l'excès ce jour-là, qui entreprit de chanter, à la hâte, le réveil d'une campagne.

Aurions-nous quitté la ville sans le sçavoir ?

(dont nous ne sommes des possesseurs que partiels et, dans ce minimum-ci, plus modestes que les grains de poussière ou de sable que nous avons tenté de pousser avec le vent dit bise pour provenir du nord et foehn pour échauffer les oreilles des foules dès le sud. Ces noms ont été donnés par certaines peuplades qu'on découvre au flanc des montagnes, sur les grèves, par l'océan, par les lacs. Tout un vocabulaire, l'index suit le répertoire des noms qu'on allie au vent, une sauce à salade, une salade de fruits

(ne croyez pas que nous ayons égaré notre fil de soie, de laine ou de coton, jaune de Naples !

(je répète, jaune de Naples))

(la voix de Harald vient protester au téléphone qu'il y a aussi des fibres synthétiques d'excellente qualité, qu'il ne faut pas se leurrer)

(mais il y a de la friture sur la ligne, le téléphone portable n'a pas trouvé son époque, la bonne encoche dans le temps où pourtant chacun s'émeut selon son penchant et son éducation).

« On ne devrait pas savoir, mais on s'explique un essai auquel nous nous adonnons à cause de ces réflexions que j'ai entendues ici et là, »

dit le chevalier, déjà très éloigné d'Ornon, à cheval sur son Rubis, nom que porte en sus l'équidé, aucunement un bidet, un éblouissant mustang, indompté, fougueux et amical

(cela indiqué pour l'articulation du conte, histoire de s'y reconnaître, parce que, à une heure pareille notre M. de Gobelotte se dirige à tâtons dans la nuit pour se rapprocher du hennissement de sa monture fidèle).

Ah vous alors !

Nous sommes ailleurs, nous, nous qui savons dessaler l'eau de mer et mirer les œufs de leghorn au point qu'on peut s'y refléter comme au Labyrinthe de la Rigolade, sis Foire du Rhône, d'excellente mémoire. Parlez m'en, parlez-en nous qui vous écouterions côté « Cosi fan tutte », emplissant nos oreilles, aiguisant nos sens et quelques autres. Quel méli-mélo ! Nous ne pédalons jamais loin de Marseille où « les putains » de Desnos « ont des sœurs océanes ». Comme ça vibre, avec Robert Le Poète. Et quel ! Il n'y a pas que Jess Ouaff à écrire des vers ! Nous l'avons lu en long, en large et en travers sous son nom pourvu de guirlandes.

Fa fuffit.

Les aventuriers.

C'est beaucoup, trois ? Ne sois pas méchant !

Trois aventuriers que nous connaissons croisaient du côté de la gare Saint-Charles où ils risquèrent bien vite de se transformer en mésaventuriers, ce vers quoi leur optimisme les retint sec en leur indiquant d'autres directions qu'ils avaient écumées peu de temps avant que ne se calmassent les intempéries torréfactrices de nombreuses aventures dont l'aboutissement fut un bâtiment devenu fort bel hôtel particulièrement public édifié par Mme Décèle, à grands frais, tout en sirotant du mandarin curaçao dans la compagnie d'une vieille amie, une retraitée de l'hôtellerie, la rumeur persiste, en fuite après avoir été la cause

d'une faillite frauduleuse et fort utile à son avenir de vieille dame honorable vivant à l'année dans l'hôtel de luxe tenu par sa, nous le répétons, vieille amie Mme Décèle, propriétaire et directrice. Il nous est agréable d'apprendre à nos lectrices et lecteurs que Maâme Dubloc, retirée et faillie, plutôt faillie et retirée des affaires de l'hôtellerie, répond au nom nouveau de Herminie Coblence.

Que ce soit en avant ou en arrière, notre allure saute entre poule et brebis, j'en demande pardon au coq Hardy, ou entre vache et torrent, entre tache et…

Dispersez vos rangs !

Ceux à qui nous nous apprêtions à dédier les prochaines lignes, quelques-unes, nous sommes en passe d'articuler le nom de chacun d'eux :

Chivl, Lebd et Ovlou.

Ils ont emmagasiné, non sans dépense, pas mal de blagues, une flotte de pépètes, les pépées, le polisson. Niveau pépètes et blagues, ces gars s'entremettent à s'accorder au parfait, ce qui relève de l'essentiel pour faire son beurre, déambuler dans la chic vie, une qui leur convienne, comme ça serait un devoir à l'égard de tous les quidams.

C'est Chivl qui sorbonne intense, le féminin s'incluant nature dans ce *dame*s pluriel en clopinant de manière neutre, c'est-à-dire fémimascu tout ensemble qu'il semble. La discussion n'est pas négligeable, chacun, ou on, le reconnaît, y compris nos héros les plus en apparence de mâle attitude, mis en état d'évoluer dans nos pages attifées pour camper la rééducation.

Ah bon ?

Nos trois gaillards s'étaient portés sur une éminence, aux fins de contempler le monde, disions-nous, après s'être retirés du bord de la *marénostroume,* une fois accompli, grâce à leur aide technique, le *grand dessein* de Mme Décèle, c'est-à-dire son Grand Hôtel totalement édifié sur les ruines combinées de sa pension-buvette-et-terrasse-avec-vue et d'autres propriétés acquises, de façon déshonnête souventefois mais en flou.

Ces trois gaillards appartenaient à la coterie des lascars. Vous vous souvenez qu'ils roulaient dans une deuche,

Ô temps antiques ! La deuche était une voiture automobile populaire de marque Citroën, nommée deux-chevaux. Sortie d'usine en tôle ondulée trois ans après la deuxième guerre mondiale, elle continua comme ça, étant remaniée, retravaillée, pendant une quarantaine d'années.

la deuche aux cents records, qui en fit bien davantage, pétant à la fin un bon coup alors que Lebd avait cru rattraper à l'autre bout d'un chemin vicinal où voisinaient thym, romarin, sarriette et marjolaine au son d'une faune fanfaronne ; alors que, dans cette ambiance estivale en substance, bien qu'on ne fût point à l'heure de la sieste ; alors que Lebd avait voulu rejoindre et accoler ce mirliflore de Béryln, son amour pour la vie qui, de son côté par la taille emmenait Marania, son propre amour pour la vie, un amour sans rime avec son amour propre, ne jouissant pas de sa propriété, le dernier de ses soucis, pas une fuite, ces deux-là s'en allaient de-ci de-là, joyeux dans l'envoi d'estimables douceurs en l'air tout en marchant, tout en touchant vers leur destinée.

« Tu vois ça — c'est Béryln s'adressant à Marania-Bouche-de-Corail —, l'embêtant c'est par rapport à Lebd, mais l'histoire piste de façon telle, on l'embarrasse, rien ne s'arrange à la normale. »

Soyons au parfum! L'occasion. Oui, à l'occasion. Apprenons ou rappelons-nous que, fils d'une mère et d'un père brigands de haute volée vus parmi le monde en parangons d'honnêteté, Béryln s'est échappé de l'aire familiale pour rallier, dans une fuite autour du monde, sa sœur Klinia et, proche de celle-ci, son amour à lui et de lui très éprise, Marania-Bouche-de-Corail. Dans un parc, un coup de folie agrippe Béryln qui connaît alors Naye, disposée à le rasséréner. Ils font de l'auto-stop, sport pratiqué à l'époque. La deuche aux cent records les emporte et Lebd s'éprend de Béryln qui, ma foi, ne dit pas non, bien que ses sentiments pour Marania touchent les cimes. Il s'en ensuit des aventures que nos fidèles lectrices, et quelque lecteur égaré, se souviennent d'avoir lues dans un notre roman à neuf euros évoqué par-ci, par-là.

Quant à eux, Lebd et Chivl, en contemplation devant le panorama, ils pratiquent la phrase et le soupir :

« Eh bien moi je te stafe qu'y a pas de raison.

— Entre nous, ce *stafe,* tu veux dire quoi avec ça.

— Ça peut juste être joli comme ça, »

parole adressée par Chivl à Lebd qui lui a lors conté cet épisode et son désappointement modéré, style mollesse pachydermique, ne se désolant plus dans l'acceptation d'être consolé loin et au bord des sept mers écumées à notre heure sur la bouillante planète Terre.

« Tu pourrais me répondre que se perpétuent les profondeurs où la chaleur du soleil manque. On en soupèse de prochaines délices, »

supposait ce bon Lebd en un songe éveillé devant une île au milieu de l'océan représentée sur la carte postale qu'il tenait entre le pouce et l'index de sa main gauche, la seule carte que lui eût envoyée Béryln. Une poignée de mois qu'ils avaient lié connaissance. Rien n'obligeait cet aimable ô tant aimé jeune homme ! Après sa maladie d'amour, Lebd trouva bon de tout aimer en l'être aimé. S'il avait trouvé Naye assez « garçonnante » (le mot venait d'elle) eu égard au manège de la chair, une discussion, deux discussions, dix avaient eu lieu avec Nanouze qu'il avait rencontrée sur le bateau, car ils avaient embarqué plusieurs fois au début de l'été dernier

(ah parce que nous n'étions plus réchauffés par l'autre été ?)

(oui, comme s'il n'y avait rien eu entre deux).

« Qui eux deux ? »

lui demande Chivl parce qu'il l'entendait, cet ami, dans un soliloque. Si tel soliloque prenait les apparences du silence ? Ici les vertus de l'amitié se glissent ; nous autres, du vulgaire, l'avons expérimenté.

Qui l'a connue se souvient de Nanouze. Elle a vécu des minutes infectes et des moments d'un chic, entre autres : Une histoire de faux dollars avec Jess Wouaff dans une maison de plaisirs et compliments divers. (Serait-ce qu'on se serait trompé ? Ne voulait-on pas écrire *compléments ?*) Une longue marche à travers le désert ; au cœur d'icelui, deux types infects lui font subir salement leurs besoins, volent ses affaires et sa monture. Voilà une allonge de la marche qui conduit Nanouze aux portes de la folie. Alors elle rencontre M. de Marguerite, nouveau drame mais pas celui auquel on s'attendrait. De la « salle de repos » d'un commissariat sinistre où elle est enfermée s'ensuit la délivrance de Nanouze, étonnée, par une raclure à particule en tentative de béa comme rachat. Puis elle s'achemine, étonnante, du côté de l'amour, universel, au cœur de l'aventure.

Il semble que Lebd ne répondit pas derechef. N'avait-il pas entendu la question de son ami ni ne l'avait vu s'accoter contre lui devant le panorama ? Un panorama guignait en guise d'appui à sa rêverie aussi diverse que les oiseaux quand bois, verdures, insectes et poissons font nombre pour les accueillir.

« Qui ? Eux deux ? »

Lebd, à voix basse dans une infinie douceur hagarde, répéta la question pour autant que pour Chivl.

« Ou quoi les deux ou quoi et qui les deux ? »

surenchéra-t-il, versant à son tour dans le chaudron de la rêverie. Lui, Chivl, ses amours il n'en parlait pas. On considérait sa rêverie comme on le voyait en aventurier indocile écrivant à maman pour chaque anniversaire, pour Noël, pour Nouvel-an et pour la Fête des mères. Si l'orgie se présentait, il y participait, soucieux de ne pas être repéré comme un personnage hors-cadre. Autrement, autrement il n'avait pas à s'ouvrir de ces affaires-là devant quiconque, et pas un ni une jamais n'avait pris la peine, si c'en avait valu la –, de l'inviter à deviser sentiments, à donner un exposé sur ses sens ou chanter la gloire ou le déclin de son pénis. La discrétion lui servait de château-fort.

« Voyez-moi ! Ça va être plus velouté ; notez ! *vivable,* »

dit-il au scribe accroupi, comme aurait parlé un voyageur conventuel. À cette minute, le scribe s'était assis là, sur une chaise à une terrasse de bistro, heureux d'avoir quitté l'accroupissement, car ses jambes variqueuses s'étaient échauffées, alourdies au point de perdre leur sensibilité. Le scribe nota que Chivl mûrissait en son palais des paroles de bandit, ce nom convenant à son gagne-pain, mais de bandit bidouillé par la grâce, vif bénéfice de ceux

(comme de celles, c'est naturel, étant de peu de foi !)

qu'une flamme ou une goutte de matière céleste ont touché, ta ta ta. Leur nombre varie aussi souvent que la couleur et la résonnance des secondes.

Donc, Chivl n'ayant rien dit ou si peu à Lebd qui respirait dans une hâte retenue les mois d'été, Chivl épaula Lebd et lui offrit de prendre un apéro dominical. Lebd demanda :

« Pourquoi ? »

Chivl répondit que les enfants de chœur passeraient comme les cigognes. Un sourire traversa Lebd fort en déprime, moins que l'autre semestre, en adéquation avec un jadis autrement irrattrapable comme à ne dépeindre jamais, sous l'influence d'une chanson dont le succès persiste depuis plus d'un demi-siècle :

… … … … … … … …

Que tout le temps qui passe ne se rattrape guère

Que tout le temps perdu

Ne se rattrape, ne se rattrape… ne se rattrape plus.

Quand Chivl se la fredonnait, cette bringue sublime

(c'est difficile à calculer, car on se meut dans un temps et des lieux présumés parallèles, à côté, décalés, entre deux eaux. L'histoire nous a appris que les trois lascars ne s'étaient pas quittés longtemps. La passion amoureuse, raisonnée, d'Ovlou l'éloignait de la bande époustouflante

(tant que ça ?)

(Ovlou fréquentait Hélézère dans les parages du Grand Hôtel qu'on a cité du haut en bas, ici et là. Par temps proche il s'attelait à des travaux plus ou moins légaux commandés par Mme D., présidente-directrice générale, auprès de qui l'on a délégué ses deux associés. L'affaire lui convenait. Jusqu'à preuve du contraire.)

quand Chivl se la fredonnait, cette bringue sublime. Quand ? Plus souvent qu'aux temps primitifs. On y perdrait sa plume dans un encrier asséché maintenant. Parce que vous en connaissez, des bandits menés par l'amitié, des comme ces trois-là ? Ces trois-ci nommés Lebd, Chivl et Ovlou. La rareté les rumine afin de les conserver à la mémoire pour au moins quelques lustres. Bien que canailles colossales au jugement de la société

(l'ordinaire des braves gens)

puisque maîtres en détroussement des organismes comme des personnes nanties à l'excès, comme celles qui arrondissent leur fortanche

par des ressources, tu vois ce que je veux dire, calme et retenu, rien d'aggravant dans le blablabla, on peut articuler des mots comme brigandage à l'égard des vilains nénuphars simplets, oui ça dégage une brise sentimentale genre type bon de l'énoncer, mais nous tombons, non sans mal, d'accord sur la monstruosité propagée souvent par les actions de ces individus et entreprises de finances. De nos trois gaillards n'issait aucune intention de

débarrasser ; ils prélevaient seulement, à leur usage, à celui de leurs proches et d'une ou deux poignées de mal visés par la fortune, de quoi s'émouvoir et se mouvoir, robinant des bois, souples, simples, au bras de la plus discrète des Lady Marion, pour tout dire leurs aimées, aimés, et objets de leurs gentils sinon langoureux arrangements. Juste retour : Nos trois brigands banditistiques ont imposé leur taxe sur la Grande Valeur des Voleurs Autorisés d'Autorité. N'a-t-on pas appris que les parents de Béryln et Klinia se sont propulsés à la tête du comité de cette société, la GVVAA ? Rien que d'authentiques fripouilles, pas besoin de complot pour ça, celles qui signent sans vergogne le pillage du pauvre monde. Est-ce possible ? Béryln, ce gars

(nous l'avons pu constater en d'autres occasions)

avait causé un amour considérable dans l'intégralité de la constitution de notre cher Lebd, une folie dans le genre Tristan & Yseult, Antinoüs & Hadrien, Guenièvre & Lancelot, pour être modéré. Le problème c'est que Béryln s'y prêtait volontiers, quoiqu'il se plaignît question forme, tant que son amour prodigieux, infini, si tu songes au conte d'Éros et Psyché, traduit en imagerie d'aujourd'hui, voyageait dans le genre chevalières de la table de jeu accompagné par Klinia sa sœur, la sienne à lui que son cœur chargeait, nous ne savons sous quelle oreillette, dans son, oh ça, comment s'y prendre pour que les grandes amours ne soient point contrariées, que chacune et chacun y découvre son trésor et ses conteurs parce qu'on ne sait jamais ? Tout ça pour ne prononcer pas le nom de Marania. Oui, Marania-bouche-de-corail. Sans barguigner, la *fine amor*.

((Facile.)

(Je vous jure que non, madame.)

(Faribole.)

(Mais comment voulez-vous qu'on s'y entende !?)

(Fatal.))

Quand, disions-nous, Chivl se la fredonnait, cette bringue sublime, il adolesçait. Elle pulse dans sa radio d'entre les tempes : « Ne se rattrape, ne se rattrape, ne se rattrape plus. »

Tous les hommes

Extrait

par **Béatrice Riand**

Les jeunes se dirigent vers le sentier sinueux, avec un pas lent et balancé, puisent dans la nature riche de senteurs odorantes la grammaire d'un langage qui s'ébauche, sans la hâte des adultes qui ne savent plus que les corvées. Santi sourit gauchement à Jordi, ils se connaissent depuis quelques semaines, s'apprivoisent peu à peu. Santi, le fauve à la tête d'archange déchu, Jordi aux doux yeux de myope, le nerveux et le taiseux, tous deux traversés par des fulgurances inachevées. Le premier, aux cheveux drus, aux sourcils sombres, aux yeux violents, garde en tout temps une attitude altière, parce qu'il sait ses origines humbles et se raidit quand elles transparaissent par tous ses pores. C'est déjà un homme, qui rêve la nuit dans ses reins avec une vitalité incandescente, qui se jette dans la fureur de la mer avec des mouvements encore brusques. Un homme seul qui cherche sa propre voie, empêtré entre plusieurs mondes, écartelé entre la hauteur des sentiments anarchistes et la bassesse des crimes de certains d'entre eux, déstabilisé comme toute sa famille par un héritage qui les divise pour la première fois, fragilisé par un orgueil qui se crée et fait barrage au complexe naturel des classes inférieures.

Santi se cherche sans jamais se trouver alors que Jordi cherche à comprendre le monde instable qui est le sien. Jordi ne se cherche pas, non, et pourquoi, sa voie est toute tracée, alors il y a chez l'un une calme désinvolture que l'autre admire ou envie, il ne sait pas, pas encore. Jordi l'attire et l'agace, parce que si semblable et pourtant si différent. Imaginez un jeune homme absent, un jeune homme au front haut, à la blondeur incertaine mais sereine, toujours un peu dépenaillé parce que les habits l'encombrent plutôt qu'ils ne le servent et qu'un homme puissant n'a que faire de l'apparence. Une silhouette élégante, une minceur aristocratique, des ambitions pourtant contrariées. Jordi adore les mathématiques, il se voit ingénieur alors que son père le veut avocat, un avocat pourra gérer les affaires de la famille, penses-y, cesse de te plaindre, tu es un privilégié. Mais Jordi ne s'intéresse pas au droit, si ce n'est pour critiquer les lois, vous le savez, *pare*, le pouvoir judiciaire n'est rien d'autre que l'outil qui permet l'assujétissement des masses populaires, cesse de proférer des inepties, écoutez-moi, je vous en prie, il s'agit d'un problème de conscience morale, la seule chose qui me motiverait à emprunter cette voie ce serait d'avoir la possibilité d'attaquer le système de la propriété, nous traitons les ouvriers comme des serfs, vous ne pouvez le nier, c'est indigne d'un siècle qui chante le progrès. Après quelques semaines de tiraillements, le paisible Pau, d'ordinaire si pondéré, confronté pour la première fois

à l'insubordination de son fils comme à la morgue écervelée de la jeunesse, entre alors dans une colère homérique, tais-toi, tu n'es qu'un petit imbécile, tu parles avec l'orgueil de l'intellectuel qui soutient une thèse sans avoir jamais étudié, avec l'arrogance d'un penseur qui théorise sans avoir jamais expérimenté quoi que ce soit. Et Jordi, dont le tempérament révolté se double étrangement d'une certaine forme de lâcheté quand il s'agit d'entrer durablement en conflit, Jordi se tait. Il ne se cherche pas, non, et ne discute plus un présent qui ne lui appartient pas. Il s'éloigne donc en silence de la croisée des chemins, c'est une autre pauvreté, oui, que cette géographie imposée. La vie s'apparente parfois à un long convoi de non-dits incestueux, il lui faut s'en accommoder.

Les deux jeunes hommes dévalent la pente tranquillement, en échangeant quelques propos. Le premier vêtu d'une chemise de coton blanc, impeccablement repassée par sa mère. Le second empêtré dans une chemise de lin bleu azur, froissée par une fièvre dont Jordi est pourtant peu coutumier. Santi qui travaille avec son père et dont les rêves fous piaffent d'une impatience presque douloureuse. Et l'autre, toujours le nez fourré dans un ouvrage, le front plissé par la concentration, sans cesse tourmenté par la question du sens, jamais si heureux que lorsqu'il déambule parmi les étals d'une librairie, gage de multiples méandres intérieurs. Jordi cache ses mains dans ses poches, et tout en cheminant, sans un regard pour la nature environnante mais puisant en elle la sève de son courroux, évoque la révolution russe. Et l'autre de s'ébahir, mais pourquoi t'intéresser à un événement si éloigné de la *terra mater*, j'aimerais comprendre la notion d'ennemi de classe parce que je ne suis l'ennemi de personne et pourtant c'est ainsi qu'on me décrit, cela m'insupporte, tu comprends. Et Jordi d'expliquer à un Santi bien embarrassé, puisqu'il sait tout cela, Jordi d'expliquer qu'ici et maintenant comme là-bas autrefois des extrémismes émergent, vois ce qui se passe à Barcelone, vois les récentes positions de la FAI, qui crée des affiches avec des consignes qui paraissent incompatibles avec l'idéal libertaire et révolutionnaire, qu'est-ce que tu en penses, toi, d'un parti qui écrit *Guerra a l'inmoralidad !* sur les murs et qui exige ensuite la fermeture des bars, des tavernes, des théâtres, des cinémas, parce qu'il décrète unilatéralement que les hommes n'ont qu'une seule mission, servir le travail antifasciste et non pas se divertir et se disperser, sans compter que selon lui de telles distractions atrophient les esprits, je ne comprends pas, non, je ne comprends pas qu'on puisse proférer de telles bêtises.

La voix de Jordi tremble sous le joug de l'indignation, Santi, crois-moi, s'attaquer à la culture a toujours été l'apanage des faibles, mais voyons, n'exagère pas, il y a encore des pièces de théâtre, par exemple *Terra baixa*, oui, oui, mais c'est parce qu'on y parle des milices du peuple, c'est le thème qui fait que la pièce est autorisée, tu comprends, c'est une œuvre de propagande, cela ne compte pas, non, ah, *vale, vale*. Santi hausse les épaules, il n'aime pas le théâtre, il ne sait rien de cet univers puisqu'il évolue dans le monde réel, celui où l'on s'abrutit de travail du matin jusqu'au soir. Lui, c'étaient les bals du dimanche qui l'intéressaient, oui, les bals, parlons-en, interdits eux aussi, au nom de la morale, incroyable, au nom de la morale. Et pourtant, Dieu sait si je trouve les idéaux anarchistes sur la justice sociale dignes de la plus haute morale, alors qu'est-ce qui leur passe par la tête, dis-moi ?

L'emportement donne à la voix de Jordi des accents de plus en plus rauques, ses mains s'agitent dans l'air saturé par la chaleur pendant que Santi fronce les sourcils, et ironise, pourquoi se gargariser de morale, en effet, pour ensuite abandonner des cadavres au bord de la route ? Jordi, ne te berce pas d'illusions, les rouges foncent tête baissée dans une impasse, leur rage déferle sur la capitale et ses alentours, tu le sais, non, alors écoute-moi, les miliciens se présentent dans les riches appartements des bourgeois ou les fermes de paysans aisés pour voler, terrifier, séquestrer, tuer parfois, les gens vivent dans la peur. L'ouvrier agraire hausse les épaules, désabusé, les révolutions s'écrivent toujours dans le sang, crois-moi, celle-ci ne vaut pas mieux que les autres, alors montre-toi prudent, oublie tous les discours, choisis bien ton camp et espère qu'il sorte vainqueur de la guerre qui s'annonce. Jordi s'insurge alors avec vigueur, une révolution n'est pas forcément une guerre, non, on peut éviter la débâcle si on contrôle les débordements des milices. Son ami réprime avec peine son agacement, on ne sauve pas une idée pour l'amour du ciel, on sauve les hommes, ce sont les hommes qui comptent. Jordi prend le temps d'une respiration pour préciser sa pensée, les deux sont liés, les idées sauveront les hommes et c'est donc aux hommes de sauver les idées, mais s'il y a du sang, beaucoup de sang, la révolution va mourir, les républicains doivent s'unir pour déjouer les basses manœuvres de ces quelques enragés, personne ne veut les vies volées, personne ne veut du temps des tocsins. Distrait un instant par sa propre véhémence, Jordi butte sur une ornière creusée par la roue de quelque chariot et manque de choir, il se redresse d'un coup de rein au dernier moment et sourit crânement en époussetant ses espadrilles, tu vois, on peut éviter la chute avec un peu de chance et de bonne volonté.

Les deux garçons reprennent leur marche, l'un à côté de l'autre, deux silhouettes pour un même pays, deux jeunesses qui étreignent l'avenir avec une vision diamétralement opposée. Le premier aime désespérément le genre humain

alors que le second lui préfère les hommes. Le premier insiste, tu sais, au fond, que peut-on reprocher à ces rouges impavides, qui surnagent depuis des siècles entre une misère crasse et un dénuement souverain, doit-on vraiment s'offenser de les voir jeter au feu les guenilles d'une Eglise qui ne sert que les plus riches de ses enfants, peut-être pas, on peut les comprendre, on doit les comprendre si on veut écrire avec eux une autre histoire. Quant au second, il campe sur ses positions parce qu'il voit le monde tel qu'il est et non pas tel que l'autre voudrait qu'il soit, un monde avec des blessures anciennes prêtes à suppurer et des rancœurs trop solidement ancrées pour pardonner aux nantis, Jordi, je te le répète, que tu le veuilles ou non, une révolution s'écrit dans le sang. Et aujourd'hui les rouges veulent du sang.

Jordi s'immobilise, le souffle court, la tête légèrement penchée sur le côté gauche. Parfois, même le cœur semble trop lourd. Il s'éclaircit la voix, soudain très pâle, si la révolution s'égare, personne ne pourra la sauver d'elle-même, elle mourra, et moi avec, parce que jamais je ne tirerai sur l'un des miens, jamais, tu m'entends... L'émotion le saisit, c'est une promesse que je me suis faite, je suis un révolutionnaire mais je ne serai pas un assassin, on ne tue pas au nom d'une idéologie, sinon l'idée même d'un monde plus juste est condamnée. Le jeune homme à la bouche généreuse refuse la mort comme d'autres les derniers sacrements et engage toute sa force dans un discours farouche, c'est maintenant qu'il faut réagir et couper court à cette folie, tu m'entends, maintenant, les rouges ne doivent pas s'immiscer dans la vie des gens avec des interdits qui touchent à leur quotidien, la politique ne doit pas devenir une sainte liturgie sinon le bûcher d'une nouvelle Inquisition se dressera bientôt devant cette chapelle et ce sera la fin, tu comprends, la politique n'est pas une croyance, elle appartient au champ de la réflexion, seule la réflexion suivie d'une action raisonnée permettra d'éviter que ces débordements ne deviennent endémiques et noient un mouvement qui cherche à promouvoir une société plus juste.

Santi baisse les yeux, effaré par tant de probe naïveté. Comme si la morale allait aider ce blanc-bec à survivre en temps de guerre, lui qui disserte en marge du monde, noyé dans ses livres, alors que les rouges ruent devant le seul avenir que leur promettent leurs ancêtres, à savoir le docile abattement de la bête de somme. Le jeune homme hésite à argumenter, il est plus facile d'opiner du chef et d'abonder dans le sens de Jordi, après tout, à quoi bon discuter avec ce fils à papa à la droiture onctueuse, à quoi bon ergoter avec quelqu'un qui croit savoir mais ne sait pas. Parler ne sert plus à rien, l'autre ne le réalise pas encore mais il est déjà trop tard. La guerre n'est pas là, oui, mais elle n'est pas loin. Santi hume déjà l'odeur de la poudre comme la fébrilité de la piétaille, drapée dans une misère qui refuse désormais son avilissement, or ce morveux de l'Eixample s'imagine que les républicains se délivreront de la droite nationaliste sans que les premiers ne fassent hurler leurs fusils et sans que la seconde ne combatte férocement. Mais Jordi ne recule pas devant le silence dubitatif de son ami, non, bien au contraire, il s'approche de lui, le contraint à lui faire face, je sais qu'il y a un prix à payer pour le changement mais je parie sur l'homme, je mise sur son intelligence et sur ses qualités, pas sur sa colère, la colère nous mènera tout droit au charnier. Tous deux se remettent en mouvement, foulent du pied un sentier caillouteux, et après un bref instant de paix, sans jamais accorder ne serait-ce qu'un bref regard au décor champêtre, Jordi reprend le fil de sa pensée, il n'y a pas de hiérarchie dans la noirceur, Santi, crois-moi, juste de la noirceur. Il s'inquiète maintenant, redoute que la jeune démocratie ne courbe l'échine devant les legs maudits du passé. Santi soupire, il le sait d'expérience, cette fureur fauve représente un réel danger, l'Espagne est un pays où règne une cohorte de démons, qu'alimentent les peurs, les déceptions, les trahisons, un pays de violence, oui, une violence qui ne demande qu'à se déchaîner. Une violence primitive. Atavique.

Jordi reprend son discours d'une voix sourde, les épaules déjà voutées sous le poids des drames à venir, parfaitement indifférent au rythme intérieur de la nature, aux variations du terrain, à cette pente qui n'en finit pas, à ces pins dont la couronne ondoie sous le vent léger. Vivre dans un paysage n'inquiète pas ce bourgeois, seuls lui importent les mouvements sociaux en marche. Le fils de Pau Cazes ne cesse d'étourdir Santi avec un questionnement sans fin parce qu'il appréhende les événements du jour en anticipant le point de vue de l'Histoire. Ecoute, il n'y a pas de compromis possible en ce qui concerne la démocratie et les libertés individuelles, voilà pourquoi je m'inquiète de toutes ces interdictions faites par les républicains, on ne peut pas rejouer la Terreur de la Révolution française avec deux siècles de retard, que dira-on de nous dans cinquante ans, nous serons la honte de nos enfants. Il s'échauffe face au calme olympien de Santi, peu engagé dans cette discussion parce que préoccupé par d'autres inquiétudes existentielles, plus immédiates, ils ne doivent pas me retrouver, je sais le traitement qu'ils me réserveront, comment diable leur échapper dans une si petite localité, comment payer ma dette, que dois-je entreprendre pour sauver ma peau et celle des miens... Jordi ne renonce pas pour autant à le convaincre, écoute-moi, ce qui est en train de se passer est très dangereux, crois-moi, l'Histoire bégaie quand

l'homme ne sait pas lire le passé, or aujourd'hui certains républicains pensent qu'il faut extirper le mal coûte que coûte, épurer la société en éliminant les individus susceptibles de salir leur idéologie, c'est incroyable, nous sommes en train de suivre l'exemple des Soviétiques, qui exécutent les camarades soi-disant trop égoïstes comme les ennemis de la classe prolétarienne, la révolution russe est morte et c'est maintenant le peuple qui asservit le peuple ! Que cela nous serve de leçon, bon sang, il faut choisir une voie plus pacifique pour atteindre nos objectifs, ne pas s'engager dans une chasse aux sorcières qui déshonore notre idéal en punissant les uns ou les autres pour appartenir à telle ou telle classe sociale, sinon c'est la liberté elle-même qu'on assassine.

Jordi cite alors un journal de gauche, *L'Acció*, tu le connais, non, et bien figure-toi qu'on y lit des positions diamétralement opposées. Oui, dans le même journal, sur la même page, la même colonne, les journalistes se contredisent, décrivent deux manières de voir le monde. D'un côté la mort, avec les extrémistes de la FAI qui exigent que la terre tourne et tourne autour de la révolution, une révolution qui permet tous les outrages, jusqu'à l'outrage dernier, une révolution qui veut la guerre et le sang, et de l'autre la vie, avec des républicains modérés qui ne comprennent pas pourquoi au XXe siècle il faut encore tuer, tuer un *Indian* dont la forte bedaine trahit un compte en banque plus que confortable, tuer un prêtre qui ne sait que prêcher et sa servante qui ne sait que servir, tuer une nonne qui prie dans la solitude de sa cellule, tuer les tranquilles comme les indécis. Jordi soupire, tu comprends, je soutiens les républicains qui veulent le changement, mais en douceur, sans violence, sans déchirer l'âme de ce pays pour ne pas voir s'envoler toute la légitimité du gouvernement, que diront les démocraties européennes de notre silence si l'on ne rectifie pas immédiatement le tir, et bien je vais te le dire, la révolution mourra de sa belle mort. Crois-moi, il y a urgence, aujourd'hui, nous sommes divisés mais nous devons chercher ce qui nous unira demain pour grandir tous ensemble.

Santi s'amuse de cette élévation morale comme de cette impétuosité intellectuelle, lui ne vise que la survie, ne cherche que la prudence. Les petits ne se tiennent jamais assez loin de la souffrance. Jordi l'apprendra à ses dépens, tôt ou tard, alors à quoi bon s'étourdir pendant les heures calmes, à quoi bon gamberger sur demain quand aujourd'hui vous ouvre les bras, mais il ne veut tuer personne, lui non plus, c'est certain. Non par peur de ployer de honte devant la grande ombre de l'Histoire, non, mais par manque d'envie. Et pour sauver sa peau, tout simplement. Vivre une guerre n'est pas de tout repos. Tuer n'est pas sans danger. Même les imbéciles le savent.

Juillet ou les délimitations de la langue

par **Laure Federiconi**

Il y avait l'attraction du jardin, la vieille balancelle aux coussins délavés, qui grince, la moustiquaire mal attachée qui frôle le visage à chaque élan avant, élan arrière c'est le petit détachement des tiges métalliques (l'une mal enfoncée dans l'autre) et c'est l'estomac qui se soulève un peu, le vertige ponctuel.

C. trie les framboises, retire les petites feuilles de leurs intérieurs. Elle les époussète. Trois nains de jardin en caoutchouc se tiennent face au potager désolé. Leurs visages sont râpées par les déplacements aléatoires, les renards. La veille, elle avait tenté d'apprendre un jeu de cartes à J. (qui, selon ses mots, n'a pas la logique des symboles - elle ne comprend que les trèfles et les 10). Chaque action tourne à vide, comme une hélice. Elle aurait pu parler de l'actualité, de géopolitique, mais sa mémoire l'empêchait de retenir les noms propres et les dates. Elle se contentait de jeux de plateaux, de conseils de cuisson et de partages d'écoute (il y a quarante ans, c'était ce CD d'interprétations de Schubert).

Dans le musée d'art de la ville, il y a une paroi de cartes postales (des représentations de mauvaise qualité d'œuvres de la collection, ou d'ailleurs). Elle achetait toujours celle du Massacre de la St Barthélémy. Elle visitait les expositions temporaires deux fois par année : depuis cinq ans, elle avait donc cumulé 10 cartes du Massacre, proprement entreposées vers le frigo, à l'entrée de la caravane.

Petite, c'était son premier choc visuel et esthétique : la torture, les éviscérations, les corps répartis sur le sol (des acéphales déjà, isolés, sur une terre rouge).

François a une langue trop grosse pour sa bouche. Ses dents irrégulières la laissent entrevoir, quand il lit de la poésie ou qu'il se met en colère. Elle presse contre le palais, comme une fraise ou une éponge. Pourtant, ça lui est égal. Elle écoute toujours les mêmes vers, accepte la réprimande. Il a le front très haut, ce qui doit avoir une signification phrénologique.

Il ne se sent pourtant pas fier, ni même condescendant.

François croise les deux pans de sa chemise sur sa poitrine, comme pour se faire un cachecœur. Puis, après l'avoir un peu froissée, il la boutonne. Il croise le couteau et la fourchette avant de les poser séparés sur le rebord de l'assiette, comme s'il avait oublié qu'il fallait y découper quelque chose.

Petite, son deuxième choc esthétique : les bruits de mastication. Tout ce qui a attrait à la nourriture. La nourriture, c'est voir le dedans. C'est déjà ce qui est mort. Elle regarde d'autres choses dégoûtantes dans les livres d'histoire avant les repas pour se dissuader. Mais pourtant, dans ce qui s'écartèle et pourrit, dans l'organique, il y a trois nuances pour chaque couleur, au moins. Elle laisse les figuiers tourner, comme des hélices, et les fruits grossir, tomber, s'aplatir et attirer les insectes à l'intérieur.

Le seul jeu de cartes qui met tout le monde d'accord, c'est le solitaire. Parce qu'il n y a plus besoin d'expliquer. L'été suivant, on retire la balancelle. ''Personne ne vient, à part les enfants''. Et quand bien même. L'as de pique fait penser à l'empale. François a les dents en biseau, mais la gymnastique de la langue pour se contenir donne des idées. Elle connait les délimitations pour l'intelligible. Le reste, ce n'est pas en croisant la chemise, ni l'argenterie.

Les innocents

B. termine le petit bol de myrtilles. Il lève les yeux de son ouvrage sur le *fist-fucking* et regarde E. qui tourne sur elle-même. *tu imagines que j'ai ça en moi*. E. ne parle pas du poing de B., il le comprend très bien - et de toute manière, ça ne lui plairait pas, de le faire avec elle. il dit que de toute façon, ce sera mieux dehors que dedans. ils sont d'accord là-dessus (c'est d'ailleurs le seul lieu où leurs opinions se rejoignent : l'extérieur ne nous appartient plus). *tu sais très bien comment ils sont, et ils sont tous catho là-bas.* lui n'est jamais allé là-bas, dans les Pouilles. il aimerait bien s'inventer des parents lointains, des cousins italiens, mais rien, vraiment. il cherche à revenir sur le sujet, poursuivre leur accord. il prend une myrtille entre son index et son pouce et la lui désigne en faisant la moue. elle dit qu'elle sait, que ce n'est pas plus grand que ça, mais qu'aujourd'hui au bord du lac elle y songeait autrement. comme si ça avait une signification particulière (pas qu'elle avait changé d'avis - l'extérieur doit s'échapper, coûte que coûte - mais il y avait là l'idée d'un alignement ou d'un piège symbolique). *le soir où ça s'est passé, je suis partie voir la projection d'un film de Bertolucci avec F., j'ai lutté contre ma tristesse toute la séance et les heures qui ont suivi. d'ailleurs, F. et moi n'étions pas d'accord : le symbolisme de Bertolucci le débecte. il n'a jamais vécu dans les Pouilles d'ailleurs et il ne saura jamais. ensuite, il a dit aimer la bande sonore du film, bien qu'elle soit mal utilisée, il trouvait le politique forcé et les personnages fades. je crois qu'il n'a pas compris l'importance des plans et de la lumière à la fin, lors de la question du communisme.* B. acquiesce, il tire la langue et montre la compotée de myrtilles mâchées, blanche, grise, mauve. E. fait semblant de ne pas voir. *donc, j'étais sortie pour ne pas rester seule avec moimême. F. est de plutôt bonne compagnie, même le débat était intéressant et animé, mais je savais déjà que quelque chose se tramait. j'ai eu la première réponse ce matin. la deuxième, c'était mardi, je me suis faite réprimander. il a menacé d'en parler à V., comme si cela ne m'appartenait pas. il a voulu m'en déposséder avant de le faire techniquement.* techniquement. elle s'arrête après l'avoir prononcé, comme pour peser le poids de chaque lettre. il s'arrête après l'avoir entendue, deux couperets qui s'abattent en même temps. d'un côté, c'est l'été. ça passera inaperçu, tout le monde est trop occupé pour savoir ce qui se passe, ici et dedans. B. reste ravi, tant que le sujet ne change pas, ils sont d'accord. il attend ce moment chaque semaine depuis un mois, celui où ils se retrouveront (lui sur le divan, elle debout, agitée, à faire les cent pas, tourner sur elle-même sur le parquet croisé) pour lui apporter soutien. celui de se savoir. E. n'en attend pas tant, qu'il soit là ou pas, ça lui est égal. elle a besoin d'évacuer verbalement *ce qui se trame.* elle tournerait sur elle-même de la même manière, seule. elle penche la tête pour lire le titre du manuel de B. elle lui demande si c'est pour ça, le lubrifiant en poudre en bas de la liste de courses. il continue d'acquiescer. il dit qu'avec l'huile c'est possible, mais moins évident de doser. il parle de V., justement. deux couperets. deux chaleurs différentes sur le parquet, sur le tissus. elle lui demande s'il le voit toujours (elle connait déjà la réponse). *tu devrais voir ce film de Bertolucci toi, il y a un passage très troublant avec une sorte d'angelot aux pieds nus. et toi, tu comprends la lumière.* en même temps, de concert, ils lèvent les yeux vers la grande fenêtre qui abat un rayon blanc sur le parquet. ils suivent le chemin, s'arrêtent sur les pieds de E. - ses orteils sont inégalement vernis, et pourtant elle garde une apparence tenue, presque froide. il dit que ce qu'il aime dans cette pratique, c'est l'idée de la suspension, de la contorsion pour trouver l'angle. il dit qu'il aime jouer avec ça, trouver des structures solides qui supportent les poids de plusieurs corps. elle grimace en entendant le mot corps : ça rappelle l'extérieur. elle a toujours été récalcitrante à l'idée des corps étrangers : les échardes déjà. et pourtant, des tiges de métal l'ont déjà transpercée ça et là. mais l'idée d'un corps dans un corps, ce n'est pas possible. encore, une partie d'un corps, dans son corps, c'est imaginable. et ça s'est imaginé (sinon, elle n'en serait pas là). d'ailleurs - il ne la regarde jamais vraiment dans les yeux. elle se fait la réflexion

quand elle s'est mise à insister sur l'adverbe *techniquement*. elle l'a fixé pour mesurer la puissance de l'instant, il s'est mis à rougir en regardant ses orteils à elle (inégalement peints). elle, elle l'envisage, elle envisage tout et tout le monde. dans la rue, elle sonde les visages, un par un, elle sait marcher d'un point A à un point B en se laissant dévier par les visages. peutêtre parce qu'elle imagine ce que ça donnerait, de se voir fondue ailleurs. *dehors.* peut-être parce que c'est l'été (elle reprend cette fois intérieurement) que les gens sont trop occupés pour prendre de mes nouvelles. il pense à V. à l'angle idéal. avant la mention, sur la liste de courses, il y a une boîte d'oeufs. il essuie le sucre des myrtilles sur ses commissures. elle contracte son ventre, s'agenouille, retient sa respiration. *bientôt, il ne sera plus question de ça.* chorale sans couperet. masse informe de lumière qui emplit la pièce, les corps. inégalement. il regarde encore les orteils de E, la constellation de points rouges qui disent, en morse, le temps, et peut-être l'accord. il se lève, range les oeufs dans le placard, saisit la boîte mauve. elle reprend son souffle, étend ses jambes, fixe les constellations (des gouttelettes de sang, des groseilles). elle appuie l'index à l'endroit du ventre où quelque chose se trame. puis l'automne.

Sismographies

de Rosiaz à la maison de quartier, il y a une église catholique et trois kebabs, une pharmacie, une herboristerie, et trois flaques de pisse. il y a aussi un flic qui fume accoudé à la paroi de l'abribus, un carton de livres abandonnés (Jung, des livres de recettes, un San Antonio, un emballage de soupe aux légumes lyophilisés)

nous nous sommes vus dix fois l'année dernière et le cabinet a été fermé deux mois, qu'est-ce qui vous amène ?

le contrôle basique des MST, peut-être encore l'hépatite (comme tous les trois mois) ah oui vous êtes artiste,

oui et bientôt au chômage, je termine des études

ah bon, faites attention, élever un bébé au chômage, seule, ce n'est pas évident

je laisse ses doigts glacés m'humilier un peu plus loin, je fixe le poster en face (une lisière de forêt) - je pense à Maxence et à son livre qui paraîtra, la timidité des cimes, mais je pense aussi à R, pour des raisons moins nobles. *comme d'habitude, tout est en ordre,* ne me faites pas perdre du temps

c'est beaucoup de névroses, il faudrait mieux dormir, boire de l'eau et peut-être étudier différemment

(clin d'œil froid, arbres hauts) je crois qu'il fait beau. comme d'habitude, une odeur insupportable de nourriture dans la rue. je vais dire bonjour à Emmanuel, sans lui acheter de livres. je lui demande s'il peut m'aider, me sauver, trouver ce foutu livre de George Bataille, il me dit que seul Dieu peut me sauver, un mec derrière lui dit oui je l'ai vu sur une pile au fond, l'expérience intérieure, il y a une semaine, Emmanuel dit que je tiens mon salut (dans le bus je chercherai la définition exacte du salut). il ne peut être que dans la fuite ou dans la félicité (odeur de poulet rôti, un autre mec qui feuillette une pléiade en ricanant). envie de vomir et de faire contrôler mes reins, ma poitrine, mon souffle. je n'achète rien mais je pars avec des réponses. dans la rue, deux jeunes communiants jouent de la cornemuse. par mail, je reçois les résultats des contrôles pour l'hépatite et pour les MST. notification tinder, écraser des larmes et une nausée sur le trottoir, ouvrir le message *hey si tu veux on peut se voir au grancy à 19h* (un temps) *je vais mal moi aussi* /19h au grancy, l'accord tacite des pleurs, aucun effleurement, aucune possibilité de coït. et par je ne sais quel tour de passe-passe, comprendre que c'est le printemps. les premières ondes parviennent à la station - les ondes P se détachent du bruit de fond. (déplacement vers le haut - compression, vers le bas - dilatation). En décembre 2020, l'Ave Maria de Saint Saëns (à deux voix) résonnait dans l'église catholique de Montreux. communion du corps (presque encore bien portant) par l'assemblée. dans la poche, deux dragées à la menthe, celles qu'il mangeait avec urgence et aérophagie, quand il devait conduire ou s'atteler à des tâches administratives. décembre 2021, fosse commune. ils partent manger des pizzas après le discours (sur le petit poste de radio portable, de la musique pop mais aussi une lamentation moderne, avec des synthés et de la langueur. le lendemain, comme si à aucun moment ils n'avaient eu un goût de fer dans la bouche, et des picotements aux extrémités quand il a fallu dire *est parti*. l'un des communiants tente d'élargir, d'assouplir son col, il manque de faire tomber deux fois l'instrument, le rattrape dans l'effroi, revient, rouge, à la partition, suppliant en silence son ami de finir, pour pouvoir retirer sa tenue et partir. toute la ville sait pour la mort et les humeurs du corps, il faut marcher pieds au sol pour ne pas se faire voir. toute la ville sait qu'après vingt trois mastications (le minimum syndical pour mieux digérer), les morts sont pleurés et qu'il faut passer à la suite. la suite, c'est la course insensée vers le salut et des vœux de félicité par imprimante laser. le cantique des braves et des désavoués, les cols remontés et les mains le long du corps. dans mon répertoire, j'ai le choix entre un examen de la vue et un contrôle dentaire, un rendez-vous tinder, une note qui date de décembre 2021 avec un poème pour enterrement et la fuite. je cherche des extraits libres d'accès de l'expérience intérieure dans le bus. à la fenêtre, un flic prépare du tabac dans sa paume.

Je confirme avoir lu les critères de candidatures pour le vol. X.

Le cortège

par **Olivier Beetschen**

Tout à coup les rues de Lausanne sont désertes.
Personne à *La Lampe éternelle.* Pas un chat sur les terrasses.
Quelle tempête a balayé les passants ? Quel tourbillon a chassé la clientèle
des magasins ? Même les automobiles ont disparu. Aux carrefours

les feux rouges cliquètent en vain, sémaphores plantés au milieu
du silence qui écrase les trottoirs, dilate les immeubles, creuse l'espace.
Une bonne âme rassure le gamin inquiet de l'universelle absence.
Va au parc Derrière-Bourg. Tout le monde est là-bas. Vas-y toi aussi.

Les habitants sont rassemblés de chaque côté de la route,
graves, recueillis, honorés d'assister à une cérémonie
qui va compter dans leur vie. Le mur des spectateurs s'ouvre, des mains
poussent l'enfant jusqu'aux premiers rangs. La chaussée est vide.

L'attente du public est massive. Comme l'est la statue de femme,
en face, la géante amoureuse, la beauté olympienne
qui alimente les rêves du garçon, quand il descend vers le lac.
Le défilé des autorités passe sans laisser en lui la moindre trace.
Au contraire du cheval, derrière le cercueil, élégant et rêveur,
qui trotte encore au fond de sa mémoire. La foule emboîte
le pas au cortège funèbre. Le gamin, de coutume solitaire,
rejoint la multitude. Le voilà embarqué en direction de Pully.

Au cimetière, une rangée de militaires pointe leurs fusils vers le ciel.
Une salve d'honneur. Une deuxième. Une troisième. Malgré le bruit
des culasses, malgré le « feu » martial du capitaine, la tenue d'exercice
des soldats leur donne l'allure de Pieds Nickelés. Les uniformes d'apparat

sont réservés aux officiers. Après chaque tir, les fusils rejettent une pluie
de douilles en plastic vert. Des grappes d'enfants se précipitent
pour glaner ces trésors, butins qu'ils brandiront fièrement à la maison.
Le gamin remplit ses poches. Lui aussi pourra dire la fanfare, le drapeau,

le discours, j'y étais. Tu entends, miroir ? J'y étais. À la fin du jour,
de retour au bercail j"ai raconté mon histoire. Le trot en biais du cheval
freiné par la lente procession de la foule. L'hommage d'un pays.
Quelle distance parcourue à pieds ? Personne n'a posé la question.

Aujourd'hui, Google répond. Lausanne – Pully aller et retour,
sept kilomètres environ. Une paille en comparaison des bornes
parcourues lors des courses d'école. En prime, le sentiment d'appartenir
au peuple des montagnards, à la cohorte des soldats prêts à servir

le général. Même fagotés comme des paltoquets. Même si leurs enfants
sont destinés à passer les plats. À courber l'échine dans les galas, dans les usines.
À collectionner des cartouches périmées. À marcher. À marcher longtemps
avant de pouvoir faire la différence entre humble et humilié.

Extrait du recueil *Au rétroviseur*, à paraître à l'automne 2024 aux Editions Empreintes.

Poèmes

par **Jérôme Meizoz,**

Ménagère

Avant les cinq gosses
les casseroles
les lessives les brosses
avant la volonté du père
le nom du mari
et le scapulaire
avant tout ça déjà
elle était ménagère
ma mère
c'était écrit noir sur blanc
diplômée «ménagère»
de l'école du même nom

Avant tout ça déjà
brosse et ramassoire
en main
on lui avait bien dit
poussière
retourne à la poussière
ménagère
à vent

Casqués

Il y a de certains jours
en hiver
tranchant de la bise ou pluie glacée
partout décombres des feuilles
publicités qui fleurissent
Tout doit disparaître !

De certains jours
où tu hésites sérieusement à
«demeurer dans la beauté des choses»
faut pas non plus nous prendre pour des cons
après tout c'est mourir
de fatigue ou pas seulement

Mais au jardin les bettes à côtes
ont résisté
au bout des branches du poirier
pointent des bourgeons noirs
tout casqués
invincibles et patients

Alors tu passes un tour,
tu suis le mouvement

Chaussettes

À l'étendage des lessives
j'ai pincé tes chaussettes grises
si menues si égarées
dans la houle de coton
elles m'ont semblé les gants d'hiver
les mitaines
d'un ours en peluche

Alors, bras levés vers la portée des fils
ont régné entre nous la mesure
l'arc électrique
les corps conducteurs
la musique

Poèmes du recueil *Commerce de bouches*, à paraître en octobre aux éditions Empreintes.

Études

par **Quentin Mouron**

Étude 1

Les chaussettes étouffent les amants aussi sûrement que leurs serments : comme l'amour, le poème s'use au milieu des choses et des gestes quotidiens. Et, comme l'amour, il brûle sous la lampe des ciels éternels. Peut-être que l'usure seule est l'essence ; ou la cendre. Peut-être que nous ne nous reverrons pas. Et que je cesserai de t'écrire. À moins qu'écrire ne soit précisément cela : tenir ensemble l'usure et la cendre. Mais alors… Aimer ? Démon de l'analogie, tes yeux sont des mirages et tes lèvres trop rouges me parlent sans arrêt de toi – et rien, rien ne vient jamais étancher notre soif.

Étude 2

Peut-être que les mots n'ont aucun sens ; et moins encore leur absence. Les silences mentent plus souvent que la parole. Celui qui se tait singe la pierre. Et la pierre est la menace et le mensonge – et tout me parle de ton absence. Y compris la pierre. Surtout, la pierre.

Étude 3

L'art, comme l'amour, peut être un jeu. Mais, au contraire de l'amour, c'est un jeu qui se joue de sang-froid. Poème enflammé ? Non, poème éteint, mieux : refroidi. Écrire, c'est finir de brûler. C'est rejouer froidement une brûlure qui a déjà eu lieu, qui a eu lieu ailleurs. Barthes : « Je ne crois pas mésinterpréter Valéry en disant qu'il s'est fait poète pour pouvoir rendre un compte exact des procédés de la poétique. » Poétique : méthode d'exploration des incendies éteints. Alors, quelque chose s'allume… Qui ne brûle pas. Tes yeux dans la nuit ? Tes jambes de phosphore blanc dans cette chambre d'hôtel que nous aimions ? Écrire : penser après l'embrasement.

Étude 4

Fin décembre. L'horizon brûle encore une fois et la beauté ne dure pas. Brodsky : « La poésie est le lieu consacré où voisinent les recommencements de la fuite des jours. » Exercice vain, exorcisme. On comprend que les gens sérieux soupirent. La poésie n'est pas difficile, elle est dérisoire, impérieusement dérisoire – comme l'est la beauté. Le soleil traverse la vitre et m'aveugle. Je pense à toi qui fus. « Et chaque tombe est le bout de la terre. »

Étude 5

Avec et contre Deleuze

Il y a déjà sur cette page toutes les friches ; les images ; les poncifs ; il y a les envols des oiseaux amoureux ; les cheveux d'Hélène ; et son sourire timide ; et le tien, ce soir de février ; et le beau temps qui revient ; et les champs déjà fécondés par la passion ; et les maisons mouchetées de désastres avec leur cheminée oblique qui fume obstinément.

Il y a déjà sur cette page tout ce qu'il faut détruire ; effacer ; le trop lourd ; le trop niais ; le trop sucré aussi ; le trop épais ; les anges, les fées, les bardes, toute la camelote du Printemps des Poètes et de son président ; sa pipe ; ses marinières ; et les poétesses possédées qui dansent ; tous les clichés qui me détournent de toi ; toutes les métaphores qui ne disent pas tes yeux ; qui les approchent, y boivent, s'y mirent, s'y noient ; mais qui ne peuvent pas les dire.

Mais il y a aussi sur cette page tout le mensonge qui fait ton prix ; et ta beauté ; et si les images sont trompeuses, n'est-ce pas seulement que tu sais l'être aussi ; que resterait-il de nous sans nos clichés, nos images, sans le bagage encombré de toutes nos métaphores, sinon cette page blanche aux reflets inhumains ; et ce manteau pareillement blanc que tu portais le soir où nous nous sommes rencontrés.

Poèmes inédits

par **Olivier Vonlanthen**

Il faudrait marcher encore
Dans la forêt primaire
Où sont nos vies
Chercher ce qui sous la cendre
Ce qui l'on ne sait plus
Mais résiste
Ce truc au fond du vide
Précieux comme le rêve
De ne pas mourir
Le battement moribond
Des derniers monolithes

***

Ce n'est pas rien de vivre
Comme nous toujours un peu
Malades de l'encre
Et de chercher sans cesse
Pour demeurer futaies vives
Face aux noires exsudations
Quelques mots encore
Et malgré tout
Marcescents

***

Paris-sur-Mer et ça danse encore
Terreur core au creux des reins
Serrée comme un crop top
Ça danse ça danse
Hakken d'apaches
Et digitales pour quoi
Convier des soleils peut-être
Arrachés comme on baise
Sous lumière bleue
Neuf seize
À la cime des nuits

***

Promesse écrite
Dans l'horizon
Qu'il nous reste
Errer racinaires
Peuple effondré
Des chablis
Rémanences des tempêtes

***

À C.-F. Ramuz

Je viens de ce soleil-là
Revenu oui mais forcené
Décapité par les poètes
Et les hydrocarbures
Je viens de la fin du monde
Et des choses définitives
Du sans demain
De la crevure à venir
Je viens des équations
Des projections
Des prophéties
De l'incurie
Je viens des éclipses
À l'encre de qui
S'écrivent nos rêves
Maintenant boréaux
Si seulement je pouvais
Me contrefaire
Trappeur du temps perdu
Pêcheur de lumière
À la crête des houppiers
Parmi les laminaires
Prendre le maquis
Et m'y perdre
Héliotrope heureux
Comme ce chat-là
Dans sa fondrière
De soleil

Olivier Vonlanthen

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

Au mois d'août de cette année le journal littéraire "le persil" va accomplir vingt ans d'existence.

Le persil journal, numéro triple, février 2024, persil 217 - 218 - 219

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:
Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski,
Le Canton de Vaud, La Ville de Lausanne, Fondations Associées.
Imprimé en Roumanie. **Tirage 1000 exemplaires.**